

317

Défense de l'Occident

THE UNIVERSITY
OF MICHIGAN

MAY 25 1965

PERIODICAL
READING ROOM

LA QUESTION NOIRE AUX U.S.A

par M. Bardèche, D.-G. Smith, Dorothy Noland, Ph. Kolt,
Jean-Luc Cazals, Fabrice Laroche, Pierre Hofstetter,
P.-A. Cousteau

N° 46-47

FÉVRIER-MARS 1965

F 7.50

numéro spécial

Nouvelle Série

12^e Année

Défense de l' Occident

Février-Mars 1965

N° 46-47

Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique

Numéro Spécial

LA QUESTION NOIRE AUX U.S.A.

SOMMAIRE

Maurice BARDECHE : *Présentation* 1

TEMOINS.

R. L. : *Quelques données du problème noir* 14
D.-G. SMITH : *La Persistance des mythes* 29
Dorothy NOLAND : *Une maîtresse blanche à Harlem* 37
J.-L. C. : *Impressions de Harlem* 44
Philippe KOLT : *Un pied-noir en Amérique* 48

DOSSIER.

Jean-Luc CAZALS : *La littérature noire contemporaine
aux U.S.A.* 53
Fabrice LAROCHE : *Black Muslims, troisième force ?* 60
Les Organisations noires 70
Statistiques, citations, faits 73

PARTISANS ET ADVERSAIRES.

Historique de la question noire aux Etats-Unis 80
Martin Luther King vu par ses adversaires 86
Pierre HOFSTETTER : *Les aspects politiques du problème
noir aux Etats-Unis* 90

DOCUMENTS.

Petit aide-mémoire des manifestations raciales aux U.S.A. ... 96
Démographie noire (Recensement de 1960) — Carte 97
Le programme des Black Muslims 99
Qu'est-ce que le 14^e Amendement ? 102
P. A. COUSTEAU : *Un lynchage légal* 106
Faits-divers 111

27, rue de l'Abbé-Grégoire — PARIS (6^e) — C.C.P. 65-35-65 Paris

Commission paritaire n° 26501

Présentation

1 Le problème noir aux Etats-Unis est pour un Européen à la fois un sujet d'inquiétude et un thème de réflexions. En faisant ce numéro, nous avons voulu surtout constituer un dossier : celui que peut constituer une revue qui ne réunit pas de spécialistes et qui a des moyens très modestes. Pour constituer ce dossier, nous nous sommes adressés à des collaborateurs dont l'origine et les idées sont souvent très éloignées des nôtres. Nous avons voulu surtout réunir une série de *données* qui permettent à nos lecteurs de se faire une opinion. On trouvera dans ce numéro des chiffres, des descriptions, des résumés, enfin une documentation qui est loin d'être complète assurément, mais qui précise les principaux éléments qu'il faut avoir présents à l'esprit. Certains sont peu ou mal connus du public français, déformés par le parti-pris des uns et la volonté de propagande des autres. Nous avons voulu que cette documentation soit aussi objective et diverse qu'il était possible. On trouvera aussi des témoignages, ceux de voyageurs, ceux d'Américains, des extraits d'ouvrages, des extraits de presse, et également des petits faits qui nous ont paru caractéristiques, des échos, des déclarations. En somme, c'est une série d'images, une sorte de reportage duquel nous n'avons voulu exclure aucune voix.

96 Je pourrais me réclamer du droit qu'on a, en une telle occurrence, de ne pas conclure. Et à la vérité, c'est une question tellement complexe, que ce ne sont guère que des réflexions ou des réactions que je soumets modestement au lecteur. Je sens bien qu'on les contestera. Mais n'est-ce pas la façon la plus loyale de remercier les inconnus qui ont bien

voulu nous accorder une collaboration pour ce numéro que de leur dire avec sincérité notre pensée ?

Ce qui est mon premier sujet de réflexion, c'est la genèse historique de la situation actuelle. Certes il existait un problème noir aux Etats-Unis : et il avait toujours existé, ce qu'on ne sait guère, c'est un professeur noir qui nous le rappelle dans ce numéro. Mais il n'était pas *brûlant*, il n'était pas un facteur politique capital de la situation américaine, il était seulement un cas de conscience. Un cas de conscience, c'est toujours grave, c'est toujours dangereux. Mais soyons francs, notre histoire est pleine de cadavres enfouis, de cas de conscience sur lesquels les siècles dorment très paisiblement : les Arméniens, les Peaux-Rouges, les Polonais, les Cristeros, les Incas, les Aztèques, les vaincus de tous genres dans toutes les guerres civiles... Alors, convenons entre nous que le coup de la conscience, les gredins que nous sommes, que nous avons été et que messieurs les émigrants en Amérique, population mélangée, ont été aussi bien que nous, le réservent aux imbéciles. Regardons-nous sans rire si nous pouvons, après avoir déifié Churchill, assassin de Hambourg et de Dresde, et essayons d'être sincères. Donc, les noirs, c'était un cas de conscience entre beaucoup d'autres que nous avons étouffés. De temps en temps, ce cas de conscience nous piquait. Nous nous en débarrassions par une gentille « protestation indignée ». J'ai retrouvé avec amusement que même des brutes comme nous autres, si impertinents à l'égard de la « conscience universelle », nous n'étions pas absolument insensibles : on verra plus loin le cynique P.-A. Cousteau se donner beaucoup de mal dans une petite feuille européenne intitulée *Je suis partout* dans l'espoir, évidemment insensé, qu'il empêcherait un gouverneur de l'Alabama de pendre quatre nègres innocents. Mais tout cela n'était que des cas de conscience. La conscience universelle se grattait vaguement dans son sommeil, puis elle se rendormait.

Comment les Américains ont-ils réussi à transformer ce vague cas de conscience en une situation dramatique ? On me dit : « C'est à cause de l'exode vers le Nord d'un prolétariat noir attiré par les usines d'armement ». Je crois volontiers à cette raison, et elle montre d'abord que si le président Roosevelt n'avait pas engagé son pays dans une guerre que personne ne lui demandait de faire et dans une partie du monde où les intérêts américains, en ce

temps-là, n'étaient pas engagés, les Américains n'auraient pas eu sur les bras cette plèbe inassimilable qui les affole aujourd'hui. Mais je ne crois pas que cette raison soit la seule ni même qu'elle soit essentielle. Je crois bien plus que c'est la libération de l'Afrique et la promotion politique des noirs du « tiers monde » qui a fait prendre conscience aux noirs américains de leur situation et, accessoirement, de leur force. Or, la libération de l'Afrique, la promotion politique des noirs, qui les a vouées, qui les a favorisées de toutes ses forces, sinon la politique américaine ? Contre les avertissements de toutes les forces traditionalistes en Europe et *en accord avec les progressistes, aile marchante du communisme*, accord qu'ils n'ont trouvé ni suspect ni compromettant, les politiques américains ont insisté pour avoir *du jour au lendemain* des Etats noirs indépendants, conséquemment des hommes d'Etat noir, un prestige noir, un monde noir qui ne pouvaient être qu'un modèle et une espérance pour tous les noirs qui vivaient chez eux, et en même temps, en vertu des mêmes principes *progressistes*, les dirigeants américains commettaient l'imprudence — effarante pour un Etat qui a une forte minorité noire — d'instituer à l'O.N.U. une sorte de tribunal suprême de la politique européenne, où des hommes d'Etat noirs qui ne représentaient ni armée, ni économie, ni puissance d'aucune sorte, mais simplement le *Nouveau Monde noir* auquel on venait de donner naissance, venaient parader, palabrer, se donner l'illusion du pouvoir, toutes exhibitions grisantes naturellement pour tous les noirs qui voyaient là la promesse d'une ère nouvelle.

Or, si l'on cherche quel est le moteur commun à ces deux initiatives aberrantes, celle de la guerre et celle de la comédie politique de l'après-guerre, on trouve un monstre *bifrons* que nous connaissons bien parce que nous le rencontrons à l'origine de toutes les sottises du monde moderne : sur une face, il s'appelle cupidité et grand capitalisme international, sur l'autre face il s'appelle libéralisme. Les deux faces sont inséparables comme les deux côtés d'un dollar. C'est au nom de la liberté et de la conscience humaine qu'on fait la guerre, c'est ce qu'on dit, c'est ce qu'on proclame, et on chante des hymnes sur le *Potomac* : mais c'est, en réalité, pour casser les reins à la production européenne, créer un énorme marché de reconstruction succédant à un énorme marché d'armement et imposer sous la bannière de la liberté

la toute-puissance des grands trusts. Et c'est au nom de la même liberté, au nom de la même conscience humaine, au nom du même progrès qu'on exige la *décolonisation* : mais, en réalité, c'est aussi avec la volonté de briser les barrières qui protègent les monopoles économiques européens et dans l'espoir, pas toujours facile à réaliser, de supplanter les Européens et de s'emparer à leur place d'immenses marchés internationaux ouverts par le processus de la libération.

Cette cupidité prêcheuse, cette courte vue hypocrite, j'ai bien peur de les retrouver également en examinant le processus d'aggravation du problème noir aux Etats-Unis depuis vingt ans.

La revendication des noirs aux Etats-Unis créait, du seul fait qu'elle se manifestait avec éclat, une situation difficile. Les conditions de vie dans les *ghettos* noirs étaient devenues si horribles qu'il était difficile de rester insensibles devant elles. D'autre part, en réclamant l'égalité des droits, les noirs ne faisaient rien d'autre que de se prévaloir des principes même de la démocratie américaine. Ces deux préoccupations étaient graves. Il y avait là deux contradictions, l'une avec les conditions normales du niveau de vie américain, l'autre avec les principes de la philosophie politique américaine. Ces deux contradictions suffisaient à embarrasser n'importe quel gouvernement, même s'il était désireux de rechercher *pratiquement* l'amélioration du sort des noirs, car tout le monde se rendait compte de l'immense changement à accomplir. Même la bonne volonté de la nation tout entière, de la nation *unanime*, on ne le voit pas assez, n'aurait pas pu modifier du jour au lendemain la situation des noirs, ni faire disparaître du jour au lendemain des préjugés aussi anciens que la naissance de la Confédération. L'unanimité même eût exigé de la patience, du sang-froid, du courage, du réalisme et même à ce prix le succès n'était pas sûr. Or l'engagement des Etats-Unis dans la Croisade anti-hitlérienne avait amené le gouvernement et la presse à construire une philosophie de circonstance dont la base était la condamnation totale, absolue, du racisme hitlérien. Du racisme sous toutes ses formes par conséquent : et ceux qui avaient profité de cet écrasement du racisme pour construire leur fortune politique eurent pour ambition de faire de l'*antiracisme* une philosophie permanente, définitive, la base même de la civilisation, de manière que leur pouvoir politique devînt également permanent et définitif. Le caractère dangereux de la

question raciale aux Etats-Unis fut donc multiplié par les positions de principe d'une classe dirigeante (et d'une presse nationale) dont l'antiracisme était le palladium, et qui fondait sur cette base à la fois son avenir politique et ses monopoles d'affaire. En se sentant appuyés et même poussés par une partie des blancs et notamment les plus puissants et les plus considérables d'entre eux, les noirs voguèrent à pleines voiles, remorqués, encouragés, excités même par un formidable courant qui disposait presque sans opposition d'une partie de l'opinion. Ils crurent la ville prise, les barrières abattues, la victoire à portée de la main. Ils perdirent toute notion de l'immensité de la tâche qu'ils réclamaient et crièrent : « Tout et tout de suite ». Il n'est guère douteux que les provocations des libéraux engagés à fond dans l'antiracisme sur tous les plans de la politique mondiale contribuèrent sensiblement à rendre la situation catastrophique.

Or, pendant que l'antiracisme amplifiait la puissance de la revendication des noirs et la soutenait avec un formidable haut-parleur à résonance mondiale, les libéraux eux-mêmes qui se prêtaient à tout cela étaient parfaitement conscients que le problème était insoluble et qu'on ne pouvait rien offrir d'autre aux noirs que des satisfactions de pure forme, concessions hypocrites et illusoire, qui ne changeaient rien à leur situation réelle.

Ce qui est effarant, en effet, dans cette affaire, c'est à la fois la confusion qui l'embrouille et la disproportion entre une agitation dangereuse pour tout le pays et l'insignifiance des revendications qui sont en cause. Un des collaborateurs de ce numéro fait remarquer, à juste titre, le caractère paradoxal d'une révolte qui consiste à demander simplement l'application des lois. C'est, dit-il, sans précédent dans l'histoire. On noterait tout aussi bien le caractère extravagant et également sans précédent dans l'histoire d'une agitation qui a pour objectif le droit de s'asseoir dans certains restaurants, d'être locataire dans certains quartiers, d'avoir accès à certaines piscines et à certains cinémas, et d'installer le jeune Meredith sur les bancs d'une faculté qui ne veut pas de lui : alors que le problème de l'intégration d'un prolétariat misérable et étranger est infiniment plus grave et n'est même pas effleuré par ces exigences. Je comprends bien qu'il s'agit là, en réalité, des symboles d'une revendication infiniment plus grave, celle de la dignité individuelle. Mais

c'est justement cette question qui me paraît posée avec une effroyable confusion.

Prenons l'exemple le plus difficile et le plus choquant. Je comprends très bien qu'un noir instruit, bien élevé, correct, soit révolté de ne pouvoir s'asseoir dans l'autobus ou dans la salle d'attente de l'autobus (ou dans une piscine, un cinéma, un motel) à côté d'un blanc qui pourrait être son collègue. Et je crois qu'il obtiendrait très facilement du *consentement général* ce droit qui est dans la nature des choses, *s'il n'y avait pas les autres noirs*. Car ce voisinage d'un noir d'une même éducation et d'un même niveau social ne se heurte qu'à un préjugé que le temps atténuera sans doute et fera même disparaître, tandis que la *promiscuité* avec une population pouilleuse, puante, malsaine, sale et hirsute dans un autobus (et à plus forte raison dans une piscine, dans un cinéma, dans un motel) exige pour être supportée un sens du pittoresque et un goût des odeurs fortes dont je me sens personnellement fort capable, mais qu'il ne me paraît pas raisonnable d'*imposer* à mes concitoyens. En somme, pour exprimer cela dans l'affreux jargon politique, c'est une *question de classe* beaucoup plus qu'une question de race. Je ne sais pas si les autobus américains comportent deux classes. Mais tout le monde sait qu'en Europe, avant 1940, les trains comportaient trois classes et les autobus deux classes. C'était très utile pour éviter ces rencontres. Et la suppression démagogique de ces classes n'est rien d'autre en Europe qu'une des mesures vexatoires prises à dessein contre la *petite bourgeoisie* qu'on veut faire disparaître *pour des raisons politiques* : car, au demeurant, nous avons toujours nos *chevaux de luxe* qui ne se mélangent pas avec les autres, et tout régime, quelque démocratique qu'il se dise, a les siens. Mais la manie de légiférer *pour tous*, de ne reconnaître en principe aucun privilège alors que les privilèges sont en réalité le pain quotidien de la vie sociale, d'imposer à l'Alabama des règles qui sont peut-être acceptables pour le Dakota, mais pour lesquelles l'Alabama n'est pas mûr, en somme, le refus de reconnaître la réalité sociale et la volonté de la ployer à des principes rendent insolubles les questions les plus simples.

Ce n'est une conquête pour personne que la conquête d'un affront. Or, il est inévitable que la contrainte légale n'attire cette réplique. Votre voisin d'autobus se lèvera et

prendra une autre place, la piscine où vous entrez se videra en quelques instants, le cinéma que vous fréquentez ne recevra plus que des clients noirs, le quartier que vous envahissez se videra de ses habitants. Et le noir cultivé qui, individuellement, finirait sans doute par être admis à une promotion sociale naturelle, fait les frais de cette réaction d'hostilité étendue à tous les noirs, à partir du moment où il y a un problème noir. Que gagne la *dignité individuelle* à être reconnue par la loi si l'on s'y prend de telle sorte qu'elle est offensée par l'usage ?

Je ne vois pas plus de bon sens dans la rage de l'intégration scolaire. L'entrée symbolique de Mérédith ou de Viviane Malone dans une Université qui ne veut pas d'eux n'est qu'une victoire spectaculaire qui ne résout aucun problème. Les noirs se plaignent de la mauvaise qualité de l'enseignement qui leur est donné. Si les libéraux sont sincères, comment ne trouve-t-on pas de professeurs blancs *volontaires* pour les Universités noires ? D'autre part, il est certainement plus raisonnable de réaliser l'intégration scolaire dans les Etats qui l'acceptent et dans les Universités qui s'y prêtent que de *contraindre* des Etats qu'elle révolte. Les chiffres que nous citons plus loin montrent qu'il n'y a pas un problème dramatique pour les noirs qui cherchent à s'instruire. De nombreux Etats leur offrent des établissements mixtes s'ils tiennent absolument à profiter du même enseignement que leurs camarades blancs. Alors pourquoi cherche-t-on le drame en prétendant les installer de force dans les Etats qui sont hostiles à l'intégration scolaire ? Encore une fois, c'est la manie de légiférer pour tout le monde, la volonté de faire triompher *un principe* par la force qui crée des situations tragiques. Prenons-y garde, c'est cette même volonté abstraite qui a été à l'origine de la guerre de Sécession. Le problème scolaire est pour les noirs un problème pratique, auquel on pourrait chercher peut-être avec patience des solutions pratiques. J'ai l'impression que l'esprit libéral le transforme à dessein en un *problème politique* duquel on espère faire sortir une victoire essentiellement politique, c'est-à-dire avant tout une défaite politique de l'adversaire. On est assez loin de l'intérêt véritable des noirs quand on en arrive à poser le problème ainsi. Je crois même qu'en persistant dans cette voie, on tourne le dos délibérément aux intérêts bien compris de la population noire : car ceux-ci exigeraient surtout qu'on ouvre en grand nombre de nouvelles écoles, mixtes ou non,

mais d'accès commode et qu'on assure honnêtement un recrutement sérieux des maîtres.

Le vote des noirs est l'article le plus sérieux du programme de revendications. Mais, là encore, je crains qu'on ne soit victime de la fameuse volonté d'universalité. Il est assurément injuste et indécent qu'on pose des questions qui relèvent du baccalauréat aux électeurs noirs qui se présentent pour voter. Mais il est parfaitement stupide qu'on recueille pieusement l'avis d'un noir analphabète aussi bien que d'un blanc illettré sur les questions graves et difficiles que pose aujourd'hui la politique mondiale. Notre système politique démocratique qui repose sur le vote des goîtreux, des octogénaires gâteuses, des ivrognes, des débiles mentaux, des bonnes sœurs infantiles est un appareil de consultation aussi adapté à un Etat moderne qu'une charrette à âne à une autoroute. Il est tellement vétuste et inutilisable qu'il n'est pas un Etat moderne où l'on ne triche ouvertement avec ce système absurde, de manière à forcer l'électeur à opter entre un *oui* ou un *non*, le *oui* signifiant « *je m'en fous* » et le *non* coiffant les mécontentements les plus contradictoires et partant les plus impossibles à analyser. La revendication du droit de vote pour les noirs n'est donc, au fond, que la revendication d'un moyen de pression. Dans un pays comme les Etats-Unis où le bloc des *oui* équivaut sensiblement au bloc des *non*, remettre à une minorité un tel moyen de pression, c'est finalement abandonner à cette minorité le pouvoir de décider souverainement de l'orientation politique des Etats-Unis. On comprend qu'une telle situation provoque des résistances. Et ces résistances ont été si efficaces que les statistiques pour 1963 (nous n'en avons pas trouvé qui soient plus récentes) montrent qu'à cette date, du moins, la participation électorale des noirs restait pratiquement faible et que le droit de vote n'est donc, pour l'instant du moins, qu'une promesse formelle qu'il est difficile de rendre effective.

Il suffit d'ailleurs de réfléchir au problème de l'intégration pour constater que les *progressistes* blancs qui excitent les noirs, les conduisent étourdiment vers une voie sans issue. *L'intégration* à un peuple d'éléments qui en sont différents ne se décide pas par décret. L'admission que les noirs demandent dans la « Société » blanche ne peut être que le résultat d'un *consentement* : et même ce consentement, il ne suffit pas qu'il soit donné par quelques-uns, il faut qu'il soit *entré dans les mœurs*, c'est-à-dire accepté par tous.

Nous ne connaissons que trop les équivoques que recouvre le mot d'*intégration*. Quand on prétendait résoudre avec ce mot magique tous les problèmes de l'Algérie, nous avons protesté contre l'abus qu'on en faisait et contre les arrière-pensées hypocrites qu'il servait à dissimuler. L'*intégration* suppose qu'on traite *exactement comme un de ses compatriotes* l'étranger qu'on accepte sous ce terme, qu'on lui ouvre notre maison, qu'on l'invite à notre table, qu'on soit prêt à l'accepter dans notre famille. L'*intégration* suppose qu'un jeune arabe ou un jeune noir soit autorisé à faire la cour à votre fille et, s'il lui plaît, à l'épouser. Ce n'est pas moi seulement qui le dis. Ecoutez Malcolm X., le chef d'un des mouvements noirs américains, celui des Black Muslims. Parlant à un rédacteur d'*U.S. News and World Report*, il lui déclara : « L'*intégration*, ça ne peut pas marcher. Ça ne peut pas résoudre le problème. Savez-vous ce que l'*intégration* veut dire ? Cela veut dire inter-mariages. Et cela provoquerait la désintégration des deux races ». Et l'une des conquêtes de la presse américaine que nous citons plus loin nous apprend que lorsqu'on demande aux Américains s'ils veraient avec plaisir que leur fille eût un *boy-friend* noir, ceux du Sud répondent *non* à 97 %, ce qui n'étonne guère, mais ceux du Nord qui sont beaucoup moins sensibles au problème noir répondent *non* également à 90 %. Où sont donc les *progressistes* ? Parler d'*intégration* aux noirs, c'est se moquer d'eux, comme parler d'*intégration* aux arabes amis de la France, c'était leur promettre la lune.

Il ne faut pas croire que les noirs ne s'en rendent pas compte. Un des faits qu'on apprend en lisant les *gallups* organisés par les journaux américains, c'est la réticence des noirs à l'égard des *progressistes* libéraux. Ils ne les trouvent pas très francs du collier. Et il est très curieux que les noirs commencent à sentir aux Etats-Unis qu'ils ne sont pas seulement une race mise à part, mais qu'ils sont aussi un prolétariat exploité. On dit que l'infiltration communiste y est pour quelque chose. Je n'en suis pas sûr. Le ton de leur protestation n'est pas communiste. Ce ton ne s'inspire pas d'une certaine propagande, il ne *s'aligne pas* sur elle, et très curieusement, au contraire, c'est un ton spontané, qui ne ménage rien et qui dénonce l'hypocrisie. Les noirs ont bien vu, ou du moins, commencent à bien voir que ce n'est pas seulement la barrière raciale qui les enferme dans les ghettos noirs, mais aussi la mécanique cynique d'une civilisation

qui ne connaît que le dollar, le profit, l'usure, l'exploitation sous toutes ses formes. Ils sentent que cette *civilisation* leur est étrangère, qu'elle répugne à leur tempérament et qu'ils en sont et en seront toujours les victimes parce que la *mise* qu'il faut pour porter à la table du jeu leur sera toujours refusée. D'où l'accent *anti-juif* de la propagande noire, que nos journaux nous cachent fort soigneusement. Dans New-York, ville juive, c'est le juif qui est l'exploiteur. Cette vérité que les communistes gardent soigneusement sous le boisseau, les noirs la proclament parce qu'ils ne sont pas arrêtés par les hypocrisies de la dialectique. Et l'exemple de New-York les éclairant, ils ont compris aussi que les Etats-Unis étaient un pays à *direction juive* et que par conséquent, les juifs portent tout particulièrement la responsabilité de la situation qui leur est faite, à eux noirs. Cet antisémitisme des noirs, ce n'est pas seulement dans un groupe radical comme celui des Black Muslims qu'on le rencontre. Je le retrouve dans le livre d'un noir modéré Louis E. Lomax, dont les éditions du Seuil ont publié un excellent essai sur le problème noir aux Etats-Unis, sous le titre *La Révolte noire*. « Nous autres juifs sommes un peuple dont le cœur est en Israël et dont les poumons sont en Amérique ». Ce n'est pas moi qui souligne cette phrase, c'est Louis Lomax, noir de Géorgie, professeur à l'Université de Savannah. Et Lomax hésite et s'interroge parce qu'il voit des juifs à la tête des organisations libérales qui soutiennent les noirs. C'est vrai, ils y sont. L'étonnement de Lomax prouve seulement qu'il n'a pas encore compris le caractère *bifrons* du libéralisme, progressiste et antiraciste sur sa face intellectuelle, capitaliste et exploiteur sur sa face économique, les deux faces étant inséparables, je l'ai dit plus haut, comme les deux faces du dollar. Quand il aura compris cela, il ne s'étonnera pas de voir les mêmes figures parmi ceux qui crient : « marche ! » et derrière eux qui tiennent les matraques.

Se renseigner sur le problème noir, c'est prendre conscience de cette diversité des aspects de la question noire aux Etats-Unis et aussi de la diversité des difficultés, dont certaines ont pour origine les conditions spéciales de la vie américaine. Les Français imaginent volontiers les Etats-Unis comme une France qui serait très étendue et ils voient dans les gouverneurs des espèces de super-préfets. Cette image n'est pas exacte. Beaucoup des Etats américains sont

aussi étendus que la France, ils ont leur propre législation, leur propre police, leur propre gouvernement. Ils ont aussi leurs propres problèmes. Ils ont aussi leurs coutumes, leurs traditions, leur opinion publique sensibilisée à certaines situations, ils ont leurs affaires *nationales* pour ainsi dire. Les Etats-Unis sont une Confédération et les Etats y restent jaloux de leur indépendance, de leurs privilèges, de leurs particularités. Un gouverneur n'est pas un super-préfet, il est un personnage qui n'a pas d'équivalent chez nous : il ne peut pas plus ignorer les réactions de son opinion publique que le chef de gouvernement d'un pays, dans une Europe confédérée, ne pourrait ignorer son opinion nationale. Et nous devons nous dire aussi qu'il y a autant de différence entre un habitant du Kentucky et un habitant de l'Alabama qu'il y en a chez nous entre un Italien et un Belge. Il ne suffit donc pas d'un décret du président des Etats-Unis pour régler une fois pour toutes les difficultés qui se présentent.

Au terme de cette enquête, voici les conclusions que nous croyons pouvoir proposer.

D'abord il n'y a pas une question noire aux Etats-Unis, il y a des problèmes de nature souvent différente posés par la présence des noirs aux Etats-Unis. L'existence d'un prolétariat de couleur, misérable et inoccupé, les effroyables bidonvilles des ghettos noirs, c'est un problème différent de celui de la promotion sociale de la bourgeoisie noire. La situation spéciale des noirs dans les Etats du Sud est également un problème différent. Les solutions ne sont sans doute pas faciles à trouver : mais je crois qu'on ne les facilite pas en mettant toutes ces difficultés sous une seule dénomination et en affirmant qu'une solennelle déclaration des droits de l'homme peut être une panacée pour guérir tous ces maux.

D'autre part, il me paraît certain que la volonté de poser le problème en termes idéologiques n'a fait que l'embrouiller et le charger de signification passionnelle. Les mœurs d'une façon générale et les préjugés, en particulier, sont des faits sociaux sur lesquels la loi a peu de prise. L'application aveugle d'un *principe* et surtout son application par la contrainte n'a pour résultat la plupart du temps que de provoquer la résistance. La passion fanatique des anti-racistes et des progressistes libéraux n'a pas pour origine un désir de justice d'une pureté de cristal. Elle est bien souvent mêlée d'une arrière-pensée de haine et d'une volonté

d'humilier l'adversaire. Le problème racial aux Etats-Unis est un problème difficile par lui-même : en le transformant en croisade idéologique les progressistes libéraux n'ont fait que l'envenimer. S'ils n'avaient pas attisé les passions, s'ils ne se livraient pas une provocation continuelle, les réactions seraient assurément moins brutales et les responsables pourraient peut-être faire accepter des accommodements partiels que les partis rejettent aujourd'hui les uns et les autres avec fureur à cause de leur excitation. Je ne puis lire certains récits de voyageurs progressistes (Catherine Van Moppès dans son charmant livre *Drôle d'Amérique*, Olivier Todd dans un article récent de *la Nef*) sans m'amuser des *provocations* grossières auxquelles ils se livrent constamment et qui sont aussi dangereuses dans des villes où le moindre incident devient dramatique qu'elles sont déplacées dans un pays étranger. Mais ces provocations sont symboliques : ces zéloteurs démasquent ainsi le jeu plus subtil des provocations hypocrites de la presse et de la TV.

En commençant cette enquête, je me disais que le problème noir est un problème tragique pour les Etats-Unis, que la guerre de Sécession pourrait se rouvrir un jour, qu'en tous cas, les Etats-Unis pouvaient se trouver paralysés un jour, dans une circonstance grave, par leurs divisions intérieures. Je n'en suis plus du tout aussi sûr maintenant. La question noire aux Etats-Unis me paraît surtout artificiellement *gonflée* et aussi montée en épingle par les journaux européens qui croient alimenter ainsi leur propagande antiraciste. J'ai eu l'impression, au contraire, en rassemblant des documents, que la situation n'était pas aussi tragique qu'on nous le dit et surtout qu'elle n'était pas sans issue. Certes, les noirs ont leur *lie de la population* et cette lie peut être dangereuse : mais *ils ne sont pas la lie de la population*. Ils ont leurs violents, leurs désaxés et leurs criminels en plus grand nombre que les autres parce qu'on leur impose des conditions de vie misérables et qu'ils n'ont pas de travail. Toute misère fabrique de la lie. Mais à toute misère on peut porter remède : *si on le veut*. En revanche, je n'ai pas eu l'impression que l'ensemble des noirs américains réclame l'intégration aussi passionnément qu'on pourrait le croire. J'ai l'impression qu'ils sont assez disposés à s'arranger d'une certaine pratique de la ségrégation, pourvu qu'elle ne soit pas vexatoire ou humiliante. « Nous voulons être traités comme les autres ». C'est la réponse

qui revient le plus souvent quand on les a interrogés. Tous les Etats américains ne sont pas prêts à accepter ce *modus vivendi*, mais certains le sont et d'autres pourraient s'y résoudre peu à peu, si l'on avait la sagesse de ne pas en faire une question de principe. Ladame Jules, mon camarade de la communale, qui gratte des betteraves aux environs de Dun-sur-Auron, a le droit de s'asseoir dans tous les restaurants, d'entrer dans toutes les piscines et de se présenter dans tous les palaces d'Europe : mais s'il prétendait dîner chez Maxim's, toutes les tables seraient retenues ce soir-là, s'il se présentait au Carlton le regard du chef de la réception le glacerait dès le seuil et il ne va pas à la piscine parce qu'il dit : « Qui que j'irais faire à me baigner tout nu ? » Il y a des millions de nègres blancs en Europe qui lui ressemblent. De temps en temps, Ladame Jules proteste contre une ségrégation qui dure depuis deux mille ans. On lui répond alors que la démocratie a proclamé l'égalité de tous les hommes et il retourne à ses betteraves, satisfait.

Maurice BARDECHE

Témoins

Quelques données du problème noir

L'origine de la question noire aux Etats-Unis, au moins sous l'aspect dramatique qu'elle a pris, remonte à 1940. Jusqu'à cette date, 75 % des Noirs américains habitaient le Sud des Etats-Unis. C'était, en fait, une population illettrée vivant dans des conditions que les anti-racistes décrivent sous les couleurs les plus noires, mais qui sont en réalité, aussi diverses et précises que l'ont toujours été les conditions de vie des populations qui sortent à peine de l'esclavage. La seconde guerre mondiale fit des Etats du Nord une énorme zone industrielle qui attira des milliers de Noirs dont elle fit une population ouvrière. Les conditions économiques de l'après-guerre, puis le conflit coréen maintinrent les conditions de cette migration. On estime que pendant cette période 200.000 Noirs quittèrent chaque année le Sud pour le Nord des Etats-Unis. Cette migration interne dura vingt ans et ce sont en somme les résultats de ce gigantesque transfert de populations de la guerre qui ont créé les nouvelles données du problème noir aux Etats-Unis.

A l'heure actuelle, il arrive, chaque mois, près d'un millier de Noirs américains dans chacune des grandes villes des Etats-Unis. Cet apport continu change de façon souvent sensible l'équilibre de la population. A Washington le pourcentage de la population noire est déjà de 60 %.

Les Noirs constituent dès maintenant un pourcentage important de la population dans de grandes villes comme Détroit, Chicago, St-Louis, Cleveland, Baltimore. On estime qu'avec les chiffres actuels de migration, les Noirs seront en majorité dans chacune des villes citées dans une quinzaine d'années.

C'est en partie la fécondité extravagante des Noirs qui justifie ces prévisions. En vingt ans, la population noire de New-York et de Philadelphie a doublé. Celle de Chicago et de Détroit a triplé. Celle de Los Angeles a quintuplé. La natalité noire est supérieure de 40 % à celle des Blancs. Pour les dix années qui se sont écoulées entre 1950 et 1960, le taux d'accroissement de la population noire aux Etats-Unis dans certaines grandes villes fut trois fois plus élevé que le taux d'accroissement de l'ensemble de la population de couleur aux Etats-Unis. Voici les résultats de cette brusque explosion démographique dans les grandes villes américaines. La population noire de New-York atteint aujourd'hui 1 million 1/2 d'habitants, celle de Philadelphie dépasse 600.000, celle de Chicago dépasse le million alors que les Noirs étaient 278.000 en 1940. Les statisticiens — mais il faut se méfier des statisticiens en toute occasion — calculent qu'entre 1980 et 1990 les sept plus grandes villes des Etats-Unis auront une population en majorité noire (à l'exception de New-York et Los Angeles).

Le résultat le plus visible pour l'étranger et même pour l'Américain est le débordement de la population noire des quartiers dans lesquels elle était groupée jusqu'à présent vers les quartiers réservés jusqu'alors à la population blanche. Les blancs reculent devant la promiscuité des Noirs. Lorsque des locataires noirs commencent à s'installer dans une maison, celle-ci est rapidement abandonnée par ses locataires blancs. Lorsqu'un quartier est progressivement envahi par les Noirs, il est déserté par la population blanche. De plus en plus, dans certaines grandes villes américaines, les Noirs débordant comme une inondation irrépressible sous l'action de leur puissante natalité et de l'émigration, le centre de la ville a tendance à devenir une agglomération noire et la population blanche se répartit de

plus en plus dans une ceinture de faubourgs qui cerne les quartiers noirs du centre.

On a même pu décrire le processus habituel de cette poussée noire qui se répète partout. Les Noirs commencent par investir les quartiers israélites dans lesquels ils rencontrent moins de résistance, puis les quartiers italiens. Les communautés polonaises et irlandaises sont celles sur lesquels il est plus difficile de mordre et c'est en général aux frontières des quartiers polonais et irlandais que se situe la ligne de démarcation. Dans la plupart des grandes villes américaines le quartier noir est entouré d'une ligne de démarcation idéale aussi précise qu'une frontière que les populations blanches et noires respectent d'un commun accord en période calme et qui est étroitement surveillée par la police.

Les nouvelles situations créées par cette invasion dans les grandes villes américaines sont naturellement très diverses. A Chicago, le maire Richard Daley, politicien anti-raciste, doit sa réélection à l'appoint décisif de 148.000 voix noires du sud de la ville. Voici selon lui, les résultats de sa politique anti-ségrégationniste. Les Noirs occupent 6 sièges d'adjoints au Conseil municipal de Chicago. Ils s'inscrivent sur les listes électorales et votent sans qu'aucune des restrictions employées dans le sud leur soient appliquées. Ils fournissent 14 % du corps de la police municipale. Ils pénètrent librement dans les hôtels et restaurants, au moins dans le centre de la ville. Enfin, malgré la résistance du conseil municipal, Daley a fait voter un décret qui permet aux Noirs de Chicago de se loger sans restriction dans le quartier de leur choix.

Malgré cette politique, l'opposition des leaders noirs de Chicago est violente contre le maire et son équipe. Les leaders noirs prétendent que R. Daley s'est entouré de *noirs domestiqués* qui se contentent de satisfaction de pure forme. On lui reproche d'être totalement impuissant à résoudre les problèmes posés par la population noire à Chicago. C'est un des premiers exemples et un des plus frappants de ce dialogue de sourds qu'on essaie d'établir aux

Etats-Unis entre les noirs et les blancs même lorsque ces derniers se présentent comme leurs défenseurs.

Dans d'autres grandes villes, à Détroit ou à Los Angeles par exemple, qui possèdent l'une et l'autre un pourcentage très élevé de population noire, les maires se déclarent impuissants à faire face à la situation. Tantôt c'est parce que leurs écrasantes responsabilités ne leur laissent pas le temps d'établir un plan d'ensemble. Tantôt c'est parce que les directives ou les décisions législatives émanant de Washington ne constituent pas des solutions appropriées et sont inopérantes devant les situations qui se sont créées. Partout, les municipalités ont conscience qu'elles ne peuvent, à elles seules, assumer les charges énormes que représentent les besoins des gens de couleur à la fois en fait d'habitat, d'hygiène, et d'enseignement. En somme, la législation anti-ségrégationniste donne aux Noirs des droits dont ils sont en général incapables de se servir. On les gorge de décrets, de papier, de satisfactions purement verbales ou administratives, et, en fait, aucun des problèmes que pose leur entassement dans le Nord des Etats-Unis ne se trouve résolu.

Une des particularités du problème noir dans les grandes villes du Nord aux Etats-Unis est l'existence simultanée d'un prolétariat noir condamné à des conditions de vie épouvantables et d'une bourgeoisie noire qui ne parvient à s'intégrer ni à la population américaine ni à l'ensemble noir dont elle est sortie.

Nous parlerons tout à l'heure des conditions de vie dramatiques qui sont imposées à la population noire des Etats-Unis dans les quartiers prolétariens. Donnons pour l'instant quelques indications sur cette bourgeoisie noire américaine qui est un des phénomènes sociaux les moins connus en Europe.

Depuis 1940, les gens de couleur ont été admis en nombre croissant dans l'administration et dans certains postes de cadres. Les Noirs en sont particulièrement fiers et des revues spécialement consacrées à la vie des Noirs américains comme *Ebony* consacrent régulièrement un certain nombre de pages à la biographie des Noirs qui ont réus-

si dans l'administration ou qui ont acquis d'importantes situations privées. Entre 1945 et 1963, le nombre des étudiants de couleur a doublé aux Etats-Unis et il est passé de 125.000 à 240.000. Le nombre des ingénieurs noirs a quintuplé entre 1950 et 1960. Les fonctionnaires de couleur représentaient 4,5 % du personnel en 1950, ils en représentent 13 % environ aujourd'hui. Ce pourcentage est plus important encore dans certaines villes comme Washington et il atteint même 50 % à Philadelphie. Il y a aujourd'hui aux Etats-Unis des chefs d'orchestre noirs, trente juges de couleur ont été nommés en une seule année à New-York. Il y a quelques ambassadeurs noirs et même deux ou trois généraux.

La plupart des membres de cette bourgeoisie noire mènent une vie d'une grande correction. A Détroit par exemple, ils habitent dans un faubourg appelé Conant Gardens. C'est un faubourg presque champêtre avec des rues plantées d'ormes, des bungalows à vérandas, des églises blanches entourées de pelouses. C'est aussi le quartier le plus tranquille de Détroit où la police n'intervient jamais.

Cette bourgeoisie noire est souvent déçue. Ses revenus ont évolué et se sont considérablement grossis depuis 20 ans. En 1948, à peine 6 % des Noirs avaient un revenu supérieur à 5.000 dollars. Aujourd'hui, on prétend qu'il y en a 30 %, proportion qui nous paraît énorme. Malgré cette amélioration de sa situation financière cette bourgeoisie noire se sent exclue de la vie que lui présentent le cinéma et la télévision. La civilisation américaine, plus inconsciente à ce point de vue que toutes les formes de civilisation, multiple devant ses malheureux toutes les images de la tentation. Ils ne peuvent goûter à aucune. Leur fortune leur permettrait d'y avoir accès mais la barrière raciale les sépare des milieux qui peuvent partager ces fruits dorés de la vie moderne. Un professeur de la North Western University de Chicago résume en ces termes les déceptions de cette bourgeoisie de couleur, dans la classe moyenne :

« A Chicago, les Noirs de la classe moyenne vivent dans un cul-de-sac. Ceux qui rêvent de partir en sont incapables

car ils ne peuvent trouver à se loger ailleurs. Le petit bourgeois noir voit son fils persécuté, martyrisé par des voyous. Lui-même a respecté les lois, il est allé à l'école, il est devenu un citoyen utile, il a un emploi qui lui donne satisfaction : mais il reste un prisonnier. Il a l'impression que la société triche avec lui. Il est comme un homme qui aurait misé le gagnant aux courses et à qui on refuserait de payer son ticket. »

Cette bourgeoisie noire, malgré son ascension, se plaint d'être maintenue dans des postes subalternes et de n'avoir jamais accès aux responsabilités de commandement. Elle accuse aussi la société blanche de refuser discrètement tout contact avec elle et de l'enfermer dans une sorte de ghetto social invisible. Elle ne peut partager la violence et les revendications de l'opposition noire activiste. Elle en déplore souvent les excès. Elle est trop coupée du prolétariat noir pour en ressentir les souffrances et le sort dramatique.

Mais en même temps qu'elle se désolidarise de la lutte menée par ce prolétariat noir auquel elle n'appartient plus, elle dresse contre le peuple américain l'accusation du « complot américain ». Elle accuse le peuple américain tout entier de participer à une sorte de conspiration hypocrite dans laquelle, en dépit de leurs oppositions apparentes, le Nord et le Sud se retrouvent côte à côte pour exclure les Noirs de la vie de la cité et les empêcher de prendre place durablement dans l'échelle sociale. C'est la revendication qu'on retrouve dans un des termes clés de la polémique des Noirs aux Etats-Unis, terme presque inintelligible à un Européen, celui qui concerne la « structure du pouvoir ».

L'autre aspect du problème noir est beaucoup plus dramatique : c'est celui qui concerne ce qu'on appelle les « ghettos noirs » des grandes villes américaines.

Après la fin de la guerre de Corée, les Noirs qui avaient émigré vers le Nord ont été les premiers atteints par le chômage, parce qu'ils formaient un énorme réservoir de main-d'œuvre non qualifiée. Cette main-d'œuvre a été en grande partie éliminée par les progrès de l'automatisation. Cette discrimination n'est nulle-

ment de caractère racial, elle vient uniquement de l'évolution des techniques de production et de l'application des lois syndicales qui exigeaient le licenciement des ouvriers les plus récemment engagés. Dans de grandes villes comme Chicago, le chômage des Noirs est le double de celui des autres ouvriers. La plupart des adolescents noirs n'ont pas de qualification professionnelle et ils augmentent le chiffre massif des chômeurs lorsqu'ils arrivent à l'âge d'hommes. Une statistique de 1963 précise que le quart des adolescents de couleur n'arrive pas à trouver d'emploi, tandis que ce pourcentage est seulement de 9 % pour les jeunes blancs.

Il n'est pas difficile d'imaginer les résultats qu'on obtient par suite de cette évolution dans des faubourgs déjà surpeuplés, insalubres, composés uniquement de taudis et où s'entasse une population dont la misère est sans cesse croissante à cause de sa natalité prolifique et des drames du sous-emploi. Ces énormes cités de miséreux et de mendiants forment des espèces de *bidonvilles* qui s'étendent comme autant de plaques lépreuses dans certains quartiers des grandes cités américaines. La prostitution, la drogue, l'oisiveté, la crasse, les bandes de jeunes voyous, finissent par y composer une atmosphère sociale tellement irrespirable que ces ghettos constituent une sorte de fumier humain qui devient de jour en jour plus impénétrable, plus inaccessible aux blancs et même à la police et où couvent la haine et la violence.

Chaque grande ville américaine possède ainsi sa cour des miracles qui de plus en plus n'obéit plus qu'à ses propres meneurs et ne cède plus qu'à la terreur ou à des opérations de police de caractère quasi-militaire. Aussi le banditisme sous toutes ses formes s'est-il développé d'une façon monstrueuse dans ces quartiers misérables. Les statistiques des cinq dernières années, constatent dans les quartiers noirs des grands centres urbains une augmentation de 25 % des meurtres, de 33 % des vols qualifiés, de près de 50 % des cambriolages, et de 13 % des viols. On a pu vérifier officiellement que le taux de criminalité durant cette période a quadruplé par rapport à celui de la population blanche.

Contrairement à ce que l'on croit très souvent en Europe, les victimes de violence et de crimes sont très souvent d'autres Noirs.

En outre, cette misère, en raison des conditions d'hygiène et de promiscuité dans lesquelles elle se développe, a eu une autre conséquence dont les grandes municipalités américaines commencent à sentir le poids.

Les abandons de famille, les unions passagères, la prostitution ou la débauche des très jeunes filles ont amené une poussée vertigineuse des naissances illégitimes. Dans les grandes villes près d'1/3 des enfants noirs n'ont pas de père connu. A Harlem, ce pourcentage monte à plus de 37 %. D'une façon générale, on estime que dans la population noire des Etats-Unis un enfant sur cinq est de naissance illégitime.

La situation de ces ghettos noirs est d'autant plus dramatique que ce n'est pas une plaie sociale qu'on puisse guérir par des mesures d'assainissement, des constructions et de vastes investissements. Tous ceux qui connaissent bien les noirs expliquent que ce qu'il y a de plus difficile à extirper dans ces populations misérables, c'est le désespoir et le découragement. La misère, l'échec, le chômage, l'impuissance et l'abandon devant la grande ville font des nègres des espèces d'épaves. Le Noir perd toute volonté, il se soumet à sa déchéance, il est incapable d'en sortir et il ne désire plus en sortir. Il ne recherche plus que des épaves comme il l'est lui-même, il vit dans la rue avec d'autres misérables de son espèce, il est rongé par sa dégradation comme par un cancer. Les succès électoraux, les efforts des municipalités, les initiatives des libéraux ne peuvent rien contre cette décomposition de la population noire, cette dégradation de l'être lui-même qui ne se réveille plus que pour des contestations violentes, et des actes irrationnels.

Cette situation inextricable explique à la fois la violence des passions raciales aux Etats-Unis et l'inanité des remèdes. Les propagandistes noirs et les libéraux qui les soutiennent ont remarqué qu'il y a dans la propagande quatre thèmes

clés, qui sont les uns et les autres nébuleux par leur contenu et efficaces par leur effet sur les foules.

Dans leur vocabulaire, les agitateurs noirs ont donné à ces thèmes les titres suivants : activisme, liberté immédiate, intégration, structure du pouvoir.

Certains de ces mots nous sont familiers parce qu'ils appartiennent à notre vocabulaire politique. Mais un Européen en aperçoit très mal le contenu et les contradictions internes.

Le thème de *l'activisme* est indispensable devant tout auditoire noir. Il implique la haine des blancs et la nécessité de l'action. Il est une sorte d'appel à la violence et surtout à l'intransigeance. Il sous-entend qu'on n'obtiendra rien par le dialogue et que les Noirs doivent imposer les conquêtes qu'ils réclament par leur propre force et par une pression constante. Mais en même temps, cet appel à l'activisme qui est absolument nécessaire pour mobiliser les énergies des Noirs ne débouche sur rien et même les responsables de l'action anti-raciste aux Etats-Unis sentent très bien qu'il n'aboutit qu'à contrarier leurs progrès et à rendre plus lointains les résultats pratiques qu'on pourrait obtenir. Tout en maintenant cet appel électoral, les responsables noirs sentent la nécessité de le freiner. Le Pasteur King dérive ainsi de préférence vers la non-violence les passions qu'il a déchaînées. D'autres leaders préfèrent cet appel à la frénésie plus rentable pour leur prestige aux réformes limitées, mais efficaces, qu'ils pourraient entreprendre lorsqu'ils occupent dans la politique des postes en vue. C'est le cas du congressiste noir Adam Clayton Powell, Président de la commission parlementaire de l'Education et du Travail, l'un des plus célèbres des activistes noirs, qui, dans la fonction importante qu'il occupe, n'a abouti en plusieurs années à formuler aucune proposition concrète. C'est qu'en effet la plupart de ceux qui veulent utiliser la puissance du mouvement anti-raciste pour obtenir des réformes sont très vite traités de collaborateurs des blancs et perdent aussitôt leur autorité.

Le thème de la *liberté immédiate* est un thème démagogique du même ordre à propos duquel on retrouve les mêmes difficultés. Il est en général la conclusion des

réunions activistes. Il veut dire qu'on veut tout et tout de suite, qu'on ne peut plus attendre, qu'on ne veut plus attendre. Il exprime avec violence ce qu'il y a d'insupportable dans la situation actuelle. Il prolonge l'activisme par une sorte d'appel à la rébellion et à l'émeute. Mais là encore on retombe sur des contradictions pratiques. L'émeute est impuissante, la liberté n'est qu'un mot. Ce thème d'agitation ne contribue qu'à fonder la puissance personnelle de quelques démagogues. Quand le Noir réclame la liberté on ne sait pas s'il entend par là la liberté de s'installer hors de son ghetto, d'entrer dans des restaurants, des cinémas ou des piscines réservés aux blancs, de recevoir la même instruction que les blancs, d'avoir l'accès aux mêmes carrières, objectifs qui ne peuvent être résolus en même temps et qui exigent l'emploi de méthodes très différentes. En fait, le thème de la liberté immédiate n'exprime que l'impatience et il est une position purement verbale.

Le thème de l'*intégration*, le plus souvent traité, surtout dans les milieux intellectuels, n'est pas une notion moins obscure. Nous savons nous-mêmes pour l'avoir employé à propos de l'Algérie, combien ce terme renferme d'équivoques, d'obscurités, et souvent d'arrière-pensées. En fait, pour le Noir américain le terme d'intégration est le contraire de celui de ségrégation. Il implique donc essentiellement une revendication de dignité qui consiste à ne pas tolérer qu'on fasse publiquement une différence entre le Noir et le Blanc. Mais cette revendication n'aboutit le plus souvent qu'à des réalisations superficielles qui ne changent rien au sort du prolétariat noir ni même à celui de la bourgeoisie noire.

C'est une victoire purement formelle que d'obtenir, sous la protection de la police, que la petite Viviane Malone ait le droit de s'asseoir toute seule sur le banc d'une université sudiste. Cela n'amène pas la bourgeoisie noire à ouvrir les portes qui se ferment devant elle et à obtenir un statut d'égalité sociale, que les différentes classes sociales n'accordent qu'avec beaucoup de temps et beaucoup de circonspection. Le bourgeois noir qui acquiert le droit d'entrer dans un restaurant blanc remporte une victoire aussi inutile. Il sent très bien que le barrage qu'il force

ne détruit pas l'isolement social dans lequel il est actuellement maintenu. C'est pire encore pour le prolétariat noir. Il est bien évident que les questions dont la solution est dramatique pour ce prolétariat misérable, celles de l'habitat, du sous-emploi et de l'instruction ne reçoivent pas beaucoup de soulagement parce que les plus misérables des noirs ont, en principe, le droit, qu'ils se gardent bien d'utiliser, de s'asseoir dans la salle d'attente de l'autobus sur les mêmes bancs que les blancs. Là encore nous nous trouvons en présence d'une réaction purement verbale. L'intégration n'est pas réalisable par un coup de baguette magique, elle ne l'est pas non plus par une loi. La question est de savoir si la loi veut favoriser une évolution qui ne peut être que très lente et dont les résultats sont incertains ou si elle se désintéresse de cette évolution. En fait, tout le bruit qui est fait autour de l'intégration semble servir surtout à attiser la haine des noirs contre les blancs. Presque toujours, elle s'accompagne d'une idée, plus ou moins directement exprimée, de revanche. Les Blancs doivent payer, pensent les Noirs, pour toutes les injustices que nous avons subies. L'intégration comporte une espèce de revanche que le Noir veut prendre sur le Blanc. Ce ne sont pas évidemment les conditions les plus souhaitables pour une réalisation raisonnable de la cohabitation.

Enfin, le quatrième thème de propagande, la *structure du pouvoir* est un terme peu familier à notre vocabulaire politique et assez énigmatique pour nous. En réalité pourtant, c'est une revendication que nous connaissons bien. Dans le vocabulaire politique français, cela se dit : « Toutes les places et tout de suite ».

Pour les leaders noirs, la structure du pouvoir comprend non seulement les postes administratifs, mais ce que dans la vieille langue française on appelait les *places* c'est-à-dire, en somme, toutes les situations aussi bien privées que publiques qui donnent de l'importance et du pouvoir. Cette revendication propre à la bourgeoisie noire et aux intellectuels du parti est assurément moins contradictoire que les autres, mais elle n'est pas plus réalisable. Elle est chimérique pour deux raisons. La première c'est que toute

société, sauf en temps de révolution, recrue son aristocratie et ses hommes en place par la cooptation, cette cooptation se faisant de toute éternité et sous tous les régimes par les mariages, les convenances sociales, l'appartenance à un certain milieu, etc. La seconde, c'est que la direction d'un grand Etat moderne exige une technicité et des qualités de synthèse toutes spéciales dont la race noire ne semble pas avoir fait preuve jusqu'à présent et qui sont inséparables à la fois de la surveillance et de la direction d'une civilisation essentiellement technique. La revendication touchant la structure du pouvoir se heurte donc à des difficultés plus graves encore que l'intégration, puisqu'il s'agit à la fois d'obtenir un consentement social duquel les Noirs sont encore très éloignés et en même temps de présenter une indiscutable compétence qui ne leur est pas souvent acquise en dépit des techniques dont ils peuvent se prévaloir.

Mais en revanche, ce thème de revendication fait courir à toute la société américaine un danger évident et il expose les campagnes anti-racistes à une grave objection politique. L'administration étant en fait le seul terrain sur lequel les Noirs ont pu prendre pied en raison de leur position électorale, le rêve des dirigeants noirs est d'obtenir que l'administration dans laquelle ils sont représentés ait un pouvoir d'ingérence considérable et constant sur tous les autres domaines de la vie économique. Ainsi les administrateurs noirs issus de la lutte électorale auraient une sorte de pouvoir de décision sur les technocrates et les hommes d'affaires blancs qui ne seraient plus que leurs agents d'exécution. On voit combien cette tendance politique favorise la marche vers une sorte de capitalisme d'Etat très proche du socialisme et par conséquent combien elle favorise, dans une de ses démarches essentielles, la tactique et les ambitions de la politique communiste.

Pratiquement, les revendications immédiates sur lesquelles insistent le plus les leaders noirs et pour lesquelles ils ont obtenu quelques résultats concernent deux domaines spéciaux, celui du logement et celui de l'enseignement. Mais

quand on examine les résultats obtenus, on s'aperçoit que ces deux problèmes sont mal posés, que les passions soulevées y ont mêlé des éléments étrangers qui en rendent la solution difficile et que les réalisations pratiques sont en somme très décevantes.

Pour le problème du logement, les municipalités des grandes villes américaines ont englouti des budgets considérables pour la reconstruction des ghettos noirs. Mais le travail à accomplir est tellement immense que ces retouches de détail n'apportent aucune solution durable au problème. En outre, les Noirs ne veulent pas d'une cité noire même moderne.

Ils veulent envahir les quartiers blancs et s'y installer à leur guise. Mais on se heurte alors aux phénomènes décrits plus haut : les immeubles blancs envahis par les familles noires se vident très rapidement de leur population blanche qui vont s'installer dans d'autres quartiers. Le ghetto noir agrandit ses frontières et annexe de nouvelles rues, mais il reste le ghetto noir. C'est simplement la misère, la crasse et le chômage qui gagnent du terrain sur la carte des villes. La situation véritable des Noirs n'en est pas changée, leur misère n'en est pas diminuée et leur cohabitation avec les blancs n'en est pas non plus facilitée.

Il y a plus d'incertitude encore dans le domaine de l'enseignement. En fait, les parents veulent envoyer leurs enfants à l'école la plus proche. La question scolaire est donc dominée dans les villes par la question des quartiers.

Elle est par conséquent peu soluble. Des administrateurs imbus de l'esprit de système ont prétendu organiser le ramassage des enfants dans les quartiers blancs et leur transfert en autobus dans des écoles situées à l'autre bout de la ville dans le quartier noir, pour affirmer la non-discrimination. Ces méthodes absurdes ne peuvent obtenir que des résultats publicitaires. Elles sont inapplicables comme solution d'ensemble. Les Noirs paraissent d'ailleurs plus soucieux de la qualité de l'enseignement que reçoivent leurs enfants que des mélanges obtenus par les écoles mixtes. Les Noirs croient à la toute puissance de l'instruction et souvent avec beaucoup de naïveté. Ils imaginent que si

leurs enfants recevaient une instruction de *premier ordre* donnée par des *maîtres de premier ordre*, ils obtiendraient des résultats aussi brillants que leurs camarades de race blanche. Mais en même temps, ils sont convaincus, à force de l'avoir entendu répéter dans leurs meetings, que les classes entièrement composées d'enfants noirs ont nécessairement un niveau intellectuel très faible. Alors ils oscillent entre des solutions contradictoires : tantôt ils exigent le ramassage des enfants blancs pour constituer des classes mixtes où leurs enfants auront autant de chances que les autres, tantôt ils réclament des écoles non intégrées, mais meilleures que celles des blancs avec les meilleurs maîtres des Etats-Unis, etc.

La violence des revendications et de la propagande complique encore ces deux problèmes. Les plus sages des Noirs et même une bonne partie de leurs leaders sont d'accord pour penser que ces mesures pourraient être prises progressivement et espacées sur des délais assez longs. Presque tous reconnaissent, dans des conversations privées, qu'une intégration « dirigée » serait la meilleure manière de résoudre ou tout au moins d'accommoder peu à peu ces différents problèmes. Mais ce sont là des thèses qu'il est impossible de soutenir en public.

Plus que ces problèmes essentiellement passionnels, les questions posées par l'existence d'un prolétariat noir inassimilable sont parmi celles qui mériteraient de retenir l'attention des leaders noirs et des hommes politiques américains. L'Amérique voit actuellement se développer dans ces ghettos noirs une population allogène d'esclaves, une sorte de *lumpenprolétariat*, une population asociale et actuellement inassimilable dont l'explosion soudaine peut présenter, du jour au lendemain, un danger dramatique. Certaines formes du soulèvement noir aux Etats-Unis rappellent déjà le spartakisme. Mais bien peu d'Américains ont eu le courage de se placer devant ce problème dramatique dont les répercussions peuvent être immenses.

Une révolte sauvage de ce sous-prolétariat que rien ne relie aux classes sociales normales, ni leurs habitudes ni

leurs modes de vie, ni leurs instincts, ni même la couleur de leur peau peut un jour provoquer des ravages incalculables et mener à un véritable chaos social. Un journaliste de couleur Louis Martin, Vice-Président du comité national du parti démocrate, a été le premier à proposer des espèces d'ateliers nationaux pour les chômeurs noirs dont le revenu n'atteindrait pas la moitié de la moyenne du niveau de vie national. Notre révolution de 1848 nous a appris que ces panacés n'étaient pas de tout repos. D'autres organisations se sont données pour objet un travail plus difficile mais qui pose le problème dans ses véritables termes. Un groupe de Noirs a créé un organisme d'aide aux jeunes, baptisé « Harlem Youth opportunities unlimited » (Haryou). Ce groupe veut reprendre l'instruction des jeunes noirs, leur donner de l'espoir, le goût de la discipline et la volonté de vivre. C'est une profonde réforme morale dont le but immédiat est de combattre le sentiment d'infériorité et de découragement des jeunes noirs qui ont fait d'eux une proie facile pour l'alcoolisme, la prostitution, la drogue. Cette formation des Noirs par les Noirs eux-mêmes est probablement un des mouvements sur lesquels on peut fonder le plus d'espoir, mais naturellement il a besoin de temps pour se développer. C'est cette nécessité du temps qu'on retrouve partout lorsqu'il est question du problème noir aux Etats-Unis. Aura-t-on le temps de trouver des réponses aux questions qui sont posées avec tant de confusion par le monde moderne ?

R. L.

UN

La

Er
dans
droit
raîtr
pouv
légis
la p
mytl
U
que
est
cont
tient
sour
vite
Le
tous
et à
actu
met
mal
et l
l'esc
que
pou
titus
Pe
quo
rébe

La persistance des mythes

En tant que Noir américain, je suis très impressionné dans la phase actuelle de la lutte pour la conquête des droits civiques, par une sorte de refus des mythes à disparaître. Maintenant que le poids tout entier des différents pouvoirs du gouvernement (pouvoir exécutif, judiciaire et législatif) s'est placé du côté de la justice, je mesure toute la puissance des vieux préjugés pour créer de nouveaux mythes non moins impressionnant que les premiers.

Un des plus vivaces de ces nouveaux mythes est l'idée que c'est depuis quelques années seulement que le Noir est devenu insupportable en raison de ses protestations contre sa citoyenneté de seconde classe. Ce sentiment contient le reproche implicite que si le Noir avait été moins soumis, les progrès auraient été accomplis beaucoup plus vite et beaucoup mieux.

Les enfants que j'ai dans ma classe et qui sont presque tous des Blancs appartenant à une assez bonne bourgeoisie et à la fin de leur adolescence expliquent les événements actuels avec cette réponse : « Maintenant les Noirs se mettent à exiger leurs droits ». Il est clair qu'ils ont été mal renseignés sur ce point, comme l'étaient leurs parents et les Noirs eux-mêmes. En fait, la lutte des Noirs contre l'esclavage commença dès le début de leur transfert d'Afrique aux Etats-Unis, pendant lequel le chiffre des suicides pour échapper à l'esclavage était si important qu'il constituait un des risques les plus graves de la navigation.

Pendant le transfert, les esclaves étaient enchaînés. Pourquoi? C'est que la mutinerie à bord du vaisseau et la rébellion au moment du débarquement étaient deux crain-

tes dont on ne se séparait jamais. Un écrivain de ce temps a pu dire : « Leur résistance était connue et redoutée de tous ». M. Erving Cohen parlant de l'esclavage au XVI^e siècle dans l'Amérique Latine constate qu'il y eut « de nombreux exemples d'insurrections violentes éclatant sur une large échelle ». La peur des insurrections d'esclaves fut un moment si grande que la Virginie chercha à plusieurs reprises à freiner l'importation de chair humaine par des taxes très élevées et proposa même en 1730 d'interdire le trafic des esclaves. On cite de violentes révoltes d'esclaves dans les années 1696, 1708, 1712, 1720, 1730, 1739 et 1740. Un complot connu sous le nom de « conspiration de Caton » éclata en 1739 et la cité de New-York connut deux révoltes importantes en 1712 et 1741. La rébellion continua pendant tout le XIX^e siècle. Il y eut le complot de Gabriel en 1800, la révolte de Vesey en 1822, la rébellion de Turner en 1831 et les raids des outlaws de John Brown au milieu du siècle. Les luttes des abolitionnistes, « la filière souterraine » grâce à laquelle beaucoup de Noirs échappèrent à l'esclavage, la guerre de Sécession et les événements qui suivirent sont trop présents aux esprits pour qu'on ait besoin de les retracer. Pourtant le vieux mythe continue toujours, obscurcissant et faussant un fait saillant de l'histoire contemporaine, le changement des relations qui ont existé jusqu'à présent entre les différentes races humaines en raison de l'exigence universelle pour une réorganisation de la répartition du pouvoir.

Il y a, en outre, une sorte de suspicion largement répandue sur les Noirs américains. Son origine est la persistance d'un second mythe qui est le suivant : les Noirs viennent de commencer seulement à jouer un rôle dans l'histoire des Etats-Unis.

Deux films récents américains nous donnent deux exemples typiques pour expliquer comment se perpétue cette inexactitude. Si l'on en juge par le *Jour le plus long* et par la *Conquête de l'Ouest* on aura tendance à conclure que les Noirs n'ont joué absolument aucun rôle ni dans l'invasion de l'Europe ni dans l'extension vers l'Ouest de la coloni-

sation américaine. La responsabilité de telles erreurs ne repose pas seulement sur l'imagination plus ou moins extravagante des metteurs en scène américains. Les historiens inspirés par des préoccupations racistes ont toujours affirmé qu'il n'y a jamais eu d'explorateurs noirs. En réalité on trouve des Noirs avec Balboa, Cortez, Pizzare et De Vaca ; c'est un Noir, Estévanico, qui a découvert le territoire sur lequel s'est installé la famille d'émigrants dont descend aujourd'hui Goldwater. Il n'est jamais question non plus de cow-boys noirs, de prospecteurs noirs, de constructeurs de railways et d'inventeurs noirs. C'est pourtant Banneker qui fut le collaborateur de L'Enfant pour faire le plan de Washington. Il n'est jamais question non plus de mineurs noirs ni d'ouvriers noirs dans les usines. Aucun film du moins ne les représente. Aucun livre de classe ne parle d'eux. Aucune commémoration ne rappelle leur souvenir. Tout ce qu'ils ont fait ce fut d'offrir leur vie et leur sang pour aider à construire notre nation aussi bien que pour la défendre, car les Noirs ont fourni un pourcentage de victimes proportionnellement beaucoup plus important que les autres dans les conflits militaires auxquels les Etats-Unis ont pris part. Si on expliquait correctement ces faits pour éclairer les événements actuels, le Noir américain serait moins souvent suspect dans ses revendications : mais ce temps n'est pas venu encore.

En rappelant cette contribution des Noirs à l'histoire des Etats-Unis, nous ne faisons que donner un contenu au vieux proverbe : « C'est la vérité qui brisera vos chaînes ». Certes, il n'y a pas besoin de faire appel à la vérité pour prouver que les Noirs ont le droit d'être traités comme les autres hommes. On peut seulement dire qu'en faisant ressortir la vérité nous montrerons que la justice et la liberté sont proches pourvu que les erreurs qu'on répand systématiquement disparaissent : nous invitons seulement les hommes de bonne foi à s'interroger sur une attitude qui ne repose que sur des mensonges ou des demi-mensonges. Mais, en réalité, pour le Noir, les droits de l'homme qu'il revendique sont attachés à toute personne humaine. Personne n'a besoin de faire la preuve qu'il est

digne d'en jouir. Le gouvernement peut bien étendre ou limiter l'étendue de ces droits : leur essence ne dépend pas de lui, car il ne peut octroyer à personne un droit que tous les hommes, quels qu'ils soient, tiennent du Créateur.

Un troisième mythe très répandu aux Etats-Unis est plus récent que les précédents. C'est l'idée que l'action militante n'a pas besoin de récompenses immédiates et que la non violence est inévitablement rentable à la longue.

En réalité, quelles que soient la lenteur et la difficulté du mouvement qui nous amène progressivement vers l'égalité dans les relations raciales, il faut bien reconnaître que son premier moteur a été l'esprit militant sinon la violence. C'est l'action militante de l'Afrique Noire qui a donné de la vigueur au mouvement noir aux Etats-Unis. C'est l'action militante des étudiants dans les marches pour la liberté et les manifestations d'occupation dans les restaurants et les lieux publics qui ont hâté le déroulement de nos revendications pour ne rien dire des démonstrations de rues et des boycotts économiques. A la vérité c'est là l'exercice des droits de tout citoyen : droit de pétition, droit de protestation lorsqu'on est lésé, liberté de parole, etc.. Et il est vrai également que, à l'exception des manifestations de rues et des émeutes, tout cela peut être rattaché aux idées de Gandhi sur la résistance passive.

Toutefois, confondre des actions si diverses sous le nom de non-violence est un stratagème verbal qui consiste à ramener la violence à son pur aspect physique. En réalité, il n'y a pas un homme d'affaires qui considère un boycott contre un de ses produits comme un acte de non-violence. De même il n'y a pas un chef syndicaliste qui considère une installation sur un chantier comme un acte de non-violence. Le pasteur King a eu tout à fait raison, je le pense, de reconnaître et de propager cette idée parfaitement actuelle que l'emploi de la violence est devenue aujourd'hui un monopole d'Etat et que, par conséquent, aujourd'hui plus que jamais, la violence est une arme périmée dans la lutte pour un changement politique et social. Il a, en effet, à peu près exclu les actes de violence physique

de
qu'
miq
du
de
min
L
pers
n'av
trui
Elle
tu q
pro
tes
n'éta
des
mur
depu
Il
repr
S
soph
ficat
si l'
de p
moir
(mèn
pli.
Blan
hab
Nou
le de
cas,
tir d
« C'
Ce
gens
para
gouv

de l'action politique, mais les armes dont il se sert, lorsqu'elles cherchent à saper la puissance des géants économiques en leur opposant la concentration de l'hostilité et du boycott, sont à beaucoup d'égards, au fond, des actes de violence. Ce qui ne veut pas dire que le Pasteur King minimise la force morale inhérente à une résistance passive.

Les émeutes de 1964 doivent être replacées dans cette perspective. Ce n'était pas des émeutes racistes, car elles n'avaient pas comme celles des Mau-Mau pour but de détruire des Blancs simplement parce qu'ils étaient blancs. Elles étaient, au contraire, des soulèvements contre le statu quo. C'était l'expression d'une patience trompée par des promesses illusoires et des abus qui persistaient. Ces émeutes furent essentiellement spontanées, certaines mêmes n'étaient contrôlées par aucun groupe responsable. C'était des manifestations sporadiques, brèves, et limitées aux communautés noires à des endroits où l'amélioration promise depuis longtemps aurait dû déjà être largement entreprise.

Il est bien possible que des émeutes aussi naïves ne se reproduisent plus de longtemps.

S'il est vrai, en effet, que, au niveau abstrait de la philosophie, de la morale, de la législation et même de la planification, d'immenses progrès aient été accomplis, toutefois, si l'on se place au niveau de la réalisation, lorsqu'il s'agit de procurer du travail, un habitat meilleur, une instruction moins sommaire, le droit de vote, c'est très peu de choses (même si ce peu de choses est précieux), qui a été accompli. L'hiver 1964 dans l'histoire des relations entre les Blancs et les Noirs des Etats-Unis a été pour tous les habitants des ghettos noirs aussi amer que l'hiver 1963. Nous sommes au dernier quart d'heure, si l'on veut éviter le déchaînement de la violence. Une chose est claire en tout cas, c'est que les Noirs n'ont obtenu quelque chose qu'à partir du moment où ils ont crié d'une façon ou d'une autre : « C'est assez ». Et il en a été toujours ainsi.

Ce qui n'est pas encore assez clair pour beaucoup de gens sur le problème noir aux Etats-Unis, c'est son aspect paradoxal. Voici des gens qui sont en guerre avec leur gouvernement, avec les leaders de la communauté nationale,

et avec beaucoup d'autres, simplement parce qu'ils demandent à *faire partie* de la Nation. Leur mouvement n'a pas pour but d'exclure tel ou tel leader. Ce n'est pas non plus un mouvement qui cherche à répandre une nouvelle philosophie, ou une nouvelle morale. Ces noirs qui se battent ne proclament rien d'autre que des principes qui sont à la base même de notre société.

Ils n'attaquent pas l'ordre rétabli, mais au contraire ils en professent le principe. Ils ne recherchent pas la sécession, ils cherchent simplement à s'intégrer à la nation le plus complètement possible. En le faisant, ils rappellent à l'Amérique ses principes politiques les plus sacrés, et lui demandent simplement de s'y conformer. Qui a jamais entendu parler d'un gouvernement en guerre avec une partie de ses citoyens parce qu'ils demandent à être autorisés à lui apporter leur appui ? Qui a jamais entendu parler d'un gouvernement qui proclame sa volonté de protéger la liberté de chacun dans tout l'Univers, mais qui est incapable de l'assurer sur son propre territoire ? C'est une chose qu'on n'a jamais vue et la révolte des Noirs consiste à affirmer que c'est une chose impossible.

Le mythe auquel nous nous heurtons ici est celui qui affirme au contraire que la situation des Noirs n'est pas une situation exceptionnelle. Elle n'est, nous dit-on, qu'un des cas de la lutte à laquelle se sont trouvés exposées les vagues d'immigration tardives. On nie tranquillement que la couleur de la peau et l'esclavage font ici toute la différence et que ces faits expliquent suffisamment le paradoxe qu'on voit persister.

Dans le *procès du Motel d'Atlanta (Atlanta Motel case)* la Cour Suprême des Etats-Unis examina l'argument du propriétaire suivant lequel l'intégration aurait comme résultat la cessation de son commerce. La Cour à l'unanimité rejeta l'argument, et elle fit même connaître le témoignage des experts affirmant, au contraire, que l'intégration aurait certainement pour résultat une augmentation du chiffre d'affaires dans l'hôtellerie. Toute personne qui n'est pas assujétie aux mythes que je viens de dénoncer est convaincue en effet, qu'il en serait ainsi. Je me souviens des cam-

pagnes et des manifestations du député Powell, quand j'étais enfant, pour faire admettre les Noirs comme conducteurs d'autobus à New-York City. Aujourd'hui, personne ne remarque même plus la couleur de la peau des conducteurs d'autobus. A Ste Augustine en Floride un homme d'affaires essaya d'électrocuter quelqu'un qui avait voulu pénétrer de force dans un de ses hôtels avant la promulgation de l'Acte sur les droits civiques en 1954. Il fut parmi les premiers à annoncer qu'il acceptait l'Acte quand celui-ci fut promulgué comme loi.

Ce qui est amer, dans cette affaire, c'est que les hommes doivent verser leur sang et risquer leur vie, qu'ils doivent se blesser ou se tuer les uns aux autres pour une lutte dont les bases mêmes s'évaporent et disparaissent aussitôt que les hommes acceptent de s'incliner devant le droit. Ce n'est pas un mouvement comme les autres, c'est une résistance fondée sur des réactions tout animales, toutes superstitieuses, et sur un fond d'idées toutes faites. Comme le mal des sorcières de Salem il cause des souffrances terribles, mais il est guéri aussitôt qu'il est exposé à la lumière de la vérité.

Occupons-nous, enfin, à examiner un autre mythe dorloté avec le plus grand soin. On répète souvent que l'amélioration future du sort des Noirs est une chose certaine.

C'est là une conviction lénifiante mais fausse. A plusieurs reprises en effet il y a eu des progrès, mais toujours ils ont été suivis par des régressions. Aujourd'hui, nous en sommes à la troisième phase de l'affrontement sur la question noire depuis les cent dernières années. Précédemment les années de la *reconstruction*, après la guerre de Sécession et, plus tard, les années postérieures à la première guerre mondiale qu'on a appelé la *renaissance noire* furent des périodes de grandes eaux dans l'histoire des bonnes relations entre la race blanche et la race noire.

Toutefois, la première se termina lorsque le Ku Klux Klan fut autorisé à faire régner la violence et la terreur sur les Noirs qui désiraient obtenir le droit de vote et lorsqu'un célèbre jugement de la Cour Suprême déclara que le 15^e amendement ne garantissait pas le droit de

vote des Noirs. Ces deux décisions se produisirent en 1876, dix ans après le début de la guerre de Sécession. Vingt ans plus tard, en 1896, le jugement du procès Plessy-Ferguson qui consolida pour 16 ans la célèbre doctrine de la « séparation dans l'égalité » ne fut qu'une pierre de plus sur la route de la honte. La seconde période se termina avec la grande crise économique de 1929 et le chômage et les privations qu'elle entraîna.

N'est-il pas caractéristique que les périodes les plus fécondes pour l'indépendance des Noirs aux Etats-Unis soient celles qui ont suivi les grandes crises nationales de la guerre de Sécession, de la première guerre mondiale, et de la deuxième guerre mondiale ? Mais surtout qui peut croire que la réaction qui se produit aujourd'hui est une simple péripétie ? Je pense que personne ne peut prendre la responsabilité de l'affirmer.

Je crois toutefois que nous entrons dans une époque toute différente de celles qui ont précédé : je pense que la bombe atomique, les responsabilités prises par les Etats-Unis dans la conduite des affaires mondiales, les profonds changements qui se sont produits dans les perspectives qui s'ouvrent devant chaque homme, l'avènement de la prospérité, les nouvelles découvertes techniques et l'entrée de l'Afrique dans le monde politique créent une différence profonde à la fois de nature et de cadence avec les époques qui nous ont précédés. Mais ma foi dans le progrès repose plus profondément encore sur mon sentiment que chez chaque homme s'accroît la conscience que « aucun homme n'est une île ». Je regarde les révolutions qui se sont produites dans les transports et les communications comme une situation entièrement nouvelle qui nous procure un levier pour influencer l'attitude de nos concitoyens aux Etats-Unis d'une manière beaucoup plus efficace qu'on ne le pense.

C'est là un élément essentiel pour mettre fin aux mythes qui impressionnent encore l'opinion jusqu'à ce que la vérité se fasse jour. Et ensuite nos tâches seront beaucoup plus faciles.

D. G. SMITH.

Dorothy NOLAND.

Une maîtresse blanche à Harlem

Au cœur de Harlem, le ghetto noir de New-York City, se trouve l'école où je suis professeur depuis le mois d'octobre. Bâtie il y a déjà quelques années, sa digne façade présente de belles fenêtres qui laissent apercevoir les appartements et les jardins d'un ensemble architectural moderne mais entouré de bouges et de bicoques. Cette école a été choisie pour être une des dix écoles expérimentales destinées à élever le niveau des enfants originaires de familles « vivant dans une indigence culturelle totale ».

Ces dix écoles sont placées dans des quartiers difficiles et même dangereux. On espère en haut lieu qu'elles deviendront des *écoles plus efficaces*, puisque c'est le titre qui leur est donné dans notre programme pilote. Ce programme a été établi sous la double responsabilité du Bureau d'Éducation de New-York City et de la Fédération Unie des Instituteurs (*United Federation Teachers*) syndicat qui a établi des contrats avec des maîtres depuis trois ans seulement et qui s'est spécialisé dans l'amélioration des conditions de travail des maîtres et des conditions d'enseignement de leurs élèves.

Je suis une des 15 volontaires qui ont été recrutées par l'école, après avoir été mise en congé par l'école à laquelle j'appartenais pour participer à ce nouveau programme. On a pensé que seuls des volontaires se sentiraient une vocation suffisante pour surmonter les conditions de travail qui allaient nous être imposées dans un milieu difficile.

Les maîtres qui appartiennent à cette école ont tous en

commun en effet un vif sentiment de leur mission bien qu'ils aient entre eux de très grandes différences aussi bien en ce qui concerne leur âge, que leur couleur ou leur origine sociale. J'ai trouvé parmi eux une jeune femme blonde, tout récemment sortie de Harvard, dont la seule formation était un stage d'été dans une école pédagogique du Mississippi.

Il y avait aussi une vieille dame noire qui a enseigné durant de nombreuses années dans une école privée de banlieue d'une solide réputation. Ajoutez un gentleman blanc venant de l'enseignement public et spécialisé dans les techniques audio-visuelles, et, en revanche, un jeune noir chanteur de jazz qui avait passé toute son enfance et le plus clair de sa vie dans les bouges du quartier.

Quels sont les nouveaux aspects de la pédagogie appliquée ici qui m'avaient attirée ? En voici quelques-uns :

1° L'école comporte une nurserie destinée aux enfants de quatre ans. Son objectif est de donner aux enfants totalement indigents l'habitude de la vie en commun, des jouets et du matériel élémentaire d'instruction, en même temps que de leur donner des habitudes normales.

2° Les classes ne contiennent qu'au maximum 18 enfants en dessous de 6 ans et 22 de 6 à 11 ans. L'enseignement permet de faire attention à chaque élève et cette attention individuelle est capitale dans le problème de l'éducation.

3° L'enseignement se fait par équipes : il y a 4 maîtres pour 3 classes avec un emploi du temps variable.

4° Nous avons des spécialistes pour l'enseignement de la musique, des sciences, du dessin ainsi que pour les enfants retardés pour l'expression et la lecture, un psychologue et également un spécialiste des « Public relations » dont le travail consiste à établir des relations cordiales entre les bouges du voisinage et les maîtres de l'école.

5° Il est prévu que chaque jour le maître a plusieurs heures, non consacrées à l'enseignement, pour la préparation de sa classe.

6° Enfin les méthodes nouvelles et les initiatives originales pour l'enseignement sont vivement encouragés.

Le problème qui m'intéressait était de savoir quels résul-

tats
un
l'ins
de
et c
C
pre
par
tout
L
con
mal
que
et
des
mer
céd
bea
noir
et c
d'un
mer
mer
J'
pes
com
que
Il
lors
rica
emp
ang
tre
bien
ces
enfa
D
mai
par
sent
pre
put
taie

tats on pouvait obtenir avec ces nouvelles méthodes dans un milieu tout à fait spécial et avec des enfants dont l'instruction présente des difficultés inhabituelles en raison de leur pauvreté, de l'indigence culturelle de leur milieu et de leur couleur.

Comme chaque fois qu'on rencontre des inconnus ma première impression sur ces enfants, se forma peu à peu par des expériences successives. Mais je me souviens que tout d'abord leur façon d'être habillés me frappa.

Le premier jour, quand j'allai du métro à l'école, je rencontrai une population d'hommes et de femmes hirsutes et malpropres errant le long des trottoirs (j'appris plus tard que c'étaient des colporteurs de drogues et des prostituées) et j'étais loin de m'attendre à trouver dans mon école des rangs d'enfants bien peignés et habillés avec les vêtements standards du petit Américain. Mes expériences précédentes m'avaient conduites dans des écoles où il y avait beaucoup d'enfants portoricains. Contrairement aux petits noirs, ils étaient habillés avec beaucoup plus de couleur et de personnalité que les enfants américains, mais aussi d'une manière beaucoup plus disparate, avec des vêtements qui étaient souvent malpropres, déguenillés, visiblement fabriqués par leur mère.

J'aperçus bientôt d'autres différences entre ces deux groupes raciaux que j'avais connus. Le langage des petits noirs, comme leurs vêtements était aussi beaucoup plus correct que celui des Portoricains.

Ils disaient rarement de « vilains mots » et seulement lorsqu'ils étaient en colère, tandis que les petits portoricains parlaient une langue très salée, en tout temps, en employant des mots très obscènes tant en espagnol qu'en anglais. Naturellement, une maîtresse ne peut pas permettre à ses élèves un langage comme celui-là, mais il faut bien dire qu'après la première surprise elle trouve vite ces grossièretés assez amusantes sur ces lèvres de jeunes enfants.

Dans les deux cas, il était clair que j'étais une étrangère, mais pour le petit Portoricain, je représentais une autorité *parlant anglais*, tandis que pour le petit nègre je représentais essentiellement une autorité *blanche*. Quand les premiers se mettaient en colère ils m'appelaient « une putain de salope », tandis que quand les autres se mettaient en colère ils m'appelaient « une putain de salope »

blanche » ou plus gentiment « une sale blanche ». Quand quelques-uns de mes élèves (c'étaient des garçons et des filles de 10 à 15 ans) pensaient que j'étais trop exigeante avec eux, ils s'écriaient que j'étais comme tous les Blancs et que je les persécutais parce qu'ils étaient noirs. Quand une classe noire hostile et chahuteuse voyait mon collègue noir s'approcher de moi, bavarder et rire, ils l'appelaient un « noir domestiqué » (*white nigger*).

J'ai vu diminuer et quelquefois même disparaître cette violente animosité anti-blanche, mais je crois qu'elle revient à la surface avec beaucoup de rapidité. Une jeune fille dont la mère était domestique dans une famille blanche et lui avait raconté toutes les méchancetés des blancs, se planta un jour devant moi avec ses poings devant ma figure jusqu'à ce que je la défie d'oser me frapper. Et toutefois très rapidement, la même jeune fille sembla gagnée tout simplement par un éloge que je lui faisais de temps en temps et une attitude de respect, d'affection, et, à partir de ce moment-là, elle m'embrassait en me disant au revoir à la fin de la classe et elle m'apportait de petits cadeaux. Un soir, pour s'amuser, elle me prit par la taille car elle est plus grande et plus forte que moi, et me fit tourner tout autour d'elle à ma grande consternation jusqu'à ce que je lui demande de me reposer par terre.

Et pourtant, deux jours après, elle me faisait une scène violente à la sortie de la classe en m'accusant furieusement de discrimination, parce que je lui avais fait une observation sur sa tenue qu'on aurait certainement faite à n'importe quelle élève.

Un problème qui m'a toujours embarrassée dans ma classe est celui de savoir comment franchir le fossé que je sens entre mon propre monde et mes exigences habituelles et le monde dans lequel vivent ces enfants. Quand il s'agit de noirs, ce n'est pas seulement le monde des enfants qui est différent, c'est aussi le monde noir tout entier. J'essaie de faire appel autant que possible à des comparaisons avec des aspects de leur vie quotidienne, mais je dois me servir pour faire ma classe de livres qui ont été écrits et illustrés par des blancs et je suis en outre paralysée par mon ignorance presque complète de la vie familiale de mes élèves. Je parlais de cette question à une collègue noire, une très charmante jeune femme qui avait enseigné à cette école pendant plusieurs années. Sa conviction était que je n'arri-

verais
toujo
pensa
zèle
qu'ils
plus
maîtr
écolie
milie
pren
Je
premi
menc
à mo
autre
naier
les r
exige
chem
suis
pas
quai
j'ava
l'éco
vie,
truir
appr
le go
cupa
ges
impo
plus
Le
de l
ques
sion
gent
les e
et d
de s
part
cont
le p

verais jamais à connaître bien les noirs, et que je resterais toujours plus ou moins paralysée par cette ignorance. Elle pensait que les maîtres blancs apportent à leur travail un zèle très sympathique, un esprit tout à fait missionnaire, qu'ils sont souvent de meilleurs maîtres et même des gens plus sympathiques et plus respectables que certains des maîtres noirs, mais qu'ils ne conviendront jamais à des écoliers noirs à cause de cette ignorance fondamentale du milieu noir et par conséquent de leur incapacité à comprendre profondément leurs élèves.

Je compris mieux son point de vue en me souvenant des premiers jours que j'avais passés à l'école. J'avais commencé là comme stagiaire itinérante, n'ayant pas de classe à moi, et travaillant souvent dans la même classe qu'un autre maître, si bien que j'avais pu voir comment s'y prenaient les autres. A ma grande surprise, je vis que c'étaient les maîtres noirs qui étaient les plus sévères et les plus exigeants. Leur sévérité impliquait ou même partait franchement de l'observation suivante : « Regardez-moi, je suis l'un de vous. Je connais vos grimaces et n'essayez pas de me la faire ! » Quand leurs exigences provoquaient des résistances, ils disaient froidement : « Quand j'avais votre âge, moi je n'avais personne pour me faire l'école. J'étais obligé d'apprendre tout seul, en gagnant ma vie, et, souvent, on s'y prend trop tard pour pouvoir s'instruire. Je ne veux pas que cela vous arrive. Vous *allez apprendre* ou sans cela je vous le rentrerai de force dans le gosier ! » Ils n'étaient pas comme moi, ils ne se préoccupaient pas de savoir si les livres de classe et leurs images disaient quelque chose à leurs écoliers. Ce qui leur importait seulement, c'était que cela leur fût utile pour plus tard.

Le problème de l'instruction des minorités a été l'objet de beaucoup de réflexions et de recherches depuis quelques années. On est généralement arrivé à cette conclusion que non seulement il y faut beaucoup de peine et de gentillesse *individuelle*, mais aussi qu'il est nécessaire que les enfants se forment une image plus excitante d'eux-mêmes et de leur race. Le petit Portoricain doit connaître l'histoire de son île, être fier de sa beauté, mais aussi des talents particuliers du peuple portoricain qui peut apporter une contribution utile à la culture américaine. Pour le petit noir le problème est plus complexe.

Il n'est pas un émigrant de fraîche date aux Etats-Unis et le long passé d'esclavage et les tristes conditions actuelles des noirs ne peuvent pas être pour lui un sujet de fierté. Encore une fois, sur ce point, ce sont les maîtres noirs qui peuvent lui être le plus utiles. Autant que j'en puisse juger par mon expérience dans cette école, ils arrivent à faire naître chez les enfants un grand intérêt pour les noirs qui, dans le passé, ont participé à la conquête des régions vierges, qui ont aidé héroïquement les esclaves qui cherchaient à s'affranchir et qui sont et qui ont été des écrivains, des musiciens ou des savants connus.

Ces maîtres sont aussi les meilleurs acheteurs des publications noires et ils en affichent les images et les articles dans le hall de l'école, pour que les enfants puissent les voir. Dans les classes de musique, les élèves apprennent à se servir des instruments de musique, naturellement comme dans les autres classes, mais on leur apprend aussi le jazz et on leur fait connaître les grands initiateurs de la musique noire. Naturellement, une autre source du sentiment de fierté qu'on cherche à créer chez le jeune noir a été le mouvement d'intégration des dernières années. Mais j'ai été très frappée d'entendre dire par une jeune femme qui avait passé un été entier au Mississippi que l'enthousiasme suscité par ce mouvement et la connaissance de ses efforts n'est guère répandu que dans le Sud. Dans les grandes villes du Nord, c'est encore l'apathie et l'hostilité qui sont encore les attitudes les plus fréquentes.

De nouveaux livres de lecture ainsi que de nouvelles éditions des anciens livres commencent à être mis en circulation. Ils contiennent des illustrations qui se réfèrent à la vie des minorités, à leurs coutumes, à leur histoire et des textes qui sont plus adaptés à la situation et au vocabulaire de ces enfants. Quelques-uns sont encore assez sommaires et d'une présentation médiocre, mais ils semblent toutefois déjà bien adaptés à l'intelligence et au goût des enfants. Malheureusement, ils n'ont pas encore des tirages suffisants, de sorte que la plupart des enfants noirs continuent à se servir des livres magnifiquement illustrés et d'une impression très soignée qui leur mettent sous les yeux une vie féérique et absurde dont les images ont certainement moins de prise sur leur imagination que les horribles films de télévision qu'on leur présente chaque soir.

En dépit de ces déceptions comme maîtresse blanche, je

suis tout de même contente de mon métier. Je pense sincèrement que je suis utile à ces enfants. Quoique nous n'arrivions pas toujours à nous rencontrer en partant de deux mondes si différents, j'ai pu constater toutefois que la rencontre était possible. Ils comprennent un petit peu ce que c'est qu'une femme blanche et, grâce à eux, de mon côté, je comprends un peu ce que c'est que des enfants noirs. J'hésite à avouer qu'avant de prendre part aux réunions qui ont lieu chaque vendredi à l'école pour distraire les enfants, je ne savais pas qu'il existait un hymne noir qu'on chante dans les meetings et les réunions publiques après l'hymne des Etats-Unis. Je ne savais presque rien de l'histoire des noirs, je lisais très rarement des journaux noirs. Je dois dire que les maîtres noirs de l'école ont été extrêmement gentils avec moi et souvent d'une grande loyauté dans les discussions que nous avons pu avoir sur les sentiments des noirs et les événements de leur histoire. Je garde un bon souvenir de leur amabilité et même je puis dire de la camaraderie qu'ils m'ont montrée, à moi qui était une étrangère dont la présence seule leur rappelait ce qu'il y a de douloureux dans leur histoire. Quoique je n'aie jamais eu personnellement de préjugés raciaux, je pense que ce contact étroit avec eux pendant quelque temps m'a rendu plus capable de briser les barrières qui font naître des deux côtés les préjugés, qu'ils soient intentionnels ou involontaires.

Dorothy NOLAND.

Impressions de Harlem

Le 21 juillet 1963, j'atterrissais pour la première fois sur le sol des Etats-Unis à l'aéroport d'Idlewild. L'Américain qui m'accueillit à ma descente d'avion était un professeur noir d'une quarantaine d'années, ancien boursier Fullbright, né en Virginie dont les parents habitent Harlem et qui est professeur dans une high-school (lycée) new-yorkaise.

J'avais retenu une chambre à l'International House (résidence d'étudiants) 500 Riverside Drive Manhattan au bord de l'Hudson et ce nouvel ami me proposa de m'y conduire. Nous nous arrê-
tâmes en chemin à son domicile situé dans le « Borough » (quartier) du Queens. Cet ami noir, marié et père d'une jeune fille, m'offrit de m'accompagner à Harlem.

Mais je fis la connaissance de Harlem, seul. Ce fut à la suite d'une erreur de ligne de métro que je me retrouvai à 1 heure du matin sur Lenox Avenue à la hauteur de la 125^e Rue, au cœur de la ville noire.

C'était une de ces nuits torrides de l'été new-yorkais et beaucoup de noirs étaient assis sur les marches des escaliers de leurs maisons ou bien debouts par petits groupes discutaient comme en plein jour.

De nombreux enfants jouaient. Tous buvaient du coca-cola, de la bière ou mangeaient des ice-creams. Ils virent surgir, je suppose avec quelque surprise ce blanc qui se dirigeait vers l'Ouest, c'est-à-dire Broadway et la rivière Hudson. Sur mon passage ils s'écartaient poliment. Dans Broadway, je débouchai sur une patrouille de quatre policemen, qui parurent manifestement ahuris de me voir sortir de l'ombre de Harlem. Je tiens à préciser qu'à aucun moment, je n'ai eu l'impression de courir un danger quelconque.

Quelques jours plus tard, ayant fait la connaissance d'un étudiant français de la New York University, nous décidâmes de passer une soirée à Harlem. Nous nous rendîmes vers les 10 heures du soir sur la 7^e Avenue et nous passâmes devant le night-club de Count Basie. Puis nous arrivâmes devant le Small's qui est un dancing très connu. Nous étions en train de discuter

devant l'établissement lorsqu'à quelques mètres de nous, nous pûmes observer les manœuvres d'une femme noire d'une soixantaine d'années qui essayait d'exciter contre nous un noir d'environ cinquante ans. La femme le pressait mais l'homme répondait par des haussements d'épaules, peu désireux apparemment de créer un incident en nous cherchant querelle. Nous entrâmes. A l'entrée dans la première salle se trouvait un bar circulaire garni complètement de consommateurs. Nous prîmes place dans la deuxième salle où se trouvait une piste de danse surélevée.

Nous pûmes observer 2 ou 3 couples de blancs, et quelques blanches accompagnant des noirs.

L'assistance était manifestement aisée. A une table voisine de la nôtre se trouvait un noir accompagné de deux noires. Mon ami qui est meilleur danseur que moi se leva pour inviter l'une des deux jeunes femmes. Celle-ci accepta volontiers l'invitation. Puis quelque temps plus tard un roulement de tambours de l'orchestre annonça le passage de l'ancien champion de boxe poids lourds Joe Louis qui salua l'assistance et reçut une ovation. A un moment donné vers minuit, nous vîmes une jeune femme noire, très belle et très élégante (robe noire de soirée pailletée, gants blancs, capeline) s'installer à la table voisine. Mon ami l'invita de nouveau et elle déclina gentiment l'invitation en disant qu'elle venait de quitter son travail et qu'elle était lasse. Par la suite divers noirs s'approchèrent pour l'inviter et chaque fois elle refusa. Elle n'avait donc pas refusé, par préjugé racial de danser avec un blanc pour danser avec un noir.

Un autre soir, nous nous rendîmes au Minton's Playhouse ancien temple du jazz, où nous rencontrâmes plusieurs jeunes blancs, amateurs de jazz. La formation de l'endroit était pleine de bonne volonté mais les musiciens n'étaient réellement pas des virtuoses.

Les grands musiciens de jazz comme Lionel Hampton au Métropole et Thelonious Monk au Five Spot Café ou au Birdland jouaient dans des night clubs de la ville blanche. Nous nous rendîmes un autre soir à l'Apollo sur la 125^e rue près de Lenox avenue et nous apprîmes que les compétitions hebdomadaires de jazz ouvertes aux amateurs ne reprendraient qu'à l'automne. A ce moment-là l'Apollo fonctionnait comme cinéma. Lors de chaque sortie, nous mangeâmes dans les cafetarias des hamburgers ou des hot-dogs et je dois dire que nous fûmes reçus correctement dans chaque cas. Pour ma part, je me rendis seul, de jour et de nuit, dans un petit cinéma, le West End Theater qui programmait 3 grands films à chaque séance. J'étais le seul blanc de ce cinéma. Seuls quelques curieux me dévisagèrent. On ne me fit aucune réflexion, je n'eus à subir aucune provocation.

Je quittai Harlem et l'Amérique le 20 août à la veille de la marche sur Washington. Je devais y revenir en août 1964.

Je retrouvai mon ami, le professeur noir. Mais les choses avaient changé dans l'intervalle d'une année.

Je ressentis lors de mes nouvelles visites à Harlem une certaine tension, sans parler vraiment d'hostilité.

Un mois avant mon arrivée, le 2 juillet 1964, le Président Johnson avait signé à la Maison Blanche la loi sur les droits civiques.

Entre mes deux voyages la situation avait évolué sous l'empire des incidents qui s'étaient déroulés dans des Etats du Sud comme la Georgie, le Mississippi ou l'Alabama. A ces incidents correspondant à Harlem la vague de violence des Black Muslims fanatiques qui en général étaient désavoués par les membres de la N.A.A.C.P. (Ligue Nationale pour l'avancement des gens de couleur).

C'est ainsi que, par la faute de quelques groupes d'excités, une psychose de peur s'empara de la population blanche de Harlem constituée en majorité par des commerçants qui, dès la fin de l'après-midi, baissaient le rideau de fer et s'empressaient de rentrer chez eux dans les autres districts de la ville de New York.

Quand je manifestai à mes amis blancs mon intention de me rendre à Harlem, *aucun* n'accepta de m'accompagner de nuit. Quand je leur dis que j'avais fait une promenade sur Amsterdam Avenue à minuit passé, ils me dirent que j'avais été fou de faire cela et que j'avais une chance inouïe d'être revenu vivant. Voici comment les choses se passèrent. Alors que je quittai Amsterdam Avenue à la hauteur de la 120^e rue, je vis un jeune noir se détacher d'un groupe de 5 jeunes gens et s'avancer à ma rencontre. Parvenu à quelques mètres de moi il hésita et rebroussa chemin pour rejoindre ses compagnons.

J'eus par contre l'occasion de revenir au cinéma dont j'ai parlé plus haut dans la journée sans être inquiété. Je circulai en voiture avec mon ami, le professeur noir et nous eûmes en faisant de jour le tour de Harlem une longue conversation. Je lui dis que j'avais vu pourtant dans de nombreux endroits sur la St Nicholas Avenue, la Lenox Avenue, par exemple des groupes nombreux d'enfants noirs manifestement bien nourris, bien habillés, très propres, souriants, jouant dans les cours, ou les squares heureux de vivre. Il ne songea pas à le nier mais me dit qu'il y en avait aussi de misérables. Je lui demandai alors s'il ne pensait pas que l'on pouvait trouver de même dans les grandes villes européennes des quartiers insalubres où vivent misérablement des enfants blancs.

Je lui fis remarquer que les Noirs américains avaient gagné la bataille des droits civiques et que les bourgeois noirs de Harlem dans leur Cadillac accompagnés de leurs femmes noires élégantes et racées pouvaient difficilement faire figure d'opprimés.

Il me dit alors qu'un pays de la richesse des Etats-Unis pou-

vait faire beaucoup plus pour le peuple noir. Evidemment il y a des taudis dans Harlem, des maisons où il fait trop chaud l'été et trop froid l'hiver, où l'on rencontre des rats dans les couloirs. Il y a aussi des taudis à Paris, des pièces sans chauffage, sans eau (l'eau est sur le palier) où logent des travailleurs nord-africains mais aussi des étudiants, des familles de travailleurs français. Je pense qu'il doit en exister aussi à Londres du côté de Witechapel comme à Berlin ou à Madrid.

Nous parlâmes aussi de la violence et du danger que l'on court la nuit dans Harlem. Il me dit que lui-même avait hésité à se rendre à Harlem de nuit. Mais s'il y a eu quelques blancs assassinés dans Harlem dans le même temps il y en avait aussi à Brooklyn ou dans le Bronx, c'est-à-dire dans d'autres districts de New York.

Et ceci est le fait de voleurs ou de sadiques que l'on rencontre dans les quartiers blancs aussi bien que dans le quartier noir.

Car si les blancs ont peur d'aller à Harlem de nuit ils ont aussi peur de se rendre à Central Park au cœur de Manhattan car cet immense parc est la nuit venue, le terrain où se rencontrent les voleurs, les pédérastes ou les maniaques sexuels. J'ai eu l'impression qu'un blanc New Yorkais forcé de choisir entre passer la nuit dans Harlem ou dans Central Park aurait choisi Harlem.

Je veux dire par là que la crapule qui vole, viole ou tue par plaisir n'a rien à voir avec les membres actifs de la N.A.A.C.P. ou même des Black Muslims. Cette pègre se rencontre aussi dans les grandes villes du monde. Disons qu'elle a donné à New York nocturne le visage de la violence qui terrorise les honnêtes gens.

En quittant de nouveau Harlem en septembre 1964, je gardais au cœur le souvenir chaleureux de quelques amis noirs, le professeur qui voulut bien me témoigner sa sympathie et qui m'invita cordialement chez lui, la petite caissière du cinéma qui m'avoua en souriant gentiment qu'elle ne pouvait accepter mon invitation à danser seulement parce qu'elle avait déjà un « boy friend » ou encore l'immense gardien au visage épanoui qui me parla comme à un vieil ami des grandes nuits de Harlem, en un temps où lors d'une « Jame session », l'assistance tout entière communie dans la ferveur du jazz. C'est à eux que je dédie ces quelques pages.

J.-L. C.

Un pied-noir en Amérique

L'article que nous donnons ci-dessous nous a été envoyé de New-York par un des collaborateurs de Défense de l'Occident qui a quitté la France il y a trois ans et qui a vécu d'abord à Seattle, sur la côte du Pacifique, près de la frontière du Canada, puis à New-York. Nous avons pensé que ces impressions d'un de nos amis intéresseraient particulièrement nos lecteurs.

Le premier quartier noir que j'aie vu était celui de Seattle, Etat de Washington, en 1962. L'ami américain qui me le fit voir pour la première fois était justement fier de ce quartier parfaitement habitable. Seulement, enclos dans cette ville férue de sa propreté, ce quartier n'était pas tout à fait impeccable, les maisons y étaient un peu moins bien entretenues. Une de ces dames, charmante au demeurant, dont la fortune et l'indépendance lui permettent de s'occuper activement de problèmes civiques, me disait plus tard que, depuis que la communauté blanche avait pris l'initiative d'un rapprochement, la communauté noire faisait un effort, entre autres choses, pour un meilleur aspect de son quartier ; on repeignait, on donnait meilleur apparence à l'ensemble. Le bidonville, s'il existe au Sud (bidonvilles noirs et bidonvilles blancs), n'est pas un problème du Nord-Ouest américain.

Un phénomène de Seattle se retrouve dans plusieurs villes américaines : le quartier noir affleure un des quartiers résidentiels, au bord du lac Washington, à tel point que certaines plages ne sont plus « fréquentables », ceci au traversé de l'avenue qui les sépare de maisons luxueuses, à vue « impressionnable ». Dans ce quartier noir, pas d'hostilité ; le même calme, la même incroyable obligeance, l'extrême gentillesse, autres caractéristiques du Nord-Ouest.

Très peu de couples mélangés. Je demandais à un jeune

cad
mis
ang
dre
si
d'un
mai
amé
A
mor
dan
revi
voir
Tro
cire
natu
perç
suba
très
tout
de
je r
La
plup
n'on
« sa
save
men
à l'e
dans
on r
qu'il
un c
tent,
sieu
mém
cond
un c
Ce
la v
Souc
dans
de l
ficat
clair
blan

cadre (1) de Seattle, célibataire, d'une certaine aisance, promis à une jolie carrière d'affaires, et portant un nom très anglo-américain : « — Sort-on avec une noire ? — I would not dream of it (pas question). — Parle-t-on à une noire ? — Oui, si elle est derrière un comptoir ». Ceci n'est indicatif que d'une certaine catégorie sociale, provinciale, traditionaliste — mais à ce titre, est indicatif de quelque chose de solidement américain.

A New-York, l'image change, mais là, tout à fait. Tout le monde sait que Harlem entasse plus d'un million de noirs dans un espace vital juste bon pour le tiers de ce chiffre. J'y reviendrai. Plus d'un million ! Il est aussi difficile de ne pas voir un noir ici que de rater la Tour Eiffel des terrasses du Trocadéro. Dans le métro, dans la rue, chauffeurs de taxi, cireurs, laveurs de voiture, garçons d'hôtel, camionneurs, et naturellement, ils n'en finissent pas de ne pas passer inaperçus. Ce n'est pas à dessein que je ne cite que des emplois subalternes : il y a quelques noirs à tous les échelons ; un très petit nombre (je crois bien qu'il s'agit d'une dizaine pour tout le pays) est arrivé à des postes de direction et même de présidence. La proportion parle d'elle-même. Par ailleurs, je ne vois pas un coiffeur noir en dehors de Harlem.

La pauvreté, le manque d'instruction cantonnent encore la plupart des noirs dans la catégorie du balayeur. Les anti-noirs n'ont à leur égard que des qualificatifs comme « paresseux », « sales », etc. Comment attendre plus d'ambition de gens qui savent que pour eux, les chances d'avancement sont pratiquement inexistantes ? A qui l'enseignement — s'ils ont pu aller à l'école — a été prodigué par des instituteurs (ceci est vrai dans la majorité des cas, je ne dis pas tous les cas) dont on ne veut pas ailleurs, soit parce qu'ils sont noirs, soit parce qu'ils sont incapables ? Comment attendre de gens qu'ils fassent un quartier résidentiel à la hollandaise du quartier où ils habitent, alors qu'ils n'ont pu pénétrer dans celui-ci qu'après plusieurs couches d'immigrants, la plupart blancs, qui en ont eux-mêmes fait une géologie de la saleté, avant d'échapper aux conditions difficiles du début ? Harlem a commencé par être un quartier résidentiel...

Ce qui frappe également, outre le nombre des noirs, c'est la variation dans les types : là on pense à l'Égypte, ici au Soudan, puis au Sénégal. Les origines diverses sont gravées dans les formes du nez, des bouches, des nuques. Le métro de New-York : le rêve de l'anthropologue maniaque et classificateur. Aussi, la gamme des colorations, du très noir au très clair, et même au très très clair ; la célèbre convoitise du blanc pour la noire, de la blanche pour le noir, ne s'est pas

(1) Le mot américain est « executive ».

limitée à la concupiscence. Le mélange des races, qu'on ne saurait même mentionner dans le Sud, est pourtant une évidence, et cela depuis longtemps, et cela d'une manière criante; et c'est justement du Sud que cela vient, de ses unions illégitimes, à la sauvette, dont les conséquences ne pouvaient atteindre les blancs.

A Harlem, les émeutes récentes, explosion dont le prétexte immédiat a été la mort d'un jeune garçon noir, abattu par un officier de police parce qu'il l'attaquait au couteau — la police américaine ne se distingue pas par un sens de l'humour particulier — ont encore une fois éclairé violemment la condition urbaine des noirs. Les familles sont parquées dans des maisons qui supportent très mal quatre, cinq, six fois leur contenance. Bien des districts noirs de Harlem connaissent la fraternité de rats énormes dont on dit que « non seulement ils bouffent à votre table, mais font leur propre tambouille dans votre cuisine ». Les maisons ont dépassé le stade où les loyers (contrôlés) peuvent permettre un entretien quelconque, sans parler de ravalement. Les locataires se plaignent, à juste titre, de payer beaucoup trop pour les taudis où ils sont obligés d'habiter. Réaction boule de neige, réaction en chaîne, et le problème est très grave. — N'en pas conclure qu'il n'y a que des taudis à Harlem : une aristocratie noire, qui ne prend pas plus le métro que la blanche, existe, et je pense aux immeubles de Central Park Nord, de haute catégorie, où les loyers sont chers, et la vue aussi belle que de Central Park Est ou Sud.

J'ai été à Harlem. Traditionnellement, on y va avec un ami noir. C'était avant les émeutes; on me dit qu'on peut maintenant y retourner. Dans un de ces honorables établissements où le jazz se pratique, vers deux heures du matin, sont apparues plusieurs dames qui, assises au bar sous l'œil calmement vigilant des protecteurs d'usage, faisaient avec beaucoup de maintien le plus vieux métier du monde. En toute candeur, je dois dire que je n'ai jamais vu huit ou dix femmes, au même bar et en même temps, aussi somptueusement belles. Rien à voir avec la Madeleine... — Dans les grandes artères de Harlem, une animation très vive. La nuit (en dehors des jours d'émeute, bien sûr), la rigolade reprend ses droits; on a beaucoup rabâché la « gaie insouciance du nègre », mais il semble vrai que l'humour noir n'est pas noir.

Le couple mélangé se rencontre à New-York. Il y rentre parfois un certain snobisme, notamment à Greenwich Village (un genre de quartier latin new-yorkais). New-York est peut-être la ville la plus « avancée » des Etats-Unis. Je n'y aurais aucune hésitation à sortir et aller n'importe où avec mes amis noirs : personne ne nous refusera l'entrée. Il n'y aura pas de remarques désobligeantes. — Naturellement, si vous

êtes seul avec votre chauffeur de taxi, il y a de fortes chances que vous ayiez droit à la diatribe anti-noire violente. Plus c'est petit, plus ça bouffe du noir : Italiens, Porto-Ricains, Allemands, Irlandais ne s'aiment guère entre eux, mais tous sont d'accord en ce qui concerne les noirs et vraiment préféreraient qu'ils n'existent pas. Eh non, les juifs non plus n'aiment guère les noirs ; néanmoins il existe — ô New-York inattendue — une minorité noire de religion juive : au cours d'une visite à une synagogue, j'ai pu voir quelques noirs coiffés de la yamalka traditionnelle. On me dit qu'ils se distinguent par leur piété et leur observance des rites.

Politiquement, qui est pro-noir, qui est anti-noir ? La question est assez embrouillée. On ne comprend rien à l'Amérique tant qu'on n'a pas compris que la plupart des problèmes des Etats américains ont l'ampleur de problèmes nationaux européens. On ne peut donc se dégager de ce qu'en France on appellerait « particularisme », ou questions de « clocher » : je veux bien employer ce mot, mais qu'on n'oublie pas que les paroisses en ont les dimensions de la Louisiane, du Texas, de la Géorgie...

Le parti républicain serait, en gros, plutôt conservateur. Partout ailleurs que dans le Sud, c'est le parti traditionaliste, dont « l'extrême-droite » est violemment anti-juive, anti-catholique, anti-noire — naturellement. Mais pour le Sud, il était tout autre chose : depuis la fin de la Guerre de Sécession, il représentait Lincoln, l'anti-esclavagisme, les promesses d'émancipation pour les noirs, et naturellement, le Nord industriel opposé au Sud agricole. Les noirs qui pouvaient voter, votaient tous républicain. Le Sud blanc était solidement démocrate, par anti-républicanisme, pour le maintien du noir dans la non-existence politique, juridique, civique, et pour la défense des intérêts agricoles du Sud.

Ailleurs que dans le Sud, le parti démocrate était presque l'exact opposé : il représentait une plus grande ingérence de l'Etat dans les affaires « privées », surtout depuis le New Deal, un désir d'accélérer le progrès social, etc... Les dernières élections présidentielles ont tout chamboulé — ou tout remis au clair, c'est selon. Grâce à Eisenhower, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'est pas qualifié pour le rôle de grand-prêtre, grâce aux leaders républicains, dont la méconnaissance des réalités politiques américaines en 1964, et l'incroyable naïveté, méritent un sacré pompon, Goldwater s'est emparé de la nomination présidentielle à la convention nationale, et, en conséquence directe, le parti républicain a subi une des plus lourdes défaites de son histoire, sinon la plus lourde. Les voix noires n'y ont pas été étrangères : sur treize millions de noirs américains, je crois qu'une dizaine de millions votent ; sur le nombre total des votants noirs, quatre-vingts pour cent ont

voté Johnson, démocrate, parce que Goldwater a préféré être avec les birchistes et le Ku Klux Klan que s'intéresser au problème noir. Entre autres conséquences, le « landslide » dont Johnson a été le bénéficiaire et, peut-être, le premier étonné est une réponse nette au racisme anti-noir.

Le pouvoir électoral des noirs va en s'accroissant. Ils voteront avec constance pour ceux qui leur promettent la citoyenneté à part entière, et qui y travailleront, pour ceux qui essaieront vraiment de faire cesser l'incroyable situation du Sud, où il y a, encore en vigueur, des lois comme celle qui prescrit à un noir de descendre du trottoir à l'approche d'un blanc (j'en passe et des meilleures), où la majorité des noirs ne peut voter, ceci grâce à des ficelles « juridiques » cousues de fil blanc — bien sûr ; où dans certaines régions, et ceci à l'encontre de l'intérêt économique du Sud le plus immédiat, les noirs vivent, parce qu'on les y a sciemment maintenus, dans un état similaire à celui des tribus kabyles les plus reculées, et quelquefois, je le crois, pire.

Martin Luther King, le leader noir, vient de quitter la prison où il a partagé le sort de plus de trente mille noirs de Selma (Alabama) — plus de dix pour cent de la population totale — qui manifestaient pour être enregistrés comme électeurs, etc..., etc... — Pendant un stage au sein de la première compagnie d'édition américaine dont j'ai fait partie, les stagiaires comptaient un noir, Don ; et aussi plusieurs garçons du Sud. Je sympathisais avec Don ; je sympathisais avec un des garçons du Sud, Bob. Il m'a été impossible de prendre un verre avec les deux ensemble. Bob me disait : « Je sais que l'éducation que j'ai reçue est archaïque. Je sais qu'il y rentre beaucoup d'injustice : mais que veux-tu, dans ma famille, the word « negro » is a fighting word — le mot « noir » est une cause de scandale ».

Voici donc ces quelques impressions, au fil de la plume. Je pourrais en écrire davantage. En tous cas, j'ai bien l'impression que la lutte entre pro-noirs et anti-noirs est inégale, en faveur des premiers. Il semble bien qu'il y ait là un processus irréversible. Il s'agit de treize millions d'Américains de naissance, que Dallas le veuille ou non. Il faudra bien donner aux noirs les mêmes chances au départ, et la même place au soleil. C'est une exigence économique et politique impérieuse ; c'est un diktat du sens commun ; c'est conforme à la plus élémentaire humanité. C'est un problème blanc, et non un problème noir. Ça porte un nom, enfin, que nous connaissons bien (1), et que je retrouve sans déplaisir : l'intégration.

Philippe KOLT.

(1) L'auteur de l'article est un Pied-noir : quand il parle des noirs, je le soupçonne de penser souvent aux « harkis ».

Dossier

La littérature noire contemporaine aux U.S.A.

Le but de cet essai est de dégager les principales tendances de la littérature noire contemporaine ainsi que les noms des auteurs les plus remarquables dans les vingt-cinq dernières années.

Une des caractéristiques de cette nouvelle littérature noire est la volonté de s'évader des cadres trop étroits d'une littérature folklorique ou de revendication sociale.

Les préoccupations de nombreux jeunes auteurs seraient de nature plutôt métaphysique lorsqu'ils s'interrogent sur l'inquiétude moderne, l'aliénation de l'homme contemporain qu'il soit blanc ou noir.

Cela ne veut pas dire pour autant que l'écrivain noir américain néglige la réalité sociale. Il ne le veut pas et ne le peut pas. Leur œuvre continuera donc pour la plupart à être le reflet de la condition noire non seulement aux U.S.A. mais aussi en Europe car plusieurs écrivains ont émigré pour s'installer dans des pays européens comme la France.

Pour la période qui nous intéresse une date importante est celle de la publication en 1940 du roman de Richard Wright « Native son ». Cet ouvrage issu du naturalisme connut dès sa publication un immense succès et exerça une influence incontestable sur les jeunes auteurs noirs contemporains. Ce que veut exprimer ce roman, c'est le fait que la société américaine est responsable de la dégradation du peuple noir et qu'un groupe de 12 millions d'hommes est tenu en état d'infériorité dans un grand pays de 170 millions d'individus. L'ouvrage plongeait le lecteur

dans une atmosphère de violence et de peur et était l'expression brutale, extrême et presque mélodramatique de la tragédie raciale. Lorsqu'il parle du principal personnage de son livre, Wright écrit : « Son attitude tout entière de jeune noir en face de la vie est un crime ». Un peu plus loin nous trouvons la phrase suivante : « Son existence même est un crime ».

En 1945 paraissait l'émouvante autobiographie « Black boy ». La même année Chester Himes faisait paraître un roman inspiré de « Native son » dont le titre est tiré d'une chanson « If he hollers let him go ».

L'année suivante la romancière Ann Petry connaissait un large succès avec son roman « The street ».

L'expérience de la guerre se rencontrait dans l'œuvre de William Gardner Smith « Lost of the Conquerors » qui relate les aventures des G.I. noirs engagés dans les combats de la 2^e guerre mondiale se déroulant en Europe.

En 1952 Ralph Ellison recevait le « National Book Award » qui est un des prix littéraires américains les plus appréciés pour son livre « Invisible man ».

En 1953 enfin l'écrivain James Baldwin allait apparaître comme le successeur de Richard Wright avec des romans comme *Go tell it on the Mountain*, 1953 *Giovanni's Room*, et 1962 *Another country*. Il se signalait aussi par des essais comme « Notes from a native son » et « Nobody knows my name ». A l'heure actuelle James Baldwin est l'écrivain noir le plus important et ses livres sont tirés à des milliers d'exemplaires en pocket-books.

Après ce bref survol des dates importantes des 25 dernières années, nous proposons à nos lecteurs un aperçu des écrivains et des œuvres dans le domaine de la poésie, du roman, de la nouvelle et de l'essai.

En poésie, le nom le plus connu est celui de Langston Hughes que nous retrouverons comme romancier et essayiste. Né en 1902 à Joplin, Missouri, James Langston Hughes vécut principalement à Harlem. Après des études secondaires à Cleveland, il obtint une licence à la Lincoln University de Pennsylvanie. Langston Hughes a écrit plus de trente ouvrages, une vingtaine de pièces de théâtre, des

milliers d'articles et une cinquantaine de chansons et de traductions. Il a été souvent appelé le O' Henry d'Harlem. Il déclare « J'ai été très influencé par le « blues » et les « Gospel songs » et par la vie du citadin noir contemporain ».

Parmi ses principaux recueils de poésie on trouve « Ask your Mama : 12 moods for jazz » ou « Montage of a dream deferred ». Il sait nous émouvoir lorsqu'il nous raconte l'enterrement d'un jeune noir à Harlem ou se fait le chantre du jazz dans « Blues in stereo ».

A côté de la grande figure de Langston Hughes on peut relever les noms de Gwendolyn Brooks, M.B. Tolson, etc... mais aucun d'eux n'a atteint la réputation mondiale de Langston Hughes. Dans le domaine du roman, à tout seigneur tout honneur, la grande figure qui domina la littérature noire aux Etats-Unis fut celle de Richard Wright.

Né le 4 septembre 1908 dans le Mississippi il passa sa jeunesse à Memphis dans le Tennessee.

A l'âge de 19 ans il se rendit à Chicago où il remplit les emplois de balayeur, plongeur, employé des Postes, porteur et autres métiers, semblable en cela à la plupart des écrivains américains. La publication de son premier roman « Native son » en 1940 le rendit mondialement célèbre.

Deux ans auparavant, en 1938, il avait publié un recueil de quatre nouvelles *Uncle Tom's Children* qui racontait de manière dramatique l'horreur du lynchage de jeunes noirs.

En 1961, paraissait un nouveau recueil posthume de nouvelles intitulé « Eight men ».

En novembre 1960, Richard Wright décédait à Paris où il vivait avec sa femme depuis de nombreuses années.

L'influence de Wright comme nous l'avons dit dans notre introduction fut décisive sur les jeunes écrivains contemporains. Des articles de lui parurent dans le monde entier, et ses ouvrages furent traduits en de nombreuses langues.

Ann Petry, elle, naquit dans le Connecticut et après des études de pharmacie, travailla dans le drug store familial.

Après son mariage, elle vint à New-York et travailla

comme reporter et s'intéressa à la question des taudis des grandes villes en tant qu'assistante sociale. De cette expérience naquit un livre qui eut un grand succès « The street ».

Une figure pittoresque est celle de Chester Himes. Né à Jefferson dans le Missouri en 1909 après des études à Cleveland et un bref passage à l'Université d'Ohio, Chester Himes travailla comme ouvrier, garçon d'hôtel et barman. En 1944 paraissait son premier roman « If he hollers, let him go » dans lequel on pouvait reconnaître comme nous l'avons dit plus haut la leçon de « Native son ». Les autres romans « Lonely crusade » traduit en France sous le titre « La croisade de Lee Gordon » nous conte les aventures d'un jeune syndicaliste noir. A citer aussi « Cast the first stone 1953 » et « The third generation ». Ces romans parurent en traduction en France et en Scandinavie. Mais Chester Himes a conquis un plus large public encore avec ses romans policiers bien connus des lecteurs de la Série Noire. Il campa les figures inoubliables de deux inspecteurs de police noirs « Cercueil » et « Fossoyeur », personnages qui évoluent dans le monde truculent de la pègre de Harlem. L'un des romans de cette série remporta le Grand Prix de Littérature policière en 1958.

Dans son dernier livre traduit en 1963 en France « Une affaire de viol » il nous propose un procès fictif dans lequel cinq noirs américains ont à répondre du viol supposé d'une femme blanche américaine. L'action de ce roman se situe à Paris et la traduction française contient une post-face de la romancière Christiane Rochefort. Chester Himes vit présentement à Paris.

Nous retrouvons dans le roman et la nouvelle le nom du poète Langston Hughes qui fit paraître en 1930 « Not without langhter » et un recueil de nouvelles intitulé « The ways of white folks ».

Langston Hughes a écrit deux admirables autobiographies « The big sea » qui raconte sa jeunesse studieuse d'enfant noir et sa vie d'homme dans « I wonder as I wander » publié en 1956. Langston Hughes a beaucoup voyagé en Europe et en Afrique.

Ralph Ellison lui est né en 1914 dans l'Oklahoma. Il fit

des
prof
1952
roma
oblig
natio
succ
plus
Po
intér
pora
Ap
Bald
noir
Ne
Son
So
publ
accla
nair
« G
cette
dien
la vi
vrag
tion
tant
soci
En
en l
de r
Je v
simp
Ap
rega
il a
qu'il
être
il c

des études de musique dans l'espoir de devenir musicien professionnel. Pour son roman « Invisible man » paru en 1952, il reçut le National Book Award pour le meilleur roman de l'année. Décrivant son ouvrage il dit : « Je fus obligé de concevoir un roman débarrassé du fardeau d'un nationalisme étroit qui avait conduit après de si nombreux succès au désespoir final et sans recours qui marque la plus grande partie des œuvres romanesques actuelles ».

Pour terminer nous nous arrêterons sur la figure la plus intéressante des jeunes écrivains noirs américains contemporains.

Après la mort de Richard Wright, survenue en 1960, James Baldwin apparaît comme le porte-parole de l'« intelligentsia » noire américaine.

Né à New-York en 1924, il était l'aîné de neuf enfants. Son père est pasteur à Harlem.

Son premier roman « Go tell it on the mountain » fut publié en 1953. L'histoire de cette famille de Harlem fut acclamée par la critique comme « belle, féroce, extraordinaire, puissante ». Le critique Lionel Trilling écrivit que « Go tell it on the mountain » était autobiographique et que cette histoire d'émigrés venant du Sud à Harlem avait l'audience du public par la conscience aiguë de l'amertume de la vie des Noirs d'Amérique. Cependant ce qui rendait l'ouvrage remarquable à la date de sa parution c'est l'affirmation hardie de l'auteur selon laquelle son livre existait en tant qu'entité littéraire, dépassant le simple « document social ».

En 1946 James Baldwin quitta les USA pour aller vivre en Europe. Commentant son départ, il déclarait « Je doute de ma capacité à survivre à la fureur du problème noir ici. Je voulais éviter de devenir simplement un Noir ou même simplement un écrivain noir ».

Après plus de dix ans passés en Europe, James Baldwin regagna les Etats-Unis. Il écrivit à ce moment-là « Un jour il apparaît à l'esprit de l'écrivain avec une grande force qu'il vit en Europe comme un Américain. Ce jour-là peut-être quelqu'un lui demande de lui expliquer Little Rock et il commence à se rendre compte qu'il serait plus simple

et plus honorable d'aller à Little Rock plutôt que de rester en Europe avec un passeport américain, essayant de l'expliquer... C'est le jour où l'écrivain se rend compte qu'il s'est préparé pour quelque chose en Europe, qu'il s'est préparé pour l'Amérique ».

Dans le domaine de l'essai, on relève les noms de Horace R. Cayton, psychiatre et sociologue dont les articles apparurent dans le « New Republic », « Nation », « Holiday » et l'« America Journal of Sociology ». Il a été le critique littéraire de ces journaux ainsi que du « Chicago Tribune » et du « Chicago Sun-Times » et il tint une chronique pendant vingt ans dans le « Pittsburgh Courier ». Il est le co-auteur avec George S. Mitchell de « Black Workers and the New Unions » publié en 1935 et collabora avec St-Clair Drake à « Black Metropolis » que la Bibliothèque publique de New-York désigna comme le meilleur livre sur les relations de races pour l'année 1945.

Nous retrouverons le romancier James Baldwin comme essayiste. Le critique Alfred Kazin parlant de sa première série d'essais intitulée « Notes of a native son » note qu'« il s'agit là d'un des deux ou trois meilleurs ouvrages écrits sur les Noirs d'Amérique et de l'œuvre d'un talent littéraire original qui se manifeste avec une puissance inégalée à ce jour dans le domaine de l'essai ». Quant à la seconde série d'essais intitulée « Nobody knows my name : more notes of a native son », Kazin la commente en ces termes : « Il est amer bien que brillamment intelligent lorsqu'il saisit les implications sans fin de l'oppression de l'homme par l'homme, d'une race par une race. Etre James Baldwin, c'est aborder, dans tant de lieux cachés en Europe ou en Amérique, le Noir, l'homme blanc, c'est aussi être obligé de comprendre tellement de choses ! »

Pour conclure ce bref essai il semble nécessaire de dire que la plupart des écrivains noirs d'aujourd'hui aux USA n'ont plus le désir de plaire à un public blanc et n'essaient pas de faire de la propagande pour leur race. Il existe un nouveau courage qui consiste simplement à dire la vérité. Ces écrivains noirs ne répugnent pas à dénoncer les terreurs et les absurdités de la condition de l'homme blanc.

Il s'e
de di
temp
réact

Un
mont
rique
anti-e
la na

Au

littér

Awar

Lang

of A

Ce

appo

caine

ou d

critè

BALI

C

ELLI

HIM

1

1

1

1

HUG

WRI

1

1

1

1

Il s'ensuit de cela une plus grande richesse et une plus grande diversité qui caractérisent l'œuvre de l'écrivain noir contemporain et cette œuvre est de plus en plus maintenant une réaction individuelle à l'expérience sociale du Noir.

Une analyse de l'histoire de la littérature noire des USA montre trois tendances principales : une tradition folklorique forte, une protestation raciale, d'abord durant la lutte anti-esclavagiste et ensuite à l'époque moderne et maintenant la naissance d'une tradition esthétique.

Aujourd'hui les écrivains noirs se voient décerner des prix littéraires comme Ralph Ellison qui reçut le « National Book Award », Gwendolyn Brooks le « Pulitzer » et le vétéran Langston Hughes est admis au sein du « National Institute of Arts and Letters ».

Ces écrivains voient le mérite de leurs œuvres reconnu. Ils apportent une contribution essentielle à la littérature américaine contemporaine et ce serait les desservir maintenant ou dans l'avenir que de juger leurs ouvrages en dehors des critères de l'art et de la littérature.

Jean-Luc CAZALS.

*Bibliographie sommaire des principaux ouvrages
d'écrivains noirs traduits en français.*

- BALDWIN (James). La plupart des ouvrages traduits, chez Gallimard. Collection « Du Monde Entier ».
- ELLISON (Ralph). *L'homme invisible*, chez Denoël.
- HIMES (Chester). *S'il braille, lâchez-le*, Albin Michel.
La croisade de Lee Gordon. Collection le Chemin de la vie, chez Correa.
La troisième génération. Collection Feux croisés, chez Plon.
Divers romans policiers parus dans la Série Noire, chez Gallimard.
- HUGHES (Langston). *The big sea*, chez Seghers.
- WRIGHT (Richard). *Un enfant du pays ; Les enfants de l'oncle Tom*, Albin Michel.
Black boy, Gallimard.
The outsider, Gallimard.
Espagne païenne, Correa.
Ecoute, homme blanc, Calmann-Lévy.

Black Muslims :

la troisième force ?

Pendant les années de la guerre civile, les Noirs réclamaient « quarante acres et une mule ». Pour eux, un bout de terrain et de quoi le cultiver représentaient la liberté. La guerre civile passa, les esclaves furent libérés. Mais ils n'eurent ni la terre, ni la mule. Les fermiers leurs disaient : « *Vous êtes libres! Alors, allez au diable* ». Ils y allèrent et commencèrent à former, dans le Nord, les grands ghettos noirs que l'on y trouve aujourd'hui.

Le mouvement politique noir, et tout particulièrement la réaction des Black Muslims trouve son origine dans cette déception des esclaves et des fils d'esclaves arrivés dans les états du Nord. On leur avait répété que le Nord, c'était l'émanicipation. Ils n'y trouvèrent qu'une nouvelle forme d'exploitation, « légale » celle-là, mais infiniment plus dure que leur ancienne condition. Déracinés des exploitations auxquelles ils travaillaient hier encore, ils se trouvèrent jetés dans une société industrielle naissante, impitoyable. Du début du siècle jusqu'à nos jours, le noir américain a toujours connu une situation particulière dans les villes du Nord. Soumis aux règles de l'emploi, à une sélection d'entreprise mécanique, son statut social fut toujours infiniment bas, moins par discrimination directe, que par les insuffisances qu'il apportait au travail toujours plus dur qui lui était demandé. Lorsque l'automatisation se répandit, éliminant les ouvriers les moins qualifiés, les noirs eurent une proportion sans cesse croissante de chômeurs.

En 1919, 81 % des noirs américains vivaient encore dans les états de l'ancienne Confédération. En 1960, 48 % avaient émigré vers les concentrations urbaines. Le mouvement s'est encore poursuivi depuis cette date : les statistiques démographiques montrent que l'émigration vers les grands centres dépasse pour certains états, comme l'Arkansas ou le Mississippi, le taux naturel

d'accroissement. Les ghettos noirs de Harlem et Bedford-Stuyvesant à New-York, de Roxbury à Boston, de South Side à Chicago forment déjà des villes à l'intérieur des villes. 14 mégapoles américaines ont de 200.000 à 1.500.000 noirs. Certains impératifs géographiques ou socio-économiques jouant, des *slums* (taudis) n'ont pas tardé à former une génération, avec un esprit qui lui était propre et offrait un terrain facile à une propagande adoptée.

Ainsi se développèrent peu à peu, aux Etats-Unis, dans l'entre-deux guerres, deux types de mouvements revendicatifs : les partisans de l'intégration sociale et raciale, comme remède supposé à des facteurs d'inégalité, et ceux qui chercheront dans leur conscience de race un moyen de se connaître, de se retrouver et d'exiger une certaine considération pour les caractéristiques qui étaient les leurs. Les premiers furent — très relativement — modérés. Les seconds nettement plus durs, puisque leur action prenait la forme d'un fanatisme racial et religieux.

Divers mouvements se targuant de nationalisme noir apparurent aussi. Parmi lesquels, le mouvement de Marcus Gravey, partisan d'un rapatriement en Afrique. Il réunit un grand nombre de partisans, mais n'eut pas de résultats. Tous les autres groupements du même ordre, échouèrent à long terme. Un seul fait exception : celui des « Black Muslims ». Aujourd'hui, ce sont eux qui constituent, pour prendre l'expression de Louis Lomax, « la pilule amère de l'homme blanc ».

En juillet 1930, un colporteur de tissus et de soieries arrivait à Détroit. Il s'appelait W. D. Fard, mais se faisait aussi appeler Farrad Muhammad, Wali Farrad, ou Ali. On ignorait son origine, mais il est vraisemblable qu'il était métis de Noir et d'Arabe. Son père aurait été musulman de Syrie, ou de Palestine. Lorsque la police l'interpellait, il se présentait comme le « Maître Suprême de l'Univers ». En même temps qu'il écoulait ses tissus, Fard pénétrait dans les familles noires, jetait les bases d'un mouvement d'idées, tenait la nuit des réunions. Son enseignement reposait sur deux assises : exaltation de la race noire qu'il disait fille du Proche et de l'Extrême-Orient, apologie de la religion musulmane.

En quelques mois, Fard obtint une audience considérable. Ses vives critiques de la religion chrétienne trouvait un écho chez un public qui, bien que fermement croyant, en associait quelques représentants à ses anciens maîtres. Au demeurant, les Noirs possédaient déjà leurs propres églises. Eglises baptistes,

méthodistes, voire « abyssienne » avec Adam Clayton Powell, exclusivement noires, et où le culte s'attachait beaucoup plus, à l'histoire du peuple juif dans l'Ancien Testament, qu'aux Évangiles. Les Noirs s'identifiaient volontiers au peuple juif, en quête de sa terre perdue, et chantaient en negro-spirituals les épisodes de l'Exode.

Dès que Fard put louer une salle, il l'appela « le Temple de l'Islam ». Le petit groupe de ses premiers fidèles prit le nom de « Black Muslims » (Musulmans Noirs). Ainsi la secte commença-t-elle ses activités. « *Le Nord n'est pas la terre promise* » disait Fard et il promettait aux noirs de la lui faire retrouver. Ce serait une terre bien à eux, et par ces villes où « *le racisme était camouflé sous de charmants propos d'égalité* ».

Au début de 1934, il fonde une « Université de l'Islam ». On y enseignait la théologie, l'astronomie, mais aussi l'occultisme. Les livres de cours étaient surtout deux ouvrages théologiques écrits par Fard, et qu'il était pratiquement le seul à pouvoir déchiffrer : « *The sacred ritual of the Nation of Islam* » et « *Teachings for the Lost Found Nation of Islam in a Mathematical Way* ». En même temps étaient établies les premières formations féminines, et les premières brigades para-militaires qui devaient par la suite englober la quasi-totalité des militants Black Muslims.

Fard s'était adjoint quelques convertis et avait nommé un Ministre Principal de l'Islam, pour diriger et coordonner l'organisation pratique du Mouvement. Le Ministre était Elijah Poole, fils d'un pasteur baptiste, et originaire de Sandersville, en Géorgie. Elijah Poole avait été parmi les premiers à suivre Fard. C'était sans doute le plus actif des Black Muslims. En 1932, il avait ouvert à Chicago la seconde mosquée de l'Islam, devenue depuis le centre général du mouvement. C'est lui qui devait succéder à Fard, à une époque encore assez trouble où l'on accusait souvent — à juste titre semble-t-il — les Musulmans Noirs de procéder rituellement à des sacrifices humains.

En 1934, le fondateur des Black Muslims disparaît. Aujourd'hui encore, nul ne sait ce qu'il est devenu, ni comment il est mort. Au moment de sa disparition, son rôle était moins prépondérant et Elijah Poole, qui avait pris le nom plus islamique d'Elijah Muhammad le remplaçait dans l'essentiel de ses activités. Nombreux sont actuellement ceux qui pensent que Muhammad auraient pu « aider » d'une façon ou d'une autre Fard à disparaître. Quoi qu'il en soit, depuis cette date Elijah Muhammad dirige, en maître incontesté, les Black Muslims.

Il affirme que Fard était simplement la réincarnation d'Allah, venue sur terre pour sauver son peuple. Comme tel, on célèbre chaque année le 26 février, jour de sa naissance.

Aujourd'hui, les « Musulmans Noirs » ont acquis une audience qu'il est impossible de contester. En dépit du côté étonnant de leurs revendications, du style de vie nettement différencié des autres noirs qu'ils ont adopté, ils impressionnent et convertissent un grand nombre de partisans. Le chiffre de leurs adhérents n'est pas exactement connu et les estimations varient de 100.000 à un demi-million. « *Ceux qui le savent ne le disent pas, et ceux qui le disent ne le savent pas* » dit l'un de leurs dirigeants. Pour Louis Lomax, sympathisant noir qui leur a consacré un livre, ils sont environ 100.000, pour la revue britannique de raciologie *Race*, un peu moins. Le gouvernement, en tout cas, les a reconnu comme religion. Lorsqu'un Black Muslim est emprisonné, il a droit au régime alimentaire rituel qu'il exige, et à la célébration de ses cultes. Les écoles Black Muslims sont également reconnues comme établissements d'enseignement légaux.

Depuis le premier temple musulman, la secte a pris de l'extension. Elle compte aujourd'hui des mosquées dans la plupart des grands centres, mais en revanche très peu hors des agglomérations et pratiquement pas dans le Sud des Etats-Unis. A chaque mosquée est adjoint un restaurant, soumis à une stricte réglementation proche du régime « kasher » israélite, appelé « *Shabbaz* ». Toute la vie de la communauté tourne autour de ces deux pôles : la mosquée et le restaurant. Elle tente ensuite d'avoir ses propres magasins, ses bazars, ses salons de coiffure, ses clubs. Les autres noirs y sont conviés avec parcimonie. Les Blancs n'ont pas le droit d'y entrer.

Les Blancs ? Pour Malcolm X, ministre du mouvement : « *On a beau chercher, on ne trouve pas dans l'histoire un seul exemple dans lequel l'homme blanc, en tant que peuple, ait bien agi. Les Blancs ont toujours été les démons. Ils seront toujours des démons, et ils sont sur le point d'être détruits* ».

Voilà la base de l'enseignement Black Muslim. Les réunions se tiennent sur ce thème. Un orateur lance un slogan que la foule reprend en chœur. Bientôt toute l'assistance trépigne, et approuve chaque phrase. A l'issue de chaque séance, on compterait une quarantaine de convertis. Sur l'estrade, un immense tableau montre le drapeau américain, avec l'inscription « *Mort-Souffrance-Esclavage* », et à côté le croissant islamique surmonté de celle-ci « *Liberté-Justice-Egalité* », enfin cette inter-

rogation : « *Lequel des deux survivra à la Guerre d'Armageddon ?* »

L'Armageddon, auquel se réfèrent aussi les « Témoins de Jéhovah », prend pour les Black Muslims, la forme du conflit final entre Blancs et Noirs. Les Blancs auront le dessous, et Dieu écrasera le « *White blue-eyed devil* » (le démon blanc aux yeux bleus). L'homme blanc, dit Elijah Muhammad, est de nature diabolique. L'homme noir est de nature divine ; il est l'Elu. La race blanche a été créée par un savant noir révolté contre Allah, nommé Yakub. Il y a 6.645 ans, Yakub entreprit une série de greffes qui aboutit à faire une « race d'avortons » : la race blanche.

L'argumentation est souvent assez simpliste : « *Seul le noir peut faire du noir, disait Malcolm X. Vous ne trouverez aucune couleur que vous puissiez mélanger pour faire du noir. Et si le noir est primordial, cela signifie que c'est Dieu, cela signifie que c'est bon. Donc, moins vous êtes noirs, moins vous êtes bons. Donc, quand vous êtes blancs, vous êtes aussi peu noirs que possible. Donc, quand vous êtes blancs, vous n'avez aucune valeur !* » (rapporté par Louis Lomax). Ou encore : « *le monde, depuis Adam, a été blanc et corrompu. Le monde de demain sera noir et vertueux* » (interview à Playboy).

« *Muhammad prétend donc que Dieu et noir ne font qu'un* » écrivait voici quelques temps un journal canadien (*Le Soleil*, 16-7-63). Pour éviter d'être pris dans la foule des blancs, lorsque Dieu les châtiara, les noirs doivent donc, avant l'Armageddon, qui est situé entre 1970 et 1975 et au plus tard en 1984, se séparer d'eux, et réunir leur peuple sur une terre promise qui leur est dû par « leurs anciens maîtres esclavagistes ». Mieux encore, ils doivent se débarrasser de leur ancien nom, qui les rattache à un peuple dont ils ne veulent pas faire partie. Tout comme Fard ou Elijah Poole, la plupart des dirigeants du mouvement, ont abandonné leur nom et conservé seulement un prénom qu'ils font suivre de la lettre X ou du mot « Shabbaz », ou bien encore prennent des noms musulmans. Par X, le Black Muslim veut dire que les origines de sa race sont tellement lointaines qu'elles échappent à la connaissance.

La revendication principale du mouvement est donc d'exiger la séparation complète des communautés, en un mot une ségrégation sincère qu'il considère comme une juste réparation à sa situation présente. L'état séparé devra être bien situé, assez riche pour assurer la subsistance des noirs américains et de leur descendance. Sa localisation n'est pas précisée. On laisse

enter
Etat
le p
quel
l'obj
Harl
A
cepe
Part
la c
Aujc
répo
surto
tion
satic
au r
de f
«
Mus
par
man
bist
trui
men
moi
sage
juill
ses
qu'à
fort
l'aff
s'af
et c
blan
Ker
Har
un
une
non
mar
A
join
une

entendre à la rigueur qu'il pourrait être situé en dehors des Etats-Unis. Ici, il n'est cependant plus rien de commun avec le pur et simple rapatriement en Afrique que demandaient voici quelques années plusieurs mouvements noirs et qui est encore l'objectif de certains groupuscules « afro-américains » de Harlem.

A première vue, un tel projet semble irréalisable. C'était cependant dans les années 30, la solution que préconisait le Parti Communiste américain qui, lui, n'hésitait pas à demander la cession à la communauté noire de 6 ou 7 états du Sud. Aujourd'hui, les Black Muslims interrogés sur ce point ne répondent pas. Pour eux, c'est une nécessité politique, mais surtout morale. Elijah Muhammad est persuadé que « *l'intention de Dieu de remettre l'homme noir au sommet de la civilisation* » n'est retardée dans son application que pour permettre au noir américain d'échapper à la peine qui ne manquera pas de frapper les Blancs avec lesquels il cohabite.

« *Ce que nous voulons*, dit Jeremiah X, ministre Black Muslim, en observant une manifestation intégrationniste menée par la N.A.A.C.P. à Birmingham, *ce n'est pas avoir le droit de manger un hotdog dans ce bistrot, avec des blancs, c'est le bistrot que nous voulons, et le terrain sur lequel il est construit* ». Même si le mouvement ne critique pas toujours ouvertement tel ou tel leader intégrationniste, il n'en reste donc pas moins fermement opposé à tout mariage interracial. « *Le métissage doit être interdit* » dit Elijah Muhammad à Chicago en juillet 1962, parce qu'il détruit l'originalité du peuple noir et ses possibilités de salut. Malcolm X, son principal adjoint jusqu'à ces mois derniers, explique : « *Quand vous voulez un café fort, vous demandez un café noir. Si vous le voulez léger, vous l'affaiblissez par une addition de lait. C'est ainsi que les Noirs s'affaiblissent par les mariages mixtes* » (interview à Playboy), et critique les leaders intégrationnistes qui épousent des femmes blanches : « *Prenez la rencontre entre James Baldwin et Robert Kennedy : pratiquement tous les couples présents étaient mixtes : Harry Belafonte a épousé une blanche, Lena Horne a épousé un Blanc. Comment un Noir, homme ou femme, qui couche avec une personne blanche, pourrait-il prendre la parole en mon nom?... Seul un homme qui a honte d'être ce qu'il est se mariera en dehors de sa race* ».

A cette hostilité au métissage, les Black Muslims veulent joindre, eux, « *la fierté d'être eux-mêmes* ». Ils veulent adopter une attitude très stricte devant la vie, qui confine en général

au puritanisme. Les jeunes filles du mouvement sont éduquées à part. A 18 ans, elles entrent dans une Université Black Muslim où les travaux ménagers leur sont appris en même temps que d'autres branches d'enseignement. La plupart d'entre elles font partie de la formation féminine « Muslim Girls training Class » qui est dirigée par Lottie Y., de Chicago. Les garçons les plus entraînés font partie d'une brigade d'auto-défense, qui assure la tenue des réunions, donne des cours de judo et de close-combat, le « Fruit de l'Islam ». Il existe une section du « Fruit de l'Islam » dans chaque mosquée, et l'ensemble est animé par Raymond Sharieff, gendre d'Elijah Muhammad.

D'une façon générale, la secte insiste beaucoup sur l'enseignement. A Chicago, un « centre islamique » qui coûtera 20 millions de livres, est construit, dont le mouvement pense faire sa centrale universitaire. Les cours sont partagés entre éducation religieuse et éducation profane. Dans chaque matière, l'élève se pénètre de la doctrine musulmane. Il doit apprendre l'arabe. Une histoire de la race noire, assez fantaisiste, lui est présentée. Pêle-mêle, la plupart des grandes découvertes sont attribuées aux noirs. Haydn, Beethoven, Annibal étaient noirs, dit encore Malcolm X.

Deux journaux sont vendus par les Black Muslims, diffusés à chaque coin de la 125^e rue, à Harlem : l'hebdomadaire *Muhammad Speaks*, et la revue *Salam*. Une grande partie des textes publiés rappelle les principaux soulèvements d'esclaves au XIX^e siècle ; ils sont donnés comme exemple. S'y ajoute encore un réseau d'émissions radiodiffusées et télévisées dans presque tous les états de l'Union.

Cela fait une force. Elle risque pourtant d'être modifiée dans un proche avenir, et c'est sur la forme qu'elle prendra qu'on peut s'interroger. Tout est venu du départ du mouvement de son animateur principal, Malcolm X.

Avant d'être prêtre au 7^e temple de New-York, au 4^e temple de Washington, et orateur itinérant de l'ensemble des Black Muslims, Malcolm X, dit « Big X » avait été escroc. Né à Omaha, au Nebraska, en 1925, il s'appelait alors Malcolm Little, et son père avait suivi le mouvement de Marcus Gravey. Après divers ennuis familiaux, Malcolm Little fut confié à une maison de redressement. Il en sortit à 18 ans pour se consacrer au trafic de drogue et d'alcool de contrebande. Il se fit tour à tour proxénète, entremetteur, cambrioleur. En 1946, il est arrêté et condamné à un an de prison pour vol à main armée. Et c'est

à la
de
ava
D
s'in
gén
Mu
mie
de
mee
viol
accu
Onc
défe
ceux
répu
Or
Elija
app
Mus
voya
aup
trop
les
En
certa
retou
Muh
d'Al-
musl
en p
tradi
voqu
de la
Ma
passa
déra
urbai
ne co
parle
geois
les B
comm
le mé

à la prison de Concord qu'un autre détenu, membre du Temple de Détroit, amène aux Black Muslims celui que le milieu avait surnommé « Big Red ».

Devenu le plus puritain des Musulmans Noirs, Malcolm X. s'imposa peu à peu aux autres dirigeants du Mouvement, en général très médiocres quant à leurs capacités. Il fonde *Muhammad Speaks* et en rédige pratiquement seul les premiers numéros, s'installe au Temple du coin de la 116^e rue et de Lenox Avenue à Harlem, puis parcourt le pays pour tenir meeting sur meeting. On remarque ses discours, d'une rare violence. Il prend la tête du courant anti-intégrationniste, et accuse le pasteur King d'être « un Oncle Tom du xx^e siècle, un Oncle Tom ecclésiastique, qui veut empêcher les Noirs de se défendre ». Ces propos firent scandale, et étonnèrent surtout ceux qui considéraient déjà que King s'était taillé une certaine réputation d'émeutier.

On estimait que Malcolm X. était le successeur désigné de Elijah Muhammad, comme « *messenger d'Allah* » lorsqu'on apprit, au début de 1964, qu'il venait d'être exclu des Black Muslims. Il s'était réjoui en public de la mort de John Kennedy, voyant là « *une trace du châtement divin* »; quelques mois auparavant, il avait déjà loué pour la même raison la catastrophe aérienne qui coûta la vie à 120 de « *ces olibrius dont les pères ont lynché nos frères et sœurs* ».

En réalité, l'exclusion de Malcolm X. était l'aboutissement de certaines tensions intérieures produites dans la secte depuis le retour aux Etats-Unis de Akbar Muhammad, fils cadet d'Elijah Muhammad, après deux années passées à l'université égyptienne d'Al-Azahr. Akbar appartenait à une nouvelle génération black muslim pour laquelle le mouvement devait s'orienter de plus en plus vers un Islam plus traditionnel, plus inspiré par la tradition orientale. Une série de discours sur ce thème provoqua l'opposition de Malcolm X., partisan de l'action directe et de la politisation du mouvement.

Malcolm X. avait nettement évolué pendant les 20 ans qu'il passa chez les Black Muslims. Venu des bas-fonds, il considérait surtout le mouvement comme porte-parole du prolétariat urbain et y trouvait des éléments que les autres mouvements ne comportaient pas. De ceux-ci, il disait à New-York : « *Ils ne parlent pas pour les masses noires. Ils parlent pour la bourgeoisie noire, la petite classe moyenne au cerveau travaillé par les Blancs, qui a honte d'être noire, ne veut pas être identifiée comme telle, et cherche à perdre son identité dans le métissage, le mélange et l'intégration avec les blancs!* »

Par ailleurs, l'hétérodoxie des Musulmans noirs ne pouvait manquer de le frapper. Reconnue de justesse par la Fédération des Associations Islamiques de Chicago, et l'organisation musulmane officielle des Etats-Unis et du Canada, la secte fait cependant figure de groupement à part. Bien que l'organisation musulmane n'ait pas la rigueur d'une Eglise, ce n'est qu'avec des difficultés compréhensibles qu'Elijah Muhammad reçut du Caire l'autorisation d'effectuer le *Hajj*, le pèlerinage à La Mecque.

Aujourd'hui, Malcolm X. a compris la politisation des mouvements d'expression. Le cycle de décolonisation, l'indépendance et le rôle international des pays africains ont influé sur lui plus peut-être que sur l'ensemble des noirs américains, qui y trouvèrent tous un encouragement. Il a pris conscience de l'utilisation qu'on pouvait tirer de l'influence chinoise, de la révolution cubaine ou de l'idéologie progressiste. Peu à peu, sa défense du peuple noir s'est étendu à celle des peuples de couleur. Dans une récente interview donnée à la revue marxiste pro-chinoise *Révolution*, il déclare : « *Nous avons l'appui de 800 millions de Chinois qui sont prêts à lutter et à mourir (...)* Notre solidarité est fondée sur le fait que nous sommes tous noirs, bruns, rouges ou jaunes ».

En juillet 1964, il est à la conférence de l'O.U.A. au Caire. Il rencontre divers leaders africains, qui lui suggèrent l'idée que le cas de la minorité noire américaine n'est peut-être pas très différent de celui des peuples « opprimés » d'Angola ou d'Afrique du Sud. En octobre, il est à Paris. Revenu aux U.S.A., il abandonne le « Black Nationalist Party » qu'il avait fondé sur le slogan : « *des bulletins de vote ou des balles!* » et crée deux autres organisations, l'une politique, l'autre religieuse, la « Muslim Mosque Inc. ». Son journal, dit-il, s'appellera « *The flaming Crescent* », car « *nous voulons tout enflammer* ».

Il y a donc bien changement, et par contre-coup incertitude sur l'avenir des Black Muslims. Malcolm X. parti, on voit mal qui lui succèdera à la mort de Elijah Muhammad. Joseph X., Raymond Sharrieff n'ont pas son envergure.

Il faut remarquer, pourtant, que le mouvement vient de passer une étape. Aucun intégrationniste n'a voulu s'y hausser. En novembre dernier, Elijah Muhammad a prononcé un important discours, où il s'est proposé d'atteindre un « *plan de sauvegarde économique de trois ans* ». Ce plan est constitué par la contribution volontaire de chaque adhérent de 25 cents par semaine, jusqu'à constitution de la somme d'un million de

doll
du
Le
à b
l'ori
vaga
bati
de l
base
des
late
noir
Nati
nale
à l'h
L'é
pas
n'est
men
en p
tion
mon
Entr
les é
« Ba
les r
ricie
sité.
preu
pas
les
néo-c
à vi
Si
seron

Bl
LINC
Louis
W. H
tatio
Frank
Kno
Déclar
boy

dollars, destiné à pallier chômage, sous-emploi, et carences du logement dans toute la mesure du possible.

Les Black Muslims mèneront-ils ce projet d'autodéveloppement à bien ? Là n'est peut-être pas le vrai problème. C'est plutôt l'originalité de leurs positions qui le posent. Il s'y mêle extravagances et revendications assez logiques pour rencontrer l'approbation d'une partie de la communauté blanche. L'enseignement de l'orgueil racial comme connaissance de soi-même, et comme base d'un succès politique, n'est pas, au contraire, le seul fait, des « dixiecrats » sudistes. Il est même particulièrement révélateur que la position théocratique du mouvement musulman noir ait trouvé sa source politique dans l'exaltation d'une *Nation* idéologique destinée à remplacer la communauté nationale que les noirs américains ne parvenaient pas à se recréer, à l'heure où il est parfois mal jugé de s'attacher à la nation.

L'état séparé que veulent les Black Muslims, n'est sans doute pas la solution, du moins dans l'immédiat. Mais l'intégration n'est pas non plus la solution quand elle est refusée obstinément, et pied à pied, par une grande partie des communautés en présence. Au delà de la surenchère facile que semble affecter cette troisième force, l'exemple des Black Muslims montre combien le problème noir aux Etats-Unis est complexe. Entre les positions des adhérents de la N.A.A.C.P. ou du C.O.R.E., les étudiants du S.N.I.C.K., les racistes du nouveau mouvement « Back to Africa », les partisans de Goldwater, ceux de Wallace, les membres du Klan, les militants Black Muslims ou les théoriciens de l'état occidental organique, il y a un abîme de diversité. Les simplifications abîment tout, et l'on en a bien la preuve : Proclamée depuis 1954 l'intégration ne veut toujours pas se faire. Affranchis depuis la fin de la guerre de Sécession, les anciens esclaves réclament toujours la liberté. Taxés de néo-colonialisme, la plupart des Blancs demandent seulement à vivre parmi les leurs comme ils l'entendent.

Si la liberté des uns exclut celle des autres, les questions ne seront pas résolues à coups de décrets ni d'arrestations.

Fabrice LAROCHE

BIBLIOGRAPHIE :

- LINCOLN : « *The black muslims in America* ».
 Louis LOMAX : « *Les Black Muslims* » (Buchet-Chastel).
 W. HAYWOOD BURNS : « *The Black Muslims in America : a reinterpretation* » (Institute of Race Relations of London. *Race*, VII. 63).
 Frank TANNENBAUM : « *Slave and citizen. The negro in Americas* » (Alfred Knopf. New-York).
 Déclarations de MALCOLM X. à « *Révolution* », « *New-York Times* », « *Playboy* », « *Nouveau Candide* », etc...

Les organisations noires

Les principales organisations qui luttent contre la ségrégation sont assez mal connues en Europe et leur physionomie n'est pas toujours facile à dégager.

La plus vénérable et la plus illustre de ces organisations est l'*Association Nationale pour l'Avancement des Gens de Couleur* (N.A.A.C.P.) fondée en 1908 par des libéraux blancs à la suite de la sanglante émeute noire de Springfield dans l'Illinois. Elle eut longtemps à sa tête un groupe comprenant l'avocat Arthur B. Springeon, John Dewey et le professeur noir E.W. Burghardt Da Bois, le seul noir du mouvement. La N.A.A.C.P. fait campagne pour l'abolition de la ségrégation, le droit de vote des Noirs, l'égalité dans l'instruction. Elle dispose de fonds considérables, d'une très grande influence morale et compte 471.000 membres répartis en 1.500 cercles locaux. Le secrétaire général actuel est Roy Wilkins. La N.A.A.C.P. blâme l'emploi de la violence sous des différentes formes. Elle finance néanmoins un grand nombre de manifestations. Les événements des dix dernières années ont amené des divergences de vues et même des scissions en son sein qui ont presque toutes pour origine des questions tactiques.

La seconde en date des grandes organisations est le *Congrès pour l'égalité raciale* (C.O.R.E.) constitué en 1942. Le C.O.R.E. est beaucoup plus *activiste* que la N.A.A.C.P. et préconise l'emploi de moyens plus énergiques et surtout plus spectaculaires. Il recommande l'action de masse. Il a été à l'origine des *voyages de la liberté* destinés à obtenir l'abrogation de la ségrégation dans les grands autobus intercontinentaux qui sillonnent les Etats-Unis. Le C.O.R.E. a pour secrétaire général un noir James Farmer qui a fait longtemps partie de l'Etat-major de la N.A.A.C.P. : celui-ci a pour adjoint un juif, Marvin Rich, chargé de l'organisation. James Farmer est marié à une blanche.

La troisième des grandes organisations est la *Southern Christian Leadership Conference* fondée en 1957 par le pasteur

Martin Luther King. Cette organisation eut pour origine les événements de décembre 1955 à Montgomery (Alabama) sur la ségrégation dans les autobus urbains. Le pasteur Martin Luther King, inconnu la veille, devint brusquement célèbre dans tous les Etats-Unis. Il fonda en quelques mois une organisation très dynamique qui rayonne surtout dans le Sud. Les objectifs sont les mêmes que ceux du C.O.R.E., mais Martin Luther King a attaché son nom à la méthode d'action la plus fructueuse actuellement, celle de la *non-violence*. Ce type d'action inspiré de l'exemple de Ghandi, est admirablement adapté à la mentalité d'une partie de la population noire et d'autre part il a valu à M.L. King un très grand prestige chez les libéraux. Le pasteur King est un homme sincère, simple, dont l'éloquence un peu naïve frappe les auditeurs noirs. Il ne semble pas avoir les défauts habituels des politiciens. Il est assez mauvais organisateur. On sait que le Prix Nobel de la Paix lui a été décerné en 1963. Malgré cette distinction généralement réservée à des fripouilles, le pasteur King paraît personnellement un honnête homme. Ses adversaires l'accusent de ne pas savoir se défendre contre l'infiltration communiste. On peut se demander surtout s'il a la carrure nécessaire pour porter les espoirs immenses qui ont été placés sur lui. Les lieutenants du pasteur King sur le plan de l'organisation sont Wyatt T. Walker et James Lawson.

Enfin la quatrième des grandes organisations est le *Students Non-Violent Coordinating Committee* (S.N.I.C.K.) fondé en 1960. C'est une organisation d'étudiants recrutés surtout dans le Nord et qui s'inspire en principe des méthodes de Martin Luther King. Le S.N.I.C.K. est financé en grande partie par le S.C.I.C. du pasteur King. Ses actions sont généralement plus énergiques. Il est à l'origine d'un certain nombre de *voyages de la liberté* comme le C.O.R.E., mais surtout il a inventé la méthode des *sit-in*, installation accompagnée de résistance passive dans les établissements publics interdits aux Noirs. Les dirigeants sont Charles Mac Dew et James Forman. On considère comme certain qu'il y a une importante infiltration communiste à l'intérieur du S.N.I.C.K.

Deux autres organisations doivent être signalées. L'une, la *Ligue Urbaine* est la plus ancienne organisation avec la N.A.A.C.P. Elle s'occupait principalement des immigrants noirs et des ouvriers noirs des grandes villes. Elle était soutenue par des libéraux blancs qui lui fournissaient des capitaux. On lui reproche de n'avoir pas su s'attaquer avec assez de fermeté à la déségrégation dans les syndicats. La *Ligue Urbaine*, continuant à se préoccuper en premier lieu des problèmes pratiques, exige aujourd'hui un plan Marshal pour les Noirs. Son raisonnement est le suivant : les Blancs portent une lourde responsabilité pour les souffrances qu'ils ont fait subir aux Noirs dans

le passé et l'impossibilité où ils les ont mis de développer une civilisation autonome. Ils leur doivent une indemnité. Cette indemnité doit être payée sous forme d'investissements massifs destinés à aider les Noirs à acquérir leur indépendance et à construire une civilisation qui leur soit propre. C'est un raisonnement analogue à celui que nous avons trouvé en Algérie dans la bouche de Ben Bella et jusqu'à un certain point à celui qui est soutenu vis-à-vis de l'Allemagne par les autorités israéliennes. En dépit de ces positions, la Ligue Urbaine est accusée de « collaborationnisme avec les Blancs » par les activistes. Son principal dirigeant est Whitney Young.

Sur le plan syndical, l'organisation la plus puissante est le *Syndicat des Porteurs et Serveurs de Pullmann* fondé en 1925 par A. Phillip Randolph. Il fallut 12 ans de lutte pour obtenir que le gouvernement reconnût la représentativité de ce syndicat.

Enfin, à côté de ces grandes organisations, il existe, naturellement, un certain nombre de mouvements d'importance très diverse qui sont inquiétants, soit par la nature résolument activiste de leurs manifestations, soit par leur inspiration politique. Le mouvement *Uhuru* (Liberté) à Detroit exige l'arrestation des magistrats et la nomination de Noirs à la tête des services de police. Ce sont là des idées dont nous savons par expérience qu'elles sont assez chimériques. D'autres mouvements sont encadrés par les communistes qui se servent largement aux Etats-Unis comme partout dans le Monde des mouvements anti-racistes.

Enfin, le dernier en date des mouvements noirs est celui des *Black Muslims*, mouvement raciste et nationaliste noir, musulman comme son nom l'indique, dirigé par Eliat Mohammed et Malcolm X. Les positions et l'action de ce mouvement nous ont paru si intéressantes que nous lui consacrons un article spécial dans ce numéro. On notera comme un fait caractéristique que le leader des nationaux-socialistes américains Lincoln Rockwell a tenu à paraître en public aux côtés de Malcolm X. pour manifester la solidarité de son groupe avec un certain nombre des principes proposés par les *Black Muslims*. La photographie de presse qui représente Lincoln Rockwell au premier rang d'une réunion de travail des *Black Muslims* a été largement répandue dans la presse nationaliste radicale en Europe.

Statistiques, citations, faits

La revue News week a organisé en 1963 un Gallup dont les questions étaient extrêmement nombreuses et diverses et dont les réponses sont très intéressantes. Ces réponses ont été publiées dans un livre intitulé *Revolution in America* publié en 1964 par Simon and Shuster, éditeurs à New-York, et signé des deux enquêteurs William Brink et Louis Harris. Voici quelques-unes de ces réponses qui sont instructives quand on les compare aux données générales du problème noir.

On demande aux Noirs pourquoi ils ne se sont pas fait enregistrer sur les registres électoraux. Le résultat est effarant. Deux tiers des Noirs répondent que c'est parce que cela leur est complètement égal. 13 % répondent qu'ils ne sont pas qualifiés par le temps de résidence nécessaire et par leur degré d'instruction. Les autres réponses sont diverses.

Voici maintenant les réponses qu'on obtient lorsque l'on demande aux Noirs qui ont essayé de se faire inscrire sur les registres électoraux pourquoi ils n'y sont pas parvenus :

Un tiers répondent qu'ils ont été menacés par les autorités et intimidés. Environ un cinquième n'avaient pas leurs papiers en règle. 15 % ne répondaient pas au minimum de connaissances scolaires exigées par la loi. Un même nombre ont été incapables de répondre à des questions qui leur ont été posées pour contrôler leur instruction, et un même nombre enfin n'ont pas pu payer la taxe demandée.

..

Lorsqu'on interroge les Noirs sur ce qu'ils pensent des intentions des Blancs à leur égard, voici les pourcentages des réponses :

25 % de la population noire pense que la majorité des Blancs veut sincèrement une amélioration de la condition des Noirs, en revanche 42 % estiment que les Blancs détestent les Noirs et veulent les maintenir dans un état d'infériorité (*keep down*, dit le texte). 17 % pensent que ce problème n'est pas capital pour les Blancs.

Il est plus intéressant encore d'entendre les réponses des Noirs à la question où on leur demande ce qu'ils pensent des sentiments des libéraux à leur égard.

29 % des Noirs interrogés répondent que l'action des libéraux

a certainement été utile à l'amélioration de la condition des Noirs. En revanche, un chiffre plus important : 31 % pensent que l'action des libéraux n'a pas été utile du tout, et qu'elle a même été nuisible au progrès de la condition des Noirs. Un chiffre également très important et supérieur aux deux précédents : 40 % des Noirs interrogés n'ont pas d'opinion sur le sujet.



Un questionnaire particulièrement instructif est celui qui concerne les rapports des Blancs avec les Noirs. Ce questionnaire est adressé à des interlocuteurs blancs, d'une part dans les Etats du Sud, d'autre part dans les autres Etats.

On demande d'abord si on accepterait volontiers d'avoir un Noir comme compagnon de travail. Dans l'ensemble des Etats-Unis, un peu moins de 1/5 ont une objection, dans le Sud environ 1/3 de la population.

On demande ensuite : *Aimeriez-vous être assis à côté d'un Noir dans un banquet ou un déjeuner ?* Objection chez 20 % des Américains, chez 50 % dans les Etats du Sud.

Aimeriez-vous être assis à côté d'un Noir dans un autobus ?

20 % d'objection dans l'ensemble des Etats-Unis, 47 % dans les Etats du Sud.

Au cinéma, même chiffre environ.

Accepteriez-vous que vos enfants aillent à l'école avec des petits Noirs ?

23 % d'objection dans l'ensemble des Etats-Unis, 55 % dans les Etats du Sud.

On obtient des chiffres supérieurs lorsqu'il s'agit de questions qui concernent des relations d'un caractère privé.

On pose la question suivante assez singulière :

Accepteriez-vous d'essayer un vêtement qu'un Noir aurait essayé avant vous dans un grand magasin ?

Il y a 1/3 d'objection sur l'ensemble des citoyens américains, 57 % d'objection dans les Etats du Sud.

Aimeriez-vous que votre petit garçon amène chez lui un petit Noir à goûter ?

41 % d'objection sur l'ensemble des Etats-Unis, 76 % d'objection dans les Etats du Sud.

A la question : *Accepteriez-vous d'avoir une famille noire comme voisins de palier ?*

51 % des Américains font des objections, 74 % dans les Etats du Sud.

Mais en revanche, à la question : *Accepteriez-vous qu'un ami que vous aimez beaucoup, ou un de vos parents se marie avec une Noire ?*

C
ble
du
E
pet
con
sen

U
qu'i
dica
dem
que

N
avot

Au

La
sim
répo

Qu
des
égal
guer
insig
ress

Er
pren
par
ce ta
Elles
ségre

DEL
COL
KEN
MAR
MIS
OKLA
WES

Qu
est t
qui s

On trouve le chiffre énorme de 84 % d'objection sur l'ensemble de la population américaine, et de 91 % pour la population du Sud.

Enfin quand on pose la question : *Aimeriez-vous que votre petite fille qui a 15 ans ou 16 ans sorte avec un jeune Noir comme « Boy friend »*, on obtient 90 % d'objection sur l'ensemble des Américains, 97 % d'objection dans les Etats du Sud.



Un autre questionnaire souligne curieusement la différence qu'il y a entre les réactions des Noirs eux-mêmes et les revendications qui sont faites en leur nom par leurs leaders. On demande aux Noirs qu'est-ce qu'ils veulent exactement. Voici quelles sont leurs réponses :

Nous demandons avant tout à être traités avec dignité et à avoir un niveau de vie correct. 27 % des réponses.

Autre réponse voisine et assez frappante :

La ségrégation n'est pas importante du tout, nous demandons simplement à être traités comme tout le monde : 25 % des réponses.

Quand on les interroge sur l'égalité des droits, 13 % seulement des noirs la revendiquent. Enfin sur les autres questions posées : égalité dans l'instruction, logements, participation à une nouvelle guerre, droits du citoyen, les pourcentages des réponses sont insignifiants et les personnes interrogées ne paraissent pas intéressées.

Enfin nous ajoutons à ces titres un autre tableau que nous prenons dans l'ouvrage *Freedom now* de Alan F. Westin, publié par Basic books à New-York, en 1964. Les chiffres cités dans ce tableau se réfèrent à des statistiques établies en juin 1963. Elles font connaître les résultats pratiques obtenus dans la ségrégation scolaire.

ETATS	NOIRS D'AGE SCOLAIRE	NOIRS FRÉQUENTANT LES ECOLES DES BLANCS	%
DELAWARE	16.900	9.500	55 %
COLOMBIA	110.000	87.700	79 %
KENTUCKY	45.000	24.000	54 %
MARYLAND	153.000	69.000	45 %
MISSOURI	90.000	35.000	39 %
OKLAHOMA	44.800	10.500	23,5 %
WEST VIRGINIA	25.200	15.500	61 %

Quand on passe aux Etats du Sud au contraire la différence est totale et cette différence dans les chiffres montre l'antithèse qui s'est établie en fait aux Etats-Unis.

ETATS	NOIRS D'AGE SCOLAIRE	NOIRS FRÉQUENTANT LES ÉCOLES DES BLANCS	%
ALABAMA.	282.000	0	0 %
ARKANSAS	117.000	247	0,21 %
FLORIDE.	227.000	1.550	0,67 %
GEORGIE. . . .	325.000	44	0,01 %
LOUISIANE. . . .	301.000	107	0,03 %
MISSISSIPI. . . .	290.000	0	0 %
CAROLINE du N.	341.000	879	0,25 %
CAROLINE du S.	265.000	0	0 %
TENNESSEE. . .	159.000	1.800	1,1 %
TEXAS.	304.000	7.000	2,3 %
VIRGINIE. . . .	229.000	1.230	0,53 %

Au total, la comparaison des deux tableaux montre donc sur 486.000 petits Noirs d'âge scolaire dans les Boarder States, 251.000 soit près de 52 % vont à l'école avec de jeunes Blancs. Au contraire, dans l'ensemble des 11 Etats du Sud, à la même époque sur près de 3 millions de jeunes Noirs d'âge scolaire 13.000 seulement fréquentent les écoles des Blancs ce qui donne un pourcentage inférieur à 0,005 %.

CHANTS, MAXIMES, REFLEXIONS.

Au livre de Louis E. Lomax, paru aux Editions du Seuil sous le titre *La révolte noire*, nous empruntons quelques détails qui nous ont paru intéressants ou caractéristiques.

Voici d'abord l'Hymne national noir :

*Que chaque voix s'élève et chante
Jusqu'à ce que terre et ciel résonnent,
Résonnent aux harmoniques de la Liberté ;
Que nos réjouissances montent
Aussi haut que les cieux aux écoutes,
Qu'elles retentissent aussi fort que la mer en mouvement.
Chantez un chant plein de la foi que notre sombre passé
[nous a enseignée,
Chantez un chant plein de l'espoir que le présent
[nous a apporté.*



Voici maintenant les *commandements du Black Muslim*. Pour bien les comprendre il faut savoir que les *Black Muslims* ont recruté très largement et avec des résultats efficaces parmi les Noirs condamnés à des peines de prison sortant des geôles américaines. Voici les règles qui constituent le Credo et la loi des Musulmans noirs :

Vous ne verrez jamais un Muslim ne portant pas de chemise, cravate et veston propres.

Vous ne verrez jamais un Muslim boire.

Vous ne verrez jamais un Muslim fumer.

Vous ne verrez jamais un Muslim danser.

Vous ne verrez jamais un Muslim se droguer.

Vous ne verrez jamais une femme musulmane avec un non musulman.

Vous ne verrez jamais un Muslim avec une femme autre que la sienne.

Vous ne verrez jamais un Muslim n'ayant aucune source de revenus.

Vous ne verrez jamais un Muslim ne pas s'arrêter et ne pas venir en aide à une femme noire paraissant embarrassée ou en détresse.

Vous voyez rarement un Muslim retomber dans le crime.

∴

Voici maintenant un autre passage caractéristique. Il s'agit d'un meeting tenu en plein vent et typique de la direction de la propagande des Black Muslims.

L'orateur s'adresse à des Noirs et leur dit : « Je veux vous faire comprendre comment le Blanc vous maintient sous le joug économique ». Et voici ce que dit le Noir :

« Voici comment les choses se passent. Chaque matin quand vous vous réveillez, des cafards et des rats courent autour de votre lit. N'est-ce pas vrai ?

— C'est vrai !

— Vous courez jusqu'au lit de votre enfant pour vous assurer que les rats ne lui ont pas dévoré les oreilles. N'est-ce pas vrai ?

— C'est vrai !

— Puis sous les plâtras qui tombent du plafond, vous vous dirigez vers un lavabo qui fuit pour vous laver le visage. N'est-ce pas vrai ?

— Et oui, c'est cela, c'est bien cela !

— Finalement, réveillés à l'eau froide, vous endossez des vêtements usés que vous n'avez pas encore fini de payer.

— Continue Frère, le Blanc mérite la mort !

— Ensuite, écoutez-moi bien maintenant, ensuite, vous prenez le métro pour vous rendre dans le quartier commercial et rencontrer votre patron. Ai-je tort ou raison ?

— Tu as raison !

— Et voici où le joug économique vous tombe dessus. Vous vous rendez au quartier commercial pour travailler au service de Mr. Eisenberg.

— Oui, tu as raison !

— Vous travaillez toute la journée, 8 heures par jour, 5 jours par semaine pour 44 dollars.

— Exact !

— Et tandis que vous gagnez 44 dollars, Mr. Eisenberg vous regarde transpirer et vous plaindre et il gagne lui 4.400 dollars. Ais-je tort ou ai-je raison ?

— Tu as raison, grand Dieu ! Tu as raison ! Tu dis les choses comme elles sont.

— Ne t'inquiète pas, mon frère, je vais te dire les choses comme elles sont.

Je m'en vais vous les mettre sous le nez afin que tout le monde puisse en sentir l'odeur. Et maintenant suivez-moi bien. Vous travaillez toute la journée pour Mr. Eisenberg, puis vous revenez ici à Harlem et vous achetez des vêtements chez Mr. Rosenberg.

— Oui, parfaitement !

— Vous achetez vos bijoux chez Mr. Goldberg.

— Oui, parfaitement !

— Vous payez votre loyer à Mr. Finberg.

— Oui, parfaitement !

— Vous empruntez de l'argent à une banque dirigée par M. Vanberg.

— Oui, parfaitement !

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que Mr. Eisenberg, Mr. Goldberg, Mr. Finberg, Mr. Vanberg sont tous cousins. Ils vous ont fait travailler pour rien et ce petit rien qu'ils vous ont donné, ils le reprennent ensuite avant même que vous ayez eu le temps de rentrer chez vous. Voilà comment ils vous ont placés sous leur joug économique. »

Voici maintenant un passage particulièrement intéressant du livre de Louis Lomax qui semble bien refléter une opinion qui lui est personnelle.

« L'écrivain noir, James Baldwin, dit-il, conclut une étude sur le ghetto de Harlem par une analyse des relations judéo-noires : « Comme toute société doit avoir un bouc émissaire, écrit-il, la haine doit avoir un symbole. La Géorgie a le Noir et Harlem a le Juif ». Je suis pleinement d'accord avec Baldwin quand il dit que les Noirs attendent des Juifs qu'ils les comprennent mieux parce que eux aussi ont souffert. Je suis également d'accord avec lui quand il parle du ressentiment noir au sujet des pratiques de certains Juifs à Harlem, mais il ne faut pas oublier que certains de nos plus proches alliés sont juifs.

Les Juifs sont blancs mais, orthodoxes ou non conformistes, ils ne sont pas simplement blancs, ils sont un peuple possédant une tradition qui, aussi bien sur le plan théorique que pratique, offense les Noirs. Le point que j'expose a été confirmé par une étude sur l'intégration des Noirs dans la banlieue, menée par l'Université de Chicago en 1959. La conclusion de cette étude était que les Noirs commençaient à s'installer dans la banlieue mais se heurtaient à de très grandes difficultés. De toutes celles qui peuplent les ghettos ethniques de la banlieue soulignait le rapport, les communautés juives étaient les plus intransigeantes à interdire l'entrée aux Noirs. La raison de cet ostracisme tient au judaïsme et non à un préjugé. Les Juifs de ces ghettos dorés s'opposaient à l'intégration non par haine ou par discrimination

à l'é
ditio
En
juifs
l'arg
pas
tradi
dans
épro
long
men
le m
Noir

No
dans
cern

«
me
argu
pas
s'inc
un
men
civic
ma
les i
le S
dire
sym
hist
l'inv
Je
cipa
suit
soul
Blar
soci
que
blin
Noir
au

à l'égard des Noirs, mais par fidélité à cet élément de leur tradition qui les pousse à vivre entre eux .

En 1961, j'ai fait une conférence devant le Club des diplômés juifs de l'Université de Columbia. A cette occasion j'ai soulevé l'argument que les dirigeants juifs appuyaient la ségrégation non pas par préjugé, mais pour des motifs se rapportant à leurs traditions. Les jeunes auditeurs juifs se rangèrent de mon côté dans la discussion, mais les Juifs plus âgés étaient furieux. J'ai éprouvé l'impression la plus sinistre que j'eusse ressentie depuis longtemps quand un des Juifs âgés tendit vers moi un doigt menaçant et dit : « Nous autres Juifs avons dû combattre tout le monde, il semble maintenant que nous aurons à combattre les Noirs : s'il le faut, nous sommes prêts. »

Non moins caractéristique est le passage que l'on trouve dans le même livre, quelques pages plus loin, en ce qui concerne les libéraux :

« Ce que devrait éviter le libéral blanc, du moins ce qu'il me semble, c'est de devenir un *libéral de salon* qui connaît les arguments corrects mais dont les sentiments ne correspondent pas vraiment à ce qu'il dit. Cette espèce est celle du Blanc qui s'indigne de ce qui se passe à Little Rock mais refuse d'avoir un Noir comme voisin ; ce même Blanc envoie sans discernement ses contributions aux organisations de défense des droits civiques et croit ainsi avoir accompli son devoir dans le domaine des relations raciales ; il lit et répète avec satisfaction les informations au sujet des progrès de l'intégration raciale dans le Sud, mais il ne songerait jamais à engager un Noir comme directeur de sa propre firme ; le libéral de salon est plein de sympathie pour le Noir en général, mais il ne sait rien de notre histoire, et il ne connaît aucun Noir assez intimement pour l'inviter chez lui.

Je n'attends pas des Blancs qu'ils renoncent tous à leurs principales préoccupations pour s'engager totalement dans la poursuite de la solution de la question raciale. Ce qu'on peut souhaiter cependant c'est que tous les Américains Noirs et Blancs prennent conscience de la menace qui pèse sur notre société et agissent de façon positive pour l'écartier. Et à mesure que le débat se développe, il est de plus en plus nécessaire d'établir une distinction entre ceux qui soutiennent réellement les Noirs et leur cause, et les « libéraux » qui nous laissent tomber au moment décisif ».

Historique de la question noire aux Etats-Unis

Il y a eu presque dès le commencement de la République américaine, une contradiction entre les principes qu'avaient soutenus les *Insurgents* dans leur lutte contre l'Angleterre, et leur application aux Noirs qu'ils trouvaient sur le continent. On le sent déjà chez les premiers présidents des Etats-Unis. Georges Washington attendra jusqu'à son lit de mort pour donner la liberté à ses esclaves. Après lui, le Président Jefferson se demande pendant longtemps ce qu'il faut faire avec les Noirs : il ne trouve pas d'autre solution que de les déporter et de les remplacer par une main-d'œuvre blanche. Alexis de Tocqueville, cinquante ans plus tard, croit que l'esclavage est condamné et sera nécessairement aboli, mais il considère déjà comme un problème très grave l'assimilation entre le peuple américain et les Noirs. Lincoln, lui-même le héros de la guerre de Sécession est le premier et l'un des plus catégoriques des ségrégationnistes. Il ne conçoit l'avenir des Etats-Unis qu'avec une séparation entre les Blancs et les Noirs.

Après la guerre de Sécession, les vainqueurs furent assez embarrassés de ces Noirs auxquels ils venaient de faire accorder la liberté. La victoire remportée sur les Sudistes fut consacrée par trois amendements constitutionnels célèbres : le 13°, le 14° et le 15°. Le 13° amendement constatait l'abolition de l'esclavage. Le 14° interdisait la discrimination pour des questions de race ou de couleur ; et le 15° concernait également l'égalité des droits de tous les citoyens.

Il est déjà très caractéristique que le successeur de Lincoln, le président Andrew Johnson, s'opposa personnellement à ces amendements. Il refusait qu'on empiétât sur la liberté des citoyens et qu'on leur imposât une règle de conduite qui pouvait s'étendre jusqu'à leur vie privée. Il est évident aussi, par les

arguments qu'il employait, qu'il estimait que les Noirs, sortant tout juste de l'esclavage, n'étaient pas particulièrement propres à faire du jour au lendemain des citoyens des Etats-Unis.

En réalité, après la période de Reconstruction qui fut aussi injuste et haineuse que la période de l'épuration en France, tout le monde sentait la nécessité d'une pause politique et d'une réconciliation. La phase d'apaisement politique commença en 1877 avec l'élection du président Rudford Hayes. La position qui parut la plus sage fut celle qui réaffirmait les principes des vainqueurs, tout en tenant compte des répugnances des vaincus. Ainsi s'établit peu à peu une convention sociale tacite qui reconnaissait la liberté accordée aux noirs, en même temps qu'elle en ferait une classe à part de la population. Cette convention tacite fut consacrée par un jugement de la Cour Suprême de 1896 qui employa la célèbre formule qui est au fond, la base de toute la politique ségrégationniste « equal but separate », l'égalité dans la séparation. Un autre jugement de la Cour Suprême, la même année 1896, réaffirmait ce principe en légalisant la ségrégation scolaire. En fait, l'action du Klu Klux Klan pendant les mêmes années, montre combien la situation était restée passionnelle, combien les haines étaient encore vives, et les mouvements d'auto-défense spontanés et violents. La ségrégation fut, en fait, établie par la force des choses, par une opinion publique qui admettait le principe de sa défaite sur le fait de l'esclavage, mais qui voulait que la situation entre les Noirs et les Blancs fut réglée d'une façon définitive et sans aucune équivoque possible par une ségrégation rigoureuse. Et, dans l'ensemble, cette solution de compromis avait l'appui de l'opinion.

La situation établie sur ces bases dura tant bien que mal pendant un demi-siècle en dépit d'incidents parfois très violents, et d'injustices qui troublaient les consciences. L'incident de Scottsboro, que nous rapportons par ailleurs dans une autre partie de ce numéro, montre assez de quelle manière une partie des Américains concevait ce qu'ils appelaient la ségrégation rigoureuse, et d'un autre côté, le trouble qui était produit chez un certain nombre par des incidents aussi dramatiques. Le *statu quo* était maintenu en fait sur l'exigence d'une partie de l'opinion, il devenait la base des relations des Américains avec les Noirs, mais on commençait à percevoir aussi qu'une autre partie de l'opinion américaine protestait.

Cette situation dura néanmoins jusqu'en 1950 environ. Et il est remarquable que, même des Présidents qui passèrent pour de grandes consciences et pour des esprits de tendance libérale comme Wilson et même Franklin Roosevelt n'accordèrent au fond aucune attention réelle à la question noire.

Des campagnes avaient eu lieu pendant ce demi-siècle, puisque la Société pour l'Avancement des gens de couleur avait été fondée au début du xx^e siècle, et qu'elle n'a pas cessé de mener

une campagne vive et continue pendant cinquante ans. De grands écrivains comme Théodore Dreiser et John Dos Passos, de nombreux intellectuels appuyaient ses efforts. Mais ces débats restaient surtout intellectuels et n'aboutissaient à aucun résultat concret.

En réalité le changement de la situation est dû à l'intervention dans la politique américaine d'un élément constitutionnel entièrement nouveau et qui se mit à jouer à partir d'une certaine date un rôle considérable : la Cour Suprême des Etats-Unis. C'est sous son impulsion que le problème noir va devenir un problème d'actualité dans la politique américaine, à la fois à cause de la pression des leaders noirs et d'une population qui prenait de plus en plus conscience de son destin et de l'injustice qui pesait sur elle, et aussi, il faut le dire, à cause des personnalités que Roosevelt avait placées à la tête de la Cour Suprême. Deux de ces personnalités méritent en particulier une mention spéciale : ce sont Felix Frankfurter et Earl Warren. Le premier, juif militant, le second, libéral militant, avaient voué l'un et l'autre une haine farouche à l'Allemagne « raciste » et, par conséquent, ils étaient amenés à étudier leur système antiraciste aux Etats-Unis eux-mêmes. Leur violent parti-pris idéologique faisait d'eux des prisonniers de toute campagne antiraciste et par conséquent les contraignait à sortir de la neutralité du gouvernement et à montrer pour la première fois une sympathie automatique à l'égard des revendications de la population noire.

C'est en tout cas de la Cour Suprême que partirent en 1953 et 1954 les coups qui furent portés contre le compromis vital établi en 1896 par la doctrine de l'égalité dans la séparation. Après plusieurs tâtonnements, les deux décisions les plus spectaculaires furent celle de 1953 qui ordonnait la déségrégation dans le district de Columbia, et celle de 1954 qui proclamait la déségrégation scolaire.

Les organisations noires, se voyant appuyées par la loi, accentuèrent leur pression, réclamèrent la réalisation effective et aussi rapide que possible des droits qui leurs étaient reconnus en même temps qu'ils disposaient de troupes fraîches grâce au chômage qui venait de frapper les ouvriers noirs d'Amérique du Nord et grâce à l'afflux des populations noires du Sud vers le Nord.

Mais le caractère et le fonctionnement de la Cour Suprême donnaient à ses décisions quelque chose de particulier. La Cour Suprême a le pouvoir d'interpréter la Constitution, mais elle ne dit pas la loi. Ses jugements ne sont que des jugements, c'est-à-dire qu'ils doivent être appliqués éventuellement par la force dans les cas pour lesquels ils ont été énoncés, ils constituent également une jurisprudence. Mais la Cour Suprême n'a aucun moyen de donner une portée générale à ses jugements

et de les faire appliquer de force à un ensemble de récalcitrants. D'autre part, il n'existe pas aux E.-U. de police fédérale (à part les *marshalls* qui ne peuvent agir que sur un point précis et pour l'exécution d'un jugement particulier), la police appartient aux Etats qui sont très jaloux de leurs prérogatives et qui, bien entendu, ne mettent leur propre police à la disposition de la Cour Suprême que dans la mesure où ils approuvent ses décisions. Lorsqu'il y a un désaccord entre une décision de la Cour Suprême et la volonté ou la politique d'un Gouverneur, il n'y a donc qu'un moyen, c'est l'intervention de l'armée fédérale. On voit le caractère dramatique que prend immédiatement la situation, c'est ce qui a frappé tout le monde dans un cas particulier comme celui de Little Rock. L'intervention de l'armée est une chose grave, elle est particulièrement grave dans un pays fédéral, elle est coûteuse, elle ne peut être répétée souvent. Le président Kennedy a essayé de tourner cette difficulté par la réquisition des polices fédérales, mesure qui n'est pas moins impopulaire et qui n'est pas non plus très facile à appliquer.

Il en résulte donc qu'en cas de désaccord entre la Cour Suprême et le Gouverneur d'un Etat, les décisions de la Cour Suprême courent grand risque de rester lettre morte et ceux qui les regardent comme une conquête, comme un progrès social longtemps attendu sont donc très facilement déçus. Les décisions de la Cour Suprême risquent de définir une politique purement formelle si le Président des E.-U. ne se décide pas à jeter toutes ses forces dans la balance et à accepter les risques d'une crise grave pour que cette politique s'inscrive dans les faits.

Ajoutons que les E.-U. sont une République fédérale, c'est-à-dire une Fédération d'Etats qui gardent leur propre gouvernement et qui ne délèguent qu'une partie de leurs fonctions au pouvoir fédéral. L'intervention sous une forme coercitive de la volonté fédérale dans un Etat dont l'opinion s'est prononcée à une forte majorité dans un sens contraire est donc ou prend facilement la forme d'un empiètement sur les droits de cet Etat et pose la question grave de savoir quelle est l'ampleur et quelles sont les limites du pacte fédéral.

On ne s'étonnera donc pas que les Présidents des E.-U. aient agi le plus souvent dans cette affaire avec une grande circonspection. Le Président Eisenhower, en 1956, fit passer au Congrès une série de mesures conformes à l'esprit de la législation de la Cour Suprême sur les droits civiques des Noirs, une seconde série de mesures suivit en 1959. Les unes et les autres avaient pour but surtout d'assurer aux Noirs une application correcte de la législation électorale et pratiquement l'accès aux bureaux de vote. En fait, ces dispositions législatives furent appliquées assez mollement et n'aboutirent pas à des réformes décisives.

Contrairement à ce que l'on croit, le Président Kennedy fit

preuve lui aussi d'une assez grande prudence. En dépit de promesses électorales formelles, il commença par garder pendant deux ans un silence circonspect. C'est au bout de deux ans de mandat seulement qu'il prit la première mesure de consolidation de la législation des droits civiques d'Eisenhower, en faisant voter en 1962 une loi qui ordonnait la déségrégation dans les immeubles construits avec l'aide des fonds gouvernementaux. L'année suivante, en 1963, il se borna à un message qui recommandait au Congrès d'appliquer la législation des droits civiques de son prédécesseur et qui montrait plus de bonne volonté et de bienveillance que de désir réel d'action.

En fait, il semble que la pensée de Kennedy ait été sur ce point une pensée assez réaliste. Comme Eisenhower, il estimait que ce sont les mœurs qui doivent d'abord dans une question aussi délicate évoluer tout naturellement et qu'il est très dangereux que la législation prétende prendre de l'avance sur les mœurs et les contraigne à une évolution précipitée. C'est par des mesures de détail, par des interventions et des pressions du Pouvoir fédéral dans les cas les plus dangereux ou les plus douloureux, en somme par une politique personnelle et beaucoup par une politique de prestige que Kennedy voulait préparer une solution de la question noire. Cette politique prudente était déjà insuffisante en présence de la violence du courant. En avril 1963 se déchaînèrent les troubles de Birmingham sous la conduite du Pasteur King. Le ministre de la Justice, Robert Kennedy désavoua ces désordres et fit connaître qu'à son avis ils entravaient les efforts de l'Administration pour une solution juste et prudente du problème racial.

Les campagnes de non-violence animées par le Pasteur Martin Luther King faisaient cependant une profonde impression dans tout le pays surtout à cause du style dans lequel elles se déroulaient et des principes libéraux dont elles se recommandaient. D'un autre côté, pour les mêmes raisons de principes et de doctrine qui avaient fait agir la Cour Suprême, l'ensemble de la presse juive et des milieux intellectuels juifs, très puissants aux E.-U., donnait à ces revendications un grand retentissement et un appui au moins verbal. L'antiracisme devint très rapidement le thème sur lequel se faisait la ligne de partage entre l'esprit libéral et l'esprit conservateur. Ne pas être antiraciste, c'était refuser le progrès, la liberté, les idéaux de la Démocratie. Mais être antiraciste, cela consistait d'autre part à reconnaître le Pasteur Martin Luther King comme un grand homme, les droits des Noirs comme imprescriptibles, leur campagne comme juste et légitime.

Lorsque la question se fut posée de cette manière devant l'opinion, le Président Kennedy, pour toutes les raisons que l'on devine dans lesquelles les raisons électorales n'étaient pas sans jouer quelque rôle, décida finalement de prendre lui-même

la tête de cette action en sollicitant une initiative du Congrès. Il fit passer en juin 1963 un second train de mesure sur les Droits civiques beaucoup plus complet que les mesures d'Eisenhower et surtout détruisant habilement la plupart des positions législatives sur lesquelles les Etats Sudistes menaient leur bataille de retardement. Cette nouvelle législation s'attaquait en particulier aux tests *d'analphabétisme* au nom desquels les cantons sudistes refusaient aux Noirs l'accès aux salles de vote, ainsi qu'aux mesures de ségrégation *visibles* dans les établissements ouverts au public, hôtels, motels, restaurants, salles de spectacle ou de danse, et dans les lieux publics, piscines, parcs, etc. Elle réglait aussi la déségrégation scolaire et instituait un chantage permanent contre les Etats « racistes », en autorisant le gouvernement fédéral à refuser toute subvention ou secours (les Etats du Sud sont des Etats pauvres) aux gouvernements locaux qui refuseraient de favoriser le mélange des populations.

Ces mesures qui alignaient le gouvernement fédéral sur la jurisprudence de la Cour Suprême et instituaient une sorte de « blocus fédéral » des Etats récalcitrants expliquent la haine que le président Kennedy s'était attirée à la veille de sa mort.

Le président Johnson, élu par un apport massif de voix noires continue en principe dans la direction indiquée par son prédécesseur. Il y apporte les attermolements, les habiletés et les demi-mesures qui sont dans son tempérament. Il faut reconnaître aussi qu'il est assez embarrassé. Car on peut constater que cette victoire remportée par les leaders noirs sur certains points essentiels de leur programme n'a nullement calmé les esprits et semble, au contraire, être le prélude de nouvelles campagnes plus violentes que les précédentes.

Martin Luther King

VU par ses adversaires

Voici comment un des journaux des adversaires du Pasteur Martin Luther King décrit la personnalité de ce dernier : « Récemment, dit le journal, beaucoup de gens ont éprouvé une désagréable surprise quand le magazine *Times* publia en première page une photographie du Dr Martin Luther King avec le titre « l'homme de l'année ». Pour bien apprécier l'esprit généreux des éditeurs du *Times*, qu'on nous permette de retracer quelques-unes des activités du Dr King pendant l'année en question et quelques-unes des déclarations qu'il a faites.

Le 5 février 1964, le Dr Martin Luther King, parlant devant un meeting de 5.000 personnes, à Drew University, à Madison, dans le New Jersey, déclara : « Il n'y a aucune influence communiste dans le mouvement des droits civiques ». Le moins que l'on puisse dire, c'est que cette déclaration constitue un des plus remarquables « understatements » de l'année.

« Voyons un peu de qui le pasteur Martin Luther King est entouré », continue le journal, et, reproduisant un de ses numéros d'avril 1960, consacré justement au pasteur Martin Luther King, le journal rappelle :

« A l'occasion de la fête du 1^{er} mai 1957, le pasteur Martin Luther King se rendit à l'école de Highlander Folk à Monteagle dans le Tennessee pour fêter le 25^e anniversaire

de s
nelle
des
avai
anné

«
c'est
niste
par
fure
de F
du l
nalis
égale
de l

«
le jo
origi
dans
chive
ce c
muni
vainc
drap
cille
de 2
étant
ses l

Ap
com
dirig
man
intitu
pas p
Folk
le Pa
Parti
du c
spéci
dans
ajout
High

de son action pour l'intégration dans une réunion solennelle. De nombreux Communistes, des vétérans de la lutte destinée à appuyer le Communisme, des leaders noirs qui avaient participé à tous les incidents récents des dernières années, étaient présents à cette réunion.

« Or, qu'est-ce que la Highlander Folk School ? Eh bien, c'est en réalité une école d'entraînement du Parti communiste. Le discours d'ouverture de cette réunion fut fait par le pasteur Martin Luther King. Des photographies qui furent prises à cette époque le montrent parlant à côté de Habner Berry, Noir qui est membre du Comité central du Parti communiste, et qui est un des principaux journalistes du *Daily Worker*. A la même réunion, participait également Pit Seeger qui est un des membres du bureau de la jeunesse communiste de l'Etat de New-York.

« Donnons quelques détails supplémentaires, continue le journal sur la « Highlander Folk School ». Elle a pour origine le Commonwealth College qui fut fondé à Mena dans l'Arkansas par Miles Horton en 1932. D'après les archives de la cour de Polk County, à Mena dans l'Arkansas, ce collège fut caractérisé comme une école du parti communiste par un jugement du 30 janvier 1941 et fut convaincue devant la Cour criminelle du district d'outrage au drapeau américain et d'utilisation des symboles de la faucille et du marteau dans le campus du Collège. Une amende de 2.500 dollars fut prononcée contre le collège, et l'école étant incapable ou peu désireuse de payer cette amende, ses bâtiments furent mis aux enchères ».

Après que le Commonwealth College eut été déclaré école communiste et fermé sur l'ordre de l'Etat d'Arkansas, ses dirigeants se rendirent au Tennessee où cinq personnes demandèrent une autorisation d'enseignement pour une école intitulé « Highlander Folk School ». Les dirigeants n'eurent pas plus de chance sous ce nouveau nom. « La Highlander Folk School de Monteagle, Tennessee, a été utilisée pour le Parti communiste et par les organisations apparentées au Parti Communiste pendant 25 ans », déclara une déposition du docteur Matews, directeur des recherches au Comité spécial pour l'enseignement des « Un-american activities » dans sa séance des 16, 17 et 18 décembre 1958. Le journal ajoute que la Cour Suprême du Tennessee refusa à l'école Highlander une charte officielle d'enseignement en prenant

pour prétexte que l'école était une institution désintéressée qui ne devait pas faire de profits et qu'en réalité elle était une entreprise lucrative de son directeur Miles Horton. Plusieurs autres accusations furent également dirigées contre l'école, celle-ci fit appel à la Cour Suprême de l'état de Tennessee et elle perdit cet appel.

A la suite de ces incidents, l'école Highlander dut fermer à Monteagle et se transporter dans une autre ville du Tennessee à Knoxville où elle changea sa dénomination et demanda une nouvelle charte d'enseignement sous le nom de « Highlander research and education center ». Sous ce nouveau titre, d'autres ennuis attendaient la Highlander Folk School. Pendant l'été de 1963, une perquisition fut faite par la police dans un camp que l'école avait organisé en montagne. Ce camp, dit un communiqué de l'école n'était pas complètement au point. Voici toutefois la déclaration faite par un des policiers qui participèrent à la perquisition d'après un journal local : « J'ai pris part assez souvent à de semblables perquisitions, mais celle-ci fut la plus révoltante de toutes celles que j'aie jamais vues. Des jeunes gens complètement ivres, Blancs et Noirs mélangés, étaient pêle-mêle dans ce camp se tenant d'une manière dégoûtante et ils ont été surpris au milieu de rapports sexuels. Je n'ai jamais rien vu d'aussi dégoûtant, concluait le policier dans les perquisitions auxquelles j'ai assisté jusqu'ici ».

Les liaisons du pasteur M. L. King avec la Highlander School, qui remontent, il faut le remarquer, au mois de juillet 1957, ne sont pas les seuls éléments de liaison avec les Communistes que le journal *Common Sense* ait relevés dans sa carrière.

On lui reproche également d'avoir été en liaison avec le « Southern Conference Educational Fund » de l'Etat de Louisiane. Sur la demande du gouvernement de Louisiane une perquisition fut opérée en mars 1963 contre cet organisme. On y trouva entre autres documents une correspondance faisant état d'une conférence que le pasteur King s'était engagé à faire avec les organisateurs de la société quelques semaines plus tard, à New-York. Or, cette perquisition amena l'arrestation des trois directeurs du « Southern Conference Educational Fund » parmi lesquels se trouvait l'un des prin-

cipaux
James
Enfi
eu cor
autres
longte
Bayar
guerre
outre
à « l'
ship
parti
Conve

cipaux responsables du Parti Communiste aux Etats-Unis, James Dombrowski.

Enfin le même journal signale que le pasteur King a eu comme secrétaire de 1956 à 1960, Bayard Rustin qui fut autrefois membre des jeunesses communistes, et qui a longtemps joué un rôle dans les organisations communistes. Bayard Rustin condamné à 28 mois de prison, pendant la guerre pour objection de conscience, a été condamné en outre en 1953 pour pratiques homosexuelles. Il appartenait à « l'American Friends Service Committee » et à la « Fellowship of Reconciliation », deux organisations parallèles du parti communiste, et assista à titre d'observateur à la 16^e Convention nationale du Parti Communiste des E. U.

Les aspects politiques du problème noir aux États-Unis

L'excellent journaliste anglais Anthony Lejeune l'a rappelé pour nous, à la veille de la « marche des Noirs » sur Washington du 28 août 1963 : « Des troubles à Washington, écrivait-il dans le « New Daily » de Londres, signifient des troubles pour nous tous, parce que, que cela nous plaise ou non, Washington est devenu la capitale du monde occidental, pour la sauvegarde duquel nous tous (enfin, presque tous), luttons ». Voilà bien pourquoi nous ne pouvons plus nous permettre d'ignorer quoi que ce soit des questions américaines.

La « marche des Noirs » sur la capitale fédérale eut lieu sous la présidence Kennedy. C'est ce dernier également qui introduisit au Sénat, le 19 juin 1963, le projet de loi dite des « droits civiques ». Ce projet, repris par le président Johnson, fut adopté le 19 juin 1964. Il a été, et il reste d'ailleurs, vivement critiqué, non pas tant pour les avantages énormes qu'il accorde à une minorité particulière (les Noirs, en l'occurrence), mais pour les pouvoirs extraordinaires qu'il confère à la bureaucratie fédérale (chargée d'en surveiller l'application), au détriment des droits des États et des libertés individuelles. Psychologiquement, l'effet de cette loi fut de « libérer » certains instincts : et ce furent les graves désordres de l'été dernier à Rochester, New-York, St. Louis, Toledo, Buffalo — qui, brusquement, cessèrent à l'approche de la campagne présidentielle...

Cependant, il est juste de remarquer que la question ra-

L
ciale a
civique
minist
wer to
de la
17 ma
étaient
leur «
crise

San
ricain
difficu
des co
soi qu
et qu
prime
a fait
qu'à s
tions
que j
Spring
blanc
il s'é
mais
que c
blanc
en fa
ni de
pour
existe
qui l
d'éga
lité i
y av
et au
gner

Il
prim

ciale aux Etats-Unis ne date pas de l'ère Kennedy. Des « droits civiques », par exemple, on parlait déjà beaucoup sous l'administration Eisenhower — en 1957. Et c'est sous Eisenhower toujours que le « chief justice » Earl Warren, au nom de la Cour suprême des Etats-Unis, proclama en date du 17 mai 1954 que les écoles américaines « ségrégationnées » étaient contraires à l'esprit de la Constitution, et ordonna leur « intégration raciale » dans les plus courts délais. La crise raciale actuelle est vraiment partie de là.

Sans doute, on peut faire valoir que le problème noir américain remonte à la guerre de Sécession : « Beaucoup des difficultés actuelles, a observé Raymond Cartier, viennent des conditions dans lesquelles l'esclavage fut aboli. Il va de soi qu'il était périmé, même comme système économique, et qu'il devait disparaître. Mais il était insensé de le supprimer d'un trait de plume ». Abraham Lincoln, dont on a fait depuis une sorte de héros progressiste (peut-être parce qu'à sa réélection, en 1864, il reçut un message de félicitations de Karl Marx !), s'en était bien rendu compte : « Ce que je désirerais le plus, déclara-t-il le 17 juillet 1858 à Springfield dans l'Illinois, serait une séparation des races blanche et noire ». Et à Quincy (Illinois), le 13 octobre 1858, il s'écriait : « Je dirai donc que je ne suis pas et n'ai jamais été en faveur de l'établissement, sous quelque forme que ce soit, de l'égalité politique et sociale entre les races blanche et noire — que je ne suis pas et n'ai jamais été en faveur de faire des nègres des électeurs ou des jurés... ni de les qualifier pour occuper des fonctions publiques ou pour se marier avec des Blancs ; et j'ajouterai à cela qu'il existe une différence physique entre races blanche et noire qui leur interdira à jamais de vivre ensemble en termes d'égalité politique et sociale. Et puisque vivre sur pied d'égalité ils ne peuvent, bien que vivant ensemble, il doit donc y avoir une position supérieure et une position inférieure, et autant que n'importe qui d'autre, je suis en faveur d'assigner la position supérieure à la race blanche ».

Il convient d'ailleurs de se souvenir que si Lincoln supprima l'esclavage « d'un trait de plume », ce fut par mesure

de guerre — espérant ainsi affaiblir la Confédération sudiste dont la main-d'œuvre était pour une grande partie de race noire.



Mais c'est tout de même, en définitive, avec la décision de mai 1954 de la « Cour à Warren », comme on dit en Amérique, que les relations raciales aux Etats-Unis ont pris le caractère explosif qu'on leur connaît aujourd'hui. Cette décision fut prise, expliqua la Cour, en vertu du 14^e Amendement à la Constitution, au sujet duquel David Lawrence a écrit (« New-York Herald-Tribune » du 4-10-62) : « Cet amendement n'a jamais été légalement adopté par le nombre nécessaire d'Etats. En fait, les assemblées législatives de certains Etats sudistes furent contraints sous la menace des baïonnettes des troupes fédérales de le « ratifier ». Cela prit place en 1868 — trois ans après la fin de la guerre de Sécession — mais depuis la Cour suprême des Etats-Unis s'est toujours bien gardée de juger de la validité des moyens employés pour amener la ratification de ce 14^e Amendement ».

Un autre point doit ici être relevé : depuis Franklin Roosevelt, les juges de la Cour suprême (nommés à vie, et désignés par le président ; exemple : Arthur Goldberg, avocat des syndicats, choisi par Kennedy en remplacement de Felix Frankfurter) ne sont plus nommés en vertu de leurs seules qualités professionnelles, de leurs capacités juridico-légales, mais en récompense des services rendus par eux au président ou à son parti, ou en raison de leurs affinités idéologiques avec les dirigeants de l'administration en place. D'où les accusations couramment formulées, de nos jours, de « corruption de l'appareil judiciaire », « perversion des lois », « usurpation de pouvoir ». Or, c'est ce qui s'est passé avec Earl Warren. Gouverneur de la Californie, il se trouvait à la tête de la délégation de cet Etat à la Convention républicaine de Chicago en 1952 ; et la Californie est, par sa population, le plus important Etat américain avec New-York. Warren aurait pu voter pour Robert Taft ; mais

il fit
mento
ge et
Eisen
justice

Or,
un ho
photo
munis
tice »
décisi
munis
« lunc
initié
pas p
même
ricain

Tou
(Warr
res et
du Mi
le 17
réjou
l'affair
Richar
mulain
the A
Willia
de file
ment
compr
que e
distes
le « t
leurs

Enfi
électo
la po
certai

il fit voter sa délégation pour Eisenhower, lequel (ou ses mentors politiques, peu importe) lui avait promis, en échange et en cas de victoire, une place en vue à la Cour suprême. Eisenhower fut élu et, en 1953, Earl Warren devint « chief justice ».

Or, il est connu que Warren est un « libéral », c'est-à-dire un homme de gauche. C'est un admirateur de Tito, et une photo récente le montre en compagnie du dictateur communiste sur la plage yougoslave de Brioni. Le « chief justice » a, de fait, ces dernières années, pris toutes sortes de décisions favorables, d'une manière ou d'une autre, aux communistes américains (ce qu'on appelle aux Etats-Unis les « lundis rouges »). On prétend également que Warren s'est initié à la religion judaïque. Assurément, tout cela ne suffit pas pour en faire un « traître », mais c'est assez tout de même pour le rendre suspect aux yeux de millions d'Américains.

Toutefois, on ne peut tout ramener à une seule personne (Warren, donc) et la blâmer de tout ce qui suivit — bagarres et désordres en tout genre, affaires de Little Rock et du Mississippi, etc. — la « déségrégation » scolaire décidée le 17 mai 1954. Il est certain que le parti républicain s'est réjoui des dissensions causées dans le camp démocrate par l'affaire raciale ; et l'on doit se souvenir, à cet égard, que Richard Nixon, alors vice-président des Etats-Unis, ne dissimulait pas son appartenance à la « National Association for the Advancement of Coloured People » (NAACP), et que William Knowland, à l'époque sénateur de Californie et chef de file de l'aile droite républicaine, se prononçait publiquement pour « l'intégration raciale ». Sans doute, il faut tenir compte encore d'autres éléments : vieille rivalité économique entre le Nord et le Sud, et, pour les démocrates nordistes, volonté (en y soulevant les masses noires) de briser le « bloc » sudiste et conservateur, régulièrement opposé à leurs tendances progressistes.

Enfin, il y a eu, et il y a toujours d'ailleurs, le facteur électoral. La minorité noire, qui représente environ 11 % de la population américaine, est électoralement décisive dans certains Etats. A New-York, en Pennsylvanie, dans l'Ohio,

le Michigan, l'Illinois, le Missouri, le New-Jersey et en Californie, notamment, des centaines de politiciens démocrates dépendent du vote des Noirs pour se maintenir au pouvoir. La démagogie pro-noire de l'administration Eisenhower avait le même objectif : s'assurer des suffrages précieux dans des régions à forte population de couleur.



Le résultat de tout cela est qu'aujourd'hui les Noirs américains ont pris conscience de leur valeur... électorale. Ils deviennent agressifs et revendiquent une égalité absolue que même Lincoln savait impossible. Une propagande subtile les encourage à la révolte. Une situation idéale s'est créée pour les communistes, et ceux-ci ne manquent pas de l'exploiter et de l'exacerber (le 22 juillet dernier, devant le Congrès, le sénateur Eastland en a administré des preuves nombreuses, citant des cas précis d'agitateurs communistes impliqués dans des démonstrations pro-noires à Chicago, Cleveland, New-York, St. Louis, San Francisco, donnant des noms). Frank Meyer écrivait dans la « National Review » du 18 juin 1963 : « Encouragée par les actions du président et de la Cour suprême, enflammée par les exigences immodérées et apparemment illimitées d'un leadership allant de Malcolm X et James Baldwin, en passant par Martin Luther King, à la bureaucratie rivalisant de progressisme de la N.A.A.C.P. et de la Ligue urbaine, annoncée par des émeutes de masses organisées, une révolution moderne typique semble être en train de se préparer. Les griefs d'une partie de la population sont excités au maximum par des idéologues qui dirigent de telle manière le moteur des forces qu'ils ont déclenchées que le seul sûr résultat de leurs « succès » ne peut être que la destruction de l'ordre constitutionnel ».

Et, effectivement, Martin Luther King, prix Nobel... *de la paix*, parle de « révolution ». Par rapport aux « Musulmans noirs », à Malcolm X, à Baldwin, il passait pourtant, jusqu'ici, pour un modéré. Ce qui montre tout simplement que

les «
certa
évén
la su
exoti
là en
porte
d'Afr
et les
l'O.N
allier
Au
eux-r
peup
son
denta
quen
Mais
Lynd

les « modérés » eux-mêmes durcissent leurs positions. Il est certain que ce durcissement n'est pas sans rapport avec les événements d'Afrique : les massacres de Blancs au Congo, la suprématie noire proclamée dans certaines républiques exotiques, sont montés à la tête des Noirs américains. Mais là encore, Washington n'a que lui-même à blâmer, puisqu'il porte de graves responsabilités dans l'éviction des Européens d'Afrique (et qu'il vote régulièrement avec le bloc soviétique et les afro-asiatiques contre l'Afrique du Sud et le Portugal à l'O.N.U.). C'est Kennedy qui disait : « Nous devons nous allier à la marée montante du nationalisme africain »...

Aujourd'hui, cette marée se retourne contre les Etats-Unis eux-mêmes. Washington, la capitale fédérale, est à 58 % peuplé de Noirs. Si, comme il en est question, on lui accorde son « home rule », Washington, « capitale du monde occidentale », sera administré et dirigé par des Noirs. Les conséquences pourraient en être incalculables dans tout le pays. Mais il faudrait alors un président d'une autre trempe que Lyndon Johnson pour les maîtriser.

Pierre HOFSTETTER.

Documents

Petit aide mémoire des manifestations raciales aux U.S.A.

- 1942 : marche sur Washington.
- 1^{er} décembre 1955 : Incident de MONTGOMERY, Alabama sur la ségrégation dans les autobus urbains. Débuts du pasteur Martin Luther King.
- Septembre 1957 : Crise de LITTLE ROCK, Arkansas, à propos de la ségrégation scolaire. Résistance du Gouverneur Faubus. Intervention de l'armée américaine.
- 1^{er} mai 1958 : Campagne des *voyages de la liberté* organisés par le C.O.R.E. sur le parcours Washington-Birmingham (Alabama). Incident grave à MONTGOMERY le 20 mai 1958. Résistance du Gouverneur Barnett. Intervention de l'armée américaine et proclamation de la loi martiale à Montgomery.
- 1^{er} février 1960 : Campagnes de *Sit-ins* à GREENSBORO, Caroline du Nord : installation dans des établissements publics réservés aux Blancs. Opérations à l'échelon national provoquant 800 *sit-ins* du même type.
- Pâques 1960 : Commencement des *boycotts* à NASHVILLE, Tennessee, contre les commerçants ou entreprises pratiquant la ségrégation.
- Printemps 1961 : Incidents d'ALBANY, Géorgie. *Sit-ins* dans les gares d'autobus et organisation systématique de *voyages de la liberté* par la S.N.C.C. Arrestation de Martin Luther King. Emotion considérable. Le pasteur King accepte d'être libéré sous caution, décision incompréhensible qui suscite de vives polémiques.
- Septembre 1962 : Crise d'OXFORD, Mississippi, sur la ségrégation scolaire. Emploi de l'armée fédérale pour imposer l'entrée de l'étudiant noir Mérédith dans l'Université, malgré l'opposition du Gouverneur Barnett et du Gouverneur Johnson. Emeutes : 2 tués, 375 blessés.
- 1963 : Graves incidents à BIRMINGHAM, Alabama.
- Août 1963 : Seconde marche sur Washington.

1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
15.
16.
17.
18.
19.
20.
21.
22.
23.
24.
25.
26.
27.
28.
29.
30.
31.
32.
33.
34.
35.
36.
37.
38.
39.
40.
41.
42.
43.
44.
45.
46.
47.
48.
49.
50.

Démographie noire

(Recensement de 1960)

1.	NEW-YORK.	1.417.511
2.	TEXAS.	1.187.125
3.	GEORGIE.	1.122.596
4.	CAROLINE DU NORD	1.116.021
5.	LOUISIANE.	1.039.207
6.	ILLINOIS.	1.037.470
7.	ALABAMA.	980.271
8.	MISSISSIPI.	915.743
9.	CALIFORNIE.	883.861
10.	FLORIDE.	880.186
11.	PENNSYLVANIE.	852.750
12.	CAROLINE DU SUD	829.291
13.	VIRGINIE.	816.258
14.	OHIO.	786.097
15.	MICHIGAN.	717.581
16.	TENNESSEE.	586.876
17.	MARYLAND.	518.410
18.	NEW JERSEY.	514.875
19.	COLUMBIA DISTRICT.	411.737
20.	MISSOURI.	390.853
21.	ARKANSAS.	388.787
22.	INDIANA.	269.275
23.	KENTUCKY.	215.959
24.	OKLAHOMA.	153.084
25.	MASSACHUSETTS.	111.842
26.	CONNECTICUT.	107.449
27.	KANSAS.	91.445
28.	VIRGINIE OCCIDENT.	89.378
29.	WISCONSIN.	74.546
30.	DELAWARE.	68.688
31.	WASHINGTON.	48.738
32.	ARIZONA.	43.403
33.	COLORADO.	39.992
34.	NEBRASKA.	29.262
35.	IOWA.	25.354
36.	MINNESOTA.	22.263
37.	RHODE ISLAND.	18.332
38.	OREGON.	18.133
39.	NEW MEXICO.	17.063
40.	NEVADA.	13.484
41.	UTAH.	4.148
42.	MAINE.	3.318
43.	WYOMING.	2.183
44.	NEW HAMPSHIRE.	1.903
45.	IDAHO.	1.502
46.	MONTANA.	1.467
47.	DAKOTA DU SUD.	1.114
48.	DAKOTA DU NORD.	777
49.	VERMONT.	519
50.	ALASKA.	



1)
 2) voule
 le sa
 3) socié
 4) pare
 reço
 lui
 croy
 nous
 et ri
 escl
 à no
 enco
 pour
 Pu
 et l'e
 de n
 que
 notre
 fait
 d'une
 soit
 5) déte
 la lib
 conda
 dans
 Nou
 libert
 leur

Le programme des Black Muslims

1) Nous voulons la liberté. Liberté pleine et *totale*.

2) Nous voulons la justice. Justice égale sous la Loi. Nous voulons que la justice soit la même pour tous, sans égard pour le sang, la classe ou la couleur.

3) Nous voulons l'égalité des chances. Nous voulons vivre en société égale avec la meilleure des sociétés civilisées.

4) Nous voulons que notre peuple en Amérique, dont les parents ou les grands-parents étaient descendants d'esclaves, reçoive la permission d'établir un état séparé ou un état qui lui soit propre, soit sur le continent, soit ailleurs. Nous croyons que nos anciens maîtres esclavagistes sont obligés de nous fournir une telle terre, et que cette terre doit être fertile et riche en minerais. Nous croyons que nos anciens maîtres esclavagistes sont obligés de maintenir leur aide et de suppléer à nos besoins sur ce territoire séparé, pour 20 à 25 années encore, jusqu'à ce que nous soyions capables de produire assez pour y subvenir nous-mêmes.

Puisque nous ne pouvons pas vivre avec eux dans la paix et l'égalité, après leur avoir donné 400 ans de notre sueur et de notre sang et avoir reçu en retour un des pires traitements que des êtres humains ont jamais enduré, nous croyons que notre contribution à cette terre et les souffrances que nous a fait supporter l'Amérique blanche, justifient notre demande d'une séparation totale dans un état ou un territoire qui nous soit propre.

5) Nous voulons la liberté pour tous les croyants en l'Islam détenus aujourd'hui dans les prisons fédérales. Nous voulons la liberté pour tous les hommes et toutes les femmes noires condamnés aujourd'hui à mort dans les prisons du Nord comme dans les prisons du Sud.

Nous voulons que chaque homme et chaque femme noirs ait liberté d'accepter ou de refuser d'être séparé des enfants de leur maître esclavagiste, et d'établir un état à eux.

Nous savons que ce plan comme solution au conflit entre noirs et blancs, est la meilleure et la seule réponse au problème posé entre les deux peuples.

6) Nous voulons mettre immédiatement fin aux brutalités policières et aux attaques des foules contre les noirs aux Etats-Unis.

Nous croyons que le gouvernement fédéral devrait intervenir pour que les hommes et les femmes noirs jugés par des cours blanches reçoivent une justice en accord avec les lois de cette terre — ou qu'il nous permette de construire une nouvelle nation pour nous-mêmes, consacrée à la justice et à la liberté.

7) Aussi longtemps qu'il ne nous sera pas permis d'établir un état un ou un territoire noir, nous ne demandons pas seulement justice égale sous les lois des Etats-Unis, mais encore chances égales dans l'emploi. *Immédiatement !*

Nous ne croyons pas qu'après 400 ans de travail gratuit — ou presque —, de sueur et de sang qui ont permis à l'Amérique de devenir riche et puissante, tant de milliers d'hommes noirs doivent encore subsister avec des secours ou des charités, ni vivre dans de pauvres maisons.

8) Nous voulons que le gouvernement nous exempte de toute taxe et impôt aussi longtemps que nous serons privés d'égalité dans la justice, et aussi longtemps que rien ne sera prévu pour réaliser le plan ci-dessus de séparation totale de notre peuple sur un bonne terre, avec l'assurance d'une aide de 20 à 25 ans jusqu'à ce que nous puissions nous suffire à nous-mêmes.

9) Nous voulons l'égalité dans l'éducation — mais des écoles séparées jusqu'à 16 ans pour les garçons et jusqu'à 18 ans pour les filles, sous réserve que les fille soient envoyées à des collèges et à des universités pour femmes. Nous voulons que tous les enfants noirs soient éduqués, enseignés et entraînés par leurs propres professeurs. Avec un tel système d'enseignement, nous croyons que nous ferons une meilleure nation pour notre peuple. Le gouvernement des Etats-Unis devrait nous fournir, gratuitement, tous les livres et tout l'équipement nécessaire, ainsi que les écoles et les collèges. Les professeurs Black Muslims doivent être laissés libres d'enseigner et d'entraîner leur peuple sur le chemin du bon droit, de la décence et du respect de soi-même.

10) Nous croyons que le mariage interracial, ou métissage, doit être interdit. Nous voulons que la religion islamique soit enseignée sans restriction ni interdiction.

Voilà ce que nous, les Black Muslims, nous voulons pour notre peuple en Amérique du Nord.

Ce que croient les Black Muslims.

— Nous croyons en Allah, en ses prophètes et en les Ecritures qu'ils ont apportées à notre peuple.

— Nous croyons à la résurrection des morts, non à la résur-

rection physique, mais à la résurrection mentale. Nous croyons que les Noirs ont plus besoin d'une résurrection mentale ; c'est donc celle-ci qui se fera la première.

Plus encore, nous croyons être le peuple Elu par Dieu, car il est écrit que Dieu choisira les parias et les vagabonds. Nous ne pouvons trouver personne qui réponde aujourd'hui à cette description mieux que les noirs des Etats-Unis. Nous croyons aussi à la résurrection du bon droit.

— Nous croyons que le temps est venu dans l'Histoire d'une séparation des noirs et des blancs d'Amérique. Nous croyons que les noirs doivent être libres dans leurs noms, comme dans les faits. Par ceci, nous voulons dire qu'ils devraient être libérés des noms que leur ont imposés leurs anciens maîtres esclavagistes. Les noms qui les identifient comme les choses de l'esclavagiste. Nous croyons que si nous étions réellement libres, nous pourrions avoir les noms de notre propre peuple : le peuple noir du monde.

— Nous croyons que l'offre de l'intégration est hypocrite, et qu'elle est faite pour décevoir le peuple noir en lui faisant croire que les ennemis déclarés de la liberté, de la justice et de l'égalité pendant 400 ans, sont devenus tout d'un coup ses « amis ». Mieux, nous croyons qu'une telle manœuvre est calculée pour empêcher le peuple noir de réaliser que le temps est venu dans l'Histoire, de la séparation entre les noirs et les blancs de cette nation.

Si le peuple blanc dit vrai sur sa prétendue amitié envers les noirs, il peut le prouver en se séparant d'avec ses esclaves.

Nous ne croyons pas que l'Amérique sera jamais capable de fournir assez de travail à ses propres millions de chômeurs, et aux 20 millions de noirs.

— Nous croyons que nous, qui nous déclarons Black Muslims, n'avons pas à participer aux guerres qui enlèvent leurs vies aux humains. Nous ne croyons pas que cette nation puisse nous forcer à prendre part à de tels conflits, car nous n'avons rien à y gagner à moins que l'Amérique accepte de nous donner le territoire nécessaire dans lequel nous aurons quelque chose à défendre.

— Nous croyons que nos femmes doivent être respectées et protégées comme les femmes des autres nationalités sont respectées et protégées.

— Nous croyons qu'Allah (Dieu) est apparu dans la personne de Maître W. Fard Muhammad, en juillet 1930 : Messie tant attendu des Chrétiens, et Mahid des Musulmans.

*(Discours de l'Hon. Elijah Muhammad.
McCormick Place, à Chicago. Dimanche
15 juillet 1962.)*

Qu'est-ce que le 14^e amendement

Voici d'abord son texte :

« Toute personne née au E.-U. ou naturalisée aux E.-U. est sujette à la juridiction des E.-U., et citoyen des E.-U. en même temps que de l'Etat où elle réside. Aucun Etat ne pourra voter ou maintenir aucune loi qui diminue les privilèges ou immunités des citoyens des E.-U. Aucun Etat ne pourra non plus priver personne de sa vie, de sa liberté ou de sa propriété sans aucun procès légal conforme à la loi. Aucun Etat ne pourra non plus refuser à aucune personne sous sa juridiction, la protection égale que la loi accorde à tous les citoyens. »

C'est en se fondant sur ce seul texte légal de la Constitution que la Cour Suprême des E.-U. le 17 mai 1954 fit la déclaration suivante dans le jugement qu'elle énonça pour intégrer les Nègres et les Blancs dans les écoles publiques :

« Nous venons maintenant à la question posée : est-ce que la ségrégation des enfants dans les écoles publiques uniquement sur la base de leur race, si par ailleurs ils ont les mêmes possibilités pour recevoir la même instruction, aboutit à priver les enfants appartenant à une minorité de leurs chances à une instruction égale à celle des autres ? Nous répondons affirmativement. Séparer les enfants noirs des enfants du même âge et de même disposition uniquement à cause de leur race crée chez les jeunes Noirs un sentiment d'infériorité quant à leur situation dans la communauté américaine et ce sentiment peut affecter leur sensibilité de manière à leur porter préjudice. »

La décision de la Cour a à peu près autant de rapports avec le 14^e amendement que la marque d'un essai sur un terrain de rugby en a avec la publicité d'un apéritif dont les panneaux sont installés sur le terrain. En réalité, les membres de la Cour Suprême étaient imbus de théories de sociologie et de psychologie qu'ils avaient lues dans des livres écrits par des professeurs irresponsables et, comme ils étaient tenus, d'autre part, de faire reposer leurs décisions psychologiques sur un texte de

la Constitution pour le rendre légal, ils se sont servi du 14^e amendement. C'est le seul lien que l'auteur du présent article actuel peut reconnaître entre ces deux textes.

Non seulement la décision de la Cour Suprême est suspecte au point de vue de sa valeur légale, mais elle est aussi très singulière dans sa conception de la psychologie.

Permettez-moi à ce sujet de citer les termes d'une interview de David Lorenz éditeur de l'*U.S. News and World Report*. Voici ce que dit David Lorenz : « Mais est-ce que les Noirs sont prêts à admettre que le simple fait de ne pas fréquenter une certaine école crée chez eux un sentiment d'infériorité ? Comment quelqu'un qui a une certaine fierté de sa race peut-il accepter cette idée ? Si une telle préoccupation existe, le sentiment d'infériorité ne sera-t-il pas au contraire intensifié lorsque l'étudiant noir découvrira que de nombreuses écoles privées dans la même ville accroissent leurs effectifs simplement parce qu'elles revendiquent le droit qu'elles tiennent de la loi de ne pas recevoir d'étudiants noirs ? Est-ce que ce sentiment d'infériorité sera diminué, si l'attitude des étudiants blancs à l'égard des noirs ou celle des Noirs à l'égard des Blancs pendant qu'ils se trouvent dans une école publique intégrée, continue à être celle d'une véritable séparation ? Comment la Cour Suprême peut-elle apprécier les pensées et l'attitude d'un individu sur un sujet aussi abstrait que celui du sentiment d'infériorité ou de supériorité qu'il éprouve ? Comment peut-elle se rendre compte des sentiments d'un enfant pauvre à l'égard d'un enfant riche qui a de plus beaux habits et dont les parents ont une auto ? Va-t-il être nécessaire de recourir aux injonctions du pouvoir fédéral avec menace de prison pour forcer les élèves blancs à changer leur attitude et leur comportement instinctif à l'égard des élèves noirs lorsqu'ils jouent dans les cours de l'école, école qui est entretenue par les impôts payés par leurs propres parents ? »

Le seul résultat de la décision de la Cour Suprême dans les Etats du Sud, a été d'élargir le fossé qui existe entre les Blancs et les Noirs. Il n'a pas amélioré les conditions d'instruction dans les écoles publiques pour les uns ou pour les autres, mais il a imposé un sentiment de frustration et un retard effectif à la fois aux enfants noirs et aux enfants blancs et bien loin de le diminuer, il a accentué le complexe d'infériorité des premiers. Loin de calmer les esprits, elle a fait naître des controverses qui ont dépassé largement les thèmes initiaux de l'intégration à l'école, par exemple celle des droits des Etats et des pouvoirs des Cours fédérales.

(Arkansas Democrat, 22 sept. 1957).

LA VALIDITE DU 14^e AMENDEMENT.

Voici ce que l'*U.S. News and World Report* écrivait en 1956 au sujet du 14^e amendement :

« C'est une grave question de savoir si le 14^e amendement au nom duquel l'intégration est ordonnée a été légalement voté par les Etats et légalement ratifié. Ce point essentiel a été passé sous silence par la Cour Suprême et le public a toujours admis pour certain que le 14^e amendement était une partie intégrale et indiscutable de la Constitution. En fait, ce n'est pas tout à fait exact.

Dans quelles conditions a été adopté le 14^e amendement. Il est indispensable pour qu'un amendement à la Constitution soit valable qu'il soit *approuvé par les deux tiers des voix dans les deux chambres du Congrès*. En juin 1866, lorsque le 14^e amendement fut voté par le Congrès, chacune des chambres avait exclu tous les députés qui se présentaient avec des mandats de sénateurs ou de représentants des dix Etats du Sud. Or, si ces Etats avaient été représentés au Congrès, il est certain que l'amendement n'aurait pas été voté.

En outre, lorsqu'un amendement est soumis aux législatures des différents Etats fédéraux, il est nécessaire pour qu'il soit valable qu'il soit approuvé par 28 états, c'est-à-dire *par les trois-quarts des 37 Etats de la Confédération*. Par conséquent des votes hostiles de 10 Etats suffisent pour bloquer la ratification. Or le 14^e amendement n'a jamais été ratifié par la Californie et a été rejeté en même temps par le Kentucky, le Dalaware et le Maryland. Il fut rejeté également en outre en 1866 et 1867 par les législatures des dix Etats du Sud.

On a prétendu à ce sujet que, à cette époque-là, les gouvernements des Etats du Sud n'étaient pas des gouvernements légaux, mais des gouvernements d'Etats rebelles. En fait, pourtant, à cette époque, les gouvernements de ces Etats avaient été reconnus par la Présidence des Etats-Unis, puisque, quand les mêmes législatures des Etats du Sud avaient ratifié en 1865 le 13^e amendement qui concernait l'abolition de l'esclavage, leurs votes furent acceptés comme des votes légaux par le Secrétariat d'Etat. En effet, les votes des Etats du Sud étaient absolument indispensables pour obtenir le *quorum* des trois-quarts des voix nécessaire à l'adoption du 13^e amendement.

Postérieurement l'Acte de Reconstruction de 1867 voté au Congrès, déclara que l'autonomie des gouvernements serait restaurée entièrement dans les Etats et que leur représentation au Congrès serait normalement validée dès qu'ils auraient accepté le 14^e amendement. Ce point fut stipulé malgré le veto du Président Andrew Johnson. Le Président protesta contre l'injustice et le caractère inconstitutionnel de cette clause.

Lors de ce même débat, le Sénateur Doclittle du Wisconsin, républicain conservateur du Nord, dit en plein Sénat à propos de cette clause : « Les peuples du Sud ont rejeté le 14^e amendement, mais nous marcherons contre eux et nous les forcerons à l'adopter à la pointe des baïonnettes et nous établirons des cours martiales jusqu'à ce qu'ils acceptent cet amendement ».

C'était un cas flagrant de vote sous la contrainte, et en effet le 14^e amendement fut voté seulement en 1868 avec des mesures tout à fait spéciales : les votants furent consultés sous la surveillance militaire des troupes du Nord, et des milliers d'électeurs blancs furent éliminés en vertu de l'acte de Reconstruction parce qu'ils avaient combattu contre l'Union. On ne peut dire que cette attitude est conforme à l'esprit de la Constitution des Etats-Unis, et elle jette un doute certain sur la validité constitutionnelle du 14^e amendement. »

Un lynchage légal

Les articles que nous reproduisons ci-dessous sont destinés à rappeler la position originelle de la droite radicale française sur la question noire aux Etats-Unis. Ils ont été publiés l'un et l'autre dans l'hebdomadaire « fasciste » Je Suis Partout en 1932 : c'était l'année où Pierre Gaxotte, rédacteur en chef du journal, commençait à faire appel à la collaboration de Robert Brasillach, Lucien Rebatet et Pierre A. Cousteau. L'article qui suit est de Pierre Cousteau.

Huit nègres condamnés l'année dernière vont être exécutés. Bien peu de gens ont compris l'exécution à retardement de Sacco et Vanzetti. L'affaire Mooney demeure une énigme. Le drame de Scottborough se heurte beaucoup encore à l'idéal de justice et de raison qui reste, en dépit d'un certain snobinisme, le fond du caractère français.

Et pourtant l'affaire est mince. Mais sa simplicité n'en exclut pas l'horreur. Huit jeunes nègres de l'Alabama condamnés l'an dernier pour viol vont être électrocutés le 24 juin.

La nouvelle, lorsqu'elle fut publiée au mois d'avril 1931, fit grand bruit.

Les groupements révolutionnaires de tous les pays s'emparèrent des nègres condamnés et les bombardèrent de leurs S.O.S. un peu comme l'ours qui veut tuer une mouche sur le nez de son maître. La position très marquée des défenseurs des « frères noirs » réduisit au silence les journaux modérés désireux avant tout de ne pas se commettre avec des croisés aussi compromettants.

Et c'est sans doute dommage car le cas des nègres de Scottborough n'est pas une simple erreur judiciaire pouvant servir de thème à un mélo pour l'Elysée Belleville. Il pose dans toute son ampleur le problème nègre aux Etats-Unis.

C'est de plus un exemple commode, d'autant plus frappant que le nombre des accusés est plus élevé.

Depuis l'affaire de Scottborough, une multitude de nègres ont péri *isolément* sous la vindicte des blancs. On n'en a même pas parlé. Le lynchage fait partie de la routine quotidienne dans les Etats du Sud. Tout à fait comme en France les accidents de la circulation.

« Hier huit morts et vingt-quatre blessés sur la route... ».

Dans la grande presse d'information ça vaut dix lignes, alors qu'une catastrophe faisant moitié moins de victimes justifie un envoyé spécial et des condoléances officielles !

Huit nègres qui vont griller à la pile, le même matin, sur la même chaise, « valent » bien un papier. Mais qu'on se garde de croire qu'ils constituent une exception.

Le 25 mars 1931, huit jeunes nègres qui se rendaient à la ville pour chercher du travail — la crise sévissait déjà dans le **Sud agricole** — se prennent de querelle dans un train de marchandises avec des ouvriers blancs. Le resquillage n'est pas un monopole marseillais, et il est infiniment plus facile aux Etats-Unis qu'en France de voyager sans billet. Voir du pays par les fenêtres d'un wagon de marchandises sans rien devoir à la compagnie est même devenu une sorte de sport national dans cette corporation des « gars du trimard » si vigoureusement décrite par Jim Tully.

Tout le malheur des nègres de Scottborough tient en somme à ce qu'ils voyageaient en fraude. Sur le plus misérable des trains réguliers, une administration précautionneuse leur eût évité, en encaissant le prix de leur passage, l'inconvénient des mauvaises rencontres. L'écriteau « côté des noirs » est un de ces impératifs catégoriques que l'on ne transgresse pas sans risquer sa peau — lorsqu'elle est colorée, bien entendu.

Les wagons à bestiaux ne connaissent pas semblable hiérarchie. Les huit jeunes nègres se trouvèrent resquiller en compagnie de « pauvres blancs ». Dès lors un conflit était fatal. André Siegfried, dans son livre sur les Etats-Unis, a su dégager les éléments de la haine des races. Ce qui n'est que mépris souvent tempérés de hautaine bienveillance chez les bourgeois bien rentés, devient rancune impitoyable chez les prolétaires aux visages pâles. Le « pauvre blanc » du Sud n'a aucune raison de ménager le *darky* prolifique et envahisseur qui travaille plus dur pour un moindre salaire.

Que se passa-t-il dans le wagon qui amenait à Scottborough

les resquilleurs de races ennemies ! Nul n'a pu le savoir exactement depuis. Les causes de la querelle sont obscures. Mais les choses se gâtèrent du fait que deux femmes s'étaient glissées dans le wagon. Elles étaient vêtues en hommes et appartenaient — ainsi qu'il a été prouvé au cours de l'instruction — à l'honorable corporation des Vénus de barrières dont toutes les bibles puritaines du monde n'ont pas débarrassé l'Amérique.

Lorsque le train entra en gare de Scottborough la dispute avait eu le temps de s'envenimer. Les coups pleuvaient drus et les noirs conscients de leur force avaient provisoirement abandonné l'attitude angélique des gens de leur race. Ils tendaient, au lieu de « l'autre joue », leurs robustes poings.

C'est alors que fut poussé le premier cri : « Au viol ». Mot magique. En un instant toutes les forces policières de Scottborough furent sur pied et les courageux citoyens qui, dans tous les pays sont toujours prêts à faire respecter l'ordre en volant au secours du vainqueur, se ruèrent sur les nègres. On eut grand peine à leur donner la prison municipale comme refuge. Et au moment où se refermaient sur eux les barreaux d'acier, la voix populaire, enflée par l'héritaire haine du noir, hurlait à la mort.

Ce fut dans tout le pays une magnifique génération spontanée de bobards invraisemblables, comme il est d'usage en pareils cas. Le manque de précision donnait à l'accusation une arme redoutable. Toutes les suppositions sont possibles aux policiers lorsqu'ils n'ont pas de faits concrets à se mettre sous la dent. De plus, les autorités de Scottborough n'étaient pas libres. Le moindre juge de paix, aux Etats-Unis, est l'esclave infortuné du suffrage universel.

Toute la petite ville, persuadée que huit méchants nègres avaient voulu se livrer à « d'odieux outrages » sur deux petites fleurs bleues, réclamaient des têtes.

L'instruction fut rondement menée. Les « aveux spontanés » on sait également en susciter outre-Atlantique. Mais malgré toute l'insistance des laborieux préposés de la préfecture de Scottborough, un seul des accusés, le plus jeune — il n'avait pas 17 ans — finit par reconnaître qu'il avait convoité les filles blanches. Fait curieux, il fut beaucoup plus difficile encore d'arracher des « aveux » aux victimes.

Lors de leur première déposition, les deux amazones du train de marchandises, épouvantées de ce qui leur arrivait, cherchèrent surtout à disparaître au plus vite et affirmèrent que la querelle

était strictement restée une affaire de couleur et nullement une nouvelle guerre de Troie, dont elles eussent été l'enjeu, comme dans les films de la plus pure tradition du vieux cinéma muet.

Ceci ne faisait pas du tout l'affaire de la police, et encore moins celle du bon peuple de Scottborough. Devant une pression générale qui eût pu leur coûter cher — les prostituées américaines ont souvent intérêt à ne pas se singulariser à moins qu'elles ne deviennent vedettes à Hollywood — les victimes « avouèrent » au cours d'un deuxième interrogatoire.

Dès lors, les nègres étaient perdus. Le viol — ou la simple tentative de viol — d'une femme blanche par un noir tient dans la hiérarchie des crimes, suivant le credo des Daves américains, une place d'élection. Il est d'ailleurs remarquable que ces cas soient extrêmement rares.

En principe tous les nègres lynchés sont accusés de viol. En fait, une récente statistique montre que 2 % seulement des noirs immolés à la colère des blancs ont eu une attitude équivoque vis-à-vis d'une femme de l'autre race. L'oncle Tom affranchi sait trop bien qu'il risque la mort en levant les yeux sur la fille de son ancien maître. L'oncle Tom tient trop à la vie pour pécher autrement que par « pensée ».

Le procès de Scottborough s'ouvrit, le 20 avril 1931, dans une atmosphère de lynchage. Dix mille personnes assiégeaient le tribunal. Pour calmer la horde le shériff dut intervenir et, au mépris de toute légalité, promettre qu'un verdict de culpabilité serait rendu.

Effectivement, après une procédure sommaire, les huit jeunes gens furent condamnés à mort après un « oui » unanime des jurés. Le peuple de Scottborough pu retourner à ses occupations, la conscience rassérénée.

L'exécution devait avoir lieu dans les délais légaux, le 10 juillet.

Mais entre temps, les défenseurs des noirs firent appel devant la Cour Suprême de l'Etat de l'Alabama. Les juges de Montgomery ne furent pas plus pitoyables que ceux de Scottborough, et après ces quatorze mois d'angoissante attente viennent de décider que la sentence serait exécutée le 24 juin.

Reste la Cour Suprême des Etats-Unis. Mais elle est en vacances estivales et ne doit se réunir qu'au mois d'octobre. Légalement, mathématiquement, rien ne peut plus empêcher les nègres d'aller griller sur la chaise électrique, puisque le

Président Hoover lui-même ne peut faire grâce sans avis préalable de la Cour Suprême.

Et il serait vain de compter sur l'indignation populaire. Les 12 millions de nègres qui vivent en deça des frontières américaines ne vont pas compromettre leur relative tranquillité pour tenter de sauver huit innocents.

Les seuls défenseurs que les huit condamnés de Scottborough auraient pu trouver, eussent été recrutés parmi cette classe teintée d'humanitarisme des « riches philanthropes » et des pieuses puritaines bien dotées. Mais il y a déjà tant de « bien » à faire dans les pléthoriques sociétés protectrices des animaux, dans les associations pour le respect dominical, dans les ligues pour le maintien de la prohibition !

Alors les huit nègres mourront le 24 juin.

Pierre A. COUSTEAU

(*Je Suis Partout*, 21 mai 1932)

Fai

La
sur
ape
Elle
cain
fait
cain
vou

A
poli
qu'i
pres
une
de
des
qua
rés
14
deg
87
Mas
seu
Litt
Il
à L
sou
sor
des
Roc
cat

dar
séc
à j
me
tain
par

jan

Faits-Divers

La presse française ne nous renseigne que très incomplètement sur la question noire aux Etats-Unis, et elle ne nous en fait apercevoir que certains aspects pour les raisons que l'on devine. Elle puise d'ailleurs ses renseignements dans la presse américaine qui est aussi orientée qu'elle en général. Voici quelques faits que nous empruntons à la presse non conformiste américaine et qui nous donnent des détails sur le problème noir que vous n'avez pas lus dans vos journaux.

A Little Rock, où neuf étudiants noirs mobilisèrent toute la police des Etats-Unis et une partie des troupes américaines parce qu'ils voulaient pénétrer dans l'école réservée aux Blancs, la presse française a certainement omis de vous dire qu'il existait une école noire pouvant recevoir 700 étudiants. Cette école est de plus ultra-moderne et remarquablement équipée. Le corps des professeurs n'y est pas inférieur comme formation et comme qualité à celui de l'Ecole destinée aux Blancs. Il y a à l'Ecole réservée aux Noirs 29 professeurs pour l'ensemble de l'Ecole, 14 de ces professeurs ont les degrés A et B, et 14 ont les Masters degrees. L'Ecole réservée aux Blancs (1500 étudiants) comporte 87 professeurs sur lesquels 38 ont les degrés A et B, et 48 les Masters degrees. L'Ecole réservée aux étudiants noirs est la seule qui possède à sa tête l'unique professeur d'Université de Little Rock.

Il semble clair que les étudiants noirs n'étaient pas défavorisés à Little Rock, et qu'il ne s'agissait pas comme ils s'en plaignent souvent d'une Ecole dont le niveau était bas, et le corps professoral incompetent. Il semble donc, après cela, que l'insistance des étudiants noirs pour être reçus à l'école blanche de Little Rock était une démonstration de principe et un acte de provocation.

..

A un autre point de vue voici quelques détails qui sont donnés dans le numéro du 17 mars 1963 du Washington Post sur la sécurité relative dont on jouit à Washington qui est une ville à fort peuplement noir. L'article est intitulé : « Mesures élémentaires de bon sens ». Voici quelles sont les mesures élémentaires de bon sens recommandées à la population de Washington par le rédacteur de son journal :

- « 1. — Ne vous promenez pas toute seule pendant la nuit.
- « 2. — Fermez bien vos portes et vos fenêtres, et n'ouvrez jamais à des gens que vous ne connaissez pas.

« 3. — Si vous avez peur de quoi que ce soit, appelez la Police par téléphone.

« Si vous conduisez la nuit :

« 1. — Ne vous arrêtez que dans des rues dans lesquelles il y a beaucoup de circulation.

« 2. — Fermez bien la porte de votre voiture.

« 3. — Fermez les fenêtres de votre voiture, même s'il s'agit d'une nuit très chaude.

« 4. — N'arrêtez jamais complètement votre moteur et laissez-le en prise. Si quelqu'un s'approche, démarrez rapidement et atteignez un feu rouge autant que possible, et passez-le pour attirer l'attention d'un agent.

« 5. — Si vous ne pouvez pas parquer à proximité de votre domicile dans un lieu bien éclairé, n'hésitez pas à parquer ailleurs et rentrez chez vous en taxi.

La situation n'est pas plus sûre à New-York où il est fortement recommandé de ne pas se trouver dans des rues un peu retirées, même éloignées du quartier noir, après minuit ou une heure du matin.



Un journal non conformiste américain se plaignant du silence de la grande presse américaine, signale la recrudescence de crimes de jeunes Noirs dont la grande presse préfère ne pas parler ou qu'elle traite comme de banals faits divers.

Le journal rapporte en particulier que, en mai 1963, une bande de jeunes Noirs à Atlanta attaqua un Blanc nommé William Lanigan puis l'arrosa de pétrole et l'enflamma. La dépêche d'agence qui se trouve sur mon bureau continue le journaliste (son article est écrit à cette même date) et qui n'a pas été reprise par la grande presse révélait que c'était le second cas dans l'Etat de Géorgie depuis quelques semaines où un Blanc était brûlé par des Noirs après avoir été attaqué. La grande presse n'avait parlé ni du premier cas ni du second.

Ce même journal se plaint que la grande presse américaine minimise systématiquement les actes de violence commis par des Noirs. Il décrit notamment d'après un journal de Wilmington, Californie (également de mai 1963), dont la dépêche n'a été reprise par aucun grand journal américain, le viol d'une jeune femme blanche de 25 ans à 2 heures du matin dans la villa qu'elle habitait avec son mari et ses deux bébés, par deux jeunes Noirs armés qui pénétrèrent avec effraction dans la villa, assommèrent la jeune femme et son mari, et les ligotèrent sous la menace de revolvers et de poignards. La jeune femme fut violée sous les yeux du mari pendant que l'un des deux jeunes Noirs appuyait son poignard sur la gorge des enfants, en la menaçant de tuer l'enfant si elle criait trop fort.

à vo

••

I

A

.....

P

A

P

posta

Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de
à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N°.....

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

.....

Signature :

Prix numéro ordinaire : 2,25 F

Abonnements. — 1 an : 20 F

Etranger : 1 an : 25 F

Propagande : 50 F

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement
postal adressé à « Défense de l'Occident », 58, rue Mazarine
Paris-6°. C.C.P. 65-35-65 Paris.

